

## Première partie : Composition et organisation du corpus poétique du Nazianzène au sein de la tradition littéraire

La biographie de Grégoire de Nazianze composée par Grégoire le Prêtre, aux alentours du VI<sup>e</sup> siècle, soulignait déjà la variété de l'inspiration de l'œuvre poétique du poète en ces termes : Χρησάμενος ἠρωϊκοῖς τε καὶ ἰαμβικοῖς καὶ ἐλεγείοις καὶ τριμέτροις καὶ ἑτέροις πολλοῖς χαρακτηῆσί τε τραγωδίας καὶ κωμωδίας καὶ ἀπάσης συγγραφικῆς ἰδέας, ὀλίγου δεῖν πᾶν εἶδος παιδεύσεως τοῖς ἰδίοις λόγοις ἀπετυπώσατο, ὑποθέσεις θεοσεβεῖς πανταχοῦ ἐντησάμενος, ἢ ἀρετῆς ἐπαινον, ἢ ψυχῆς τε καὶ σώματος κάθαρσιν, ἢ θεολογίαν, ἢ προσευχὰς ἢ τὰ τοιαῦτα ἅττα λογογραφήσας ἐμμέτρως, « en se servant des vers héroïques, des vers iambiques, des vers élégiaques, des trimètres et des nombreux autres procédés de style de la tragédie, de la comédie et de tous les genres littéraires, ce dernier donna à ses propres œuvres toutes les formes d'enseignement. Il introduisit partout des sujets pieux. Il fit des œuvres poétiques, soit pour faire l'éloge de la vertu, soit pour soulager l'âme et le corps, soit dans un but théologique, soit encore pour la prière ou toutes les préoccupations du même ordre »<sup>1</sup>. Cette description de l'œuvre poétique de Grégoire fait référence aux différents mètres employés : les hexamètres dactyliques, appelés vers héroïques, les trimètres iambiques et les distiques élégiaques. Le biographe dit aussi que les sujets sont religieux (θεοσεβεῖς), il évoque des genres poétiques, comme l'éloge et la prière, et ne semble pas faire de nette différence entre les vers de la poésie et ceux de la tragédie ou de la comédie.

L'étude des titres transmis par la tradition manuscrite fait apparaître la même pluralité

---

<sup>1</sup> Grégoire le Prêtre, *Vie de saint Grégoire le Théologien* (PG 35, 265 A). Nous donnons la traduction d'A. Tuilier dans l'introduction à *Grégoire de Nazianze, La Passion du Christ*, SC 149, Paris, 1969, p. 56-57.

des critères possibles pour l'organisation de cet immense corpus<sup>2</sup>. Plusieurs titres donnent des indications sur la forme métrique du poème concerné, comme Δι' ἐλεγείων, *En distiques*<sup>3</sup>, Ἡρωελεγεία, *En distiques élégiaques* (II, 1, 46, L), Ἐξ ἑνὸς ἐλεγείου καὶ τριῶν ἰάμβων, *En distiques élégiaques et trimètres iambiques* (II, 1, 78, C), Ἐπος ἡρωϊκὸν καὶ ἰαμβικόν, *Mètre héroïque et iambique* (II, 1, 83, C), Ἡμιάμβια, *Hémiiambes* (II, 1, 88, C). Quelques titres indiquent le genre du poème, comme pour les pièces Εὐχὴ ἑωθινή, *Prière du matin* (II, 1, 24, C), Πρὸς ἑσπέραν ὕμνος, *Hymne du soir* (II, 1, 25, C), Ὑμνος εἰς Χριστόν, *Hymne au Christ* (II, 1, 38, C, L), Δέησις πρὸς θεόν, *Requête au Christ* (II, 1, 26, C), Ἰκετήρια, *Supplication* (II, 1, 62, C), Ἐπιστρεπτική, *Admonestation* (II, 1, 85, L). D'autres encore indiquent le sujet : Εἰς τὰ ἔμμετρα, *Sur ses vers* (II, 1, 39, C), Εἰς τὴν ἀναχώρησιν, *A propos du retrait du monde* (II, 1, 23, C), Εἰς τὴν ἐν ταῖς νηστείαις σιωπὴν, *Sur le silence de carême* (II, 1, 34, C, L), Εἰς τὰς κακοπαθείας, *Sur les souffrances* (II, 1, 42, L), Κατὰ τοῦ πονηροῦ, *Contre le démon* (II, 1, 54-55, L), Εἰς τὴν νόσον, *Sur la maladie* (II, 1, 71, L). Enfin, plusieurs titres indiquent des destinataires, comme les poèmes intitulés Εἰς ἐπισκόπους, *A lui-même et à propos des évêques*<sup>4</sup>, Πρὸς τοὺς φθονοῦντας, *A ceux qui le détestent*<sup>5</sup>, Εἰς ἑαυτόν, *A lui-même*<sup>6</sup>.

Si l'hétérogénéité de l'immense corpus poétique de Grégoire est réelle, il nous semble pourtant nécessaire d'en donner une vision d'ensemble et d'en définir les grandes orientations. Les critères d'organisation étant variés et multiples, nous avons conservé ceux qui nous ont semblé les plus significatifs, c'est-à-dire ceux qui sont susceptibles de permettre une meilleure compréhension non seulement de l'œuvre poétique de Grégoire, mais aussi de ses liens avec les siècles de tradition poétique qui l'ont précédé.

<sup>2</sup> Nous avons pris ici comme exemples les titres portant sur la centaine des poèmes dits 'personnels' dans la *PG* de Migne, en utilisant les titres donnés par les catalogues pour les deux manuscrits les plus importants, C et L. Pour la présentation de ces manuscrits, voir A. Tuilier, *Saint Grégoire de Nazianze, Poèmes personnels*, p. XC s.

<sup>3</sup> II, 1, 15 (C) ; II, 1, 34 (C) ; II, 1, 44 (C) ; II, 1, 50 (C) ; II, 1, 90 (C) ; II, 1, 91 (C) ; II, 1, 93-5 (C).

<sup>4</sup> II, 1, 12, C ; II, 1, 13, L ; II, 1, 17, L.

<sup>5</sup> II, 1, 14, C ; II, 1, 18, L.

<sup>6</sup> II, 1, 12, L ; II, 1, 14, C, L ; II, 1, 19, L ; II, 1, 30, L ; II, 1, 42, L ; On trouve aussi la forme Εἰς ἑμαυτόν, *A moi-même*, en II, 1, 15, C et II, 1, 93-5, C.

Ainsi, dans un premier chapitre, nous avons retenu deux critères principaux : les formes métriques et les genres. Après les avoir étudiés de manière séparée et avoir analysé certains travaux menés par la critique, nous nous proposons de les combiner pour tenter de faire apparaître des éléments synthétiques susceptibles de mieux définir la réalité de ce corpus. Nous avons complété cette présentation par une étude de la langue, pour essayer de déterminer les choix formels et stylistiques de Grégoire, et pour voir si différentes pratiques apparaissent en fonction du type de poème. Ces différentes études témoignant toutes de l'ancrage de la poésie de Grégoire dans une tradition littéraire, nous avons été amenée à nous interroger plus précisément, dans un deuxième chapitre, sur le processus de la réécriture.

# Chapitre 1 : Formes métriques et genres

## I. L'organisation du corpus poétique en fonction des formes métriques

### A) Présentation des formes métriques utilisées dans le corpus poétique de Grégoire

Dans le corpus que nous avons précédemment défini, nous avons relevé environ 16000 vers et nous avons essayé de voir comment ils se répartissent. Nous avons pris en compte le nombre de vers et le nombre de poèmes, afin de respecter le plus possible les proportions<sup>7</sup>.

|                        |   |            |             |
|------------------------|---|------------|-------------|
| Trimètres iambiques    | 87 poèmes                                 | 44 %       |             |
|                        | 6878 vers                                 |            | 43 %        |
| Hexamètres dactyliques | 46 poèmes                                 | 23,5 %     |             |
|                        | 5080 vers                                 |            | 32 %        |
| Distiques élégiaques   | 49 poèmes                                 | 25 %       |             |
|                        | 2704 vers                                 |            | 17 %        |
| Autres mètres          | 15 poèmes dont 2 selon un rythme accentué | 7,5 %      |             |
|                        | 1253 vers                                 |            | 8 %         |
| Total                  |   | 197 poèmes | 15 915 vers |

Dans l'ensemble de son corpus poétique, Grégoire utilise principalement trois mètres : les trimètres iambiques, les hexamètres dactyliques et les distiques élégiaques. La présence majoritaire de ces trois principales formes métriques semble correspondre à l'usage des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles<sup>8</sup>, de même que la rareté des formes métriques plus complexes<sup>9</sup>. En termes de nombre de vers, comme de nombre de poèmes, c'est le trimètre iambique qui est le plus employé puisqu'il représente presque la moitié des

<sup>7</sup> Le corpus poétique comporte des poèmes de tailles très variées : le plus long poème fait presque 2000 vers, 6 poèmes ont entre 500 et 1000 vers, 15 poèmes ont entre 200 et 499 vers, 17 poèmes ont entre 100 et 199 vers, 21 poèmes entre 50 et 99 vers, 68 poèmes entre 10 et 49 vers, 55 poèmes ont moins de 10 vers.

<sup>8</sup> C.A. Trypanis, *Greek Poetry*, *op. cit.*, p. 386.

<sup>9</sup> R. Keydell, « Die literarhistorische Stellung der Gedichte Gregors von Nazianz », *op. cit.*, p. 135.

pièces. Ce résultat peut surprendre de la part d'une œuvre poétique qui a la réputation d'être difficile, voire hermétique : le trimètre iambique est, en effet, la forme métrique la plus simple et la plus proche du rythme naturel de la langue grecque, et il a été abondamment employé dans toute la poésie dramatique<sup>10</sup>. L'importance quantitative de cette forme métrique correspond bien aux emplois à l'époque de Grégoire, puisque, entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'usage des iambe se développe aux dépens de l'hexamètre dactylique<sup>11</sup>. Les hexamètres dactyliques et les distiques élégiaques constituent un quart du corpus en termes de nombre de poèmes, un peu moins en termes de nombre de vers. D'un point de vue métrique, le rythme dactylique est étranger au rythme naturel de la langue grecque et relève d'une création savante et complexe. Quant au distique élégiaque, il est composé d'un hexamètre et d'un pentamètre dactylique, et l'usage de cette forme métrique est « avec sa diérèse rigoureuse, beaucoup plus strict que celui de l'hexamètre du même rythme »<sup>12</sup>. Le lien entre les hexamètres et les distiques élégiaques a souvent été souligné car les deux formes métriques sont très proches<sup>13</sup>.

Choisir les formes métriques pour principe d'organisation du corpus du Nazianzène peut surprendre : ce critère renvoie pourtant à une pratique ancienne, comme en atteste le travail de H. M. Werhahn, qui montre, à partir d'une étude de la tradition manuscrite de l'œuvre poétique de Grégoire, qu'un classement de ce genre a été mis en place, du vivant même de Grégoire, par lui-même ou par un secrétaire particulier<sup>14</sup>. Dans ce classement, les poèmes ont été répartis en vingt groupes : les neuf premiers (groupe I à IX) comprennent toutes les pièces écrites en hexamètres dactyliques et en distiques élégiaques, à quelques exceptions près, tandis que les groupes X à XVII réunissent les vers iambiques et anacréontiques. Ce classement témoigne de l'importance accordée aux formes métriques dans la formation de groupes : si les poèmes en hexamètres dactyliques et en distiques élégiaques sont classés dans les mêmes groupes, les poèmes

---

<sup>10</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, Paris, 1965, p. 67 et p. 65.

<sup>11</sup> C. A. Trypanis, *Greek Poetry*, *op. cit.*, p. 386.

<sup>12</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>13</sup> B. Snell, *Griechische Metrik*, Göttingen, 1982, p. 9 et A. Dain, *Traité de métrique grecque*, *op. cit.*, p. 193.

<sup>14</sup> H. M. Werhahn, « Übersichtstabellen zur handschriften Überlieferung der Gedichte Gregors von Nazianz », in W. Höllger et N. Gertz, *Die handschriftliche Überlieferung der Gedichte Gregors von Nazianz I, Die Gedichtgruppen XX und XI*, Münster, 1985, p. 15-34. Sur le classement originel de l'archétype, voir A. Tuilier, *Saint Grégoire de Nazianze, Poèmes personnels*, *op. cit.*, p. LXXV-LXXVIII.

en iambes sont toujours dans un groupe distinct.

## **B) Synthèse des travaux qui portent sur la métrique dans les poèmes de Grégoire**

L'étude de la métrique des poèmes de Grégoire est difficile dans la mesure où nous ne disposons pas encore d'une édition moderne de l'ensemble du corpus. Il est probable que le texte de la *PG* de Migne est insuffisant sur plusieurs points, en particulier pour une étude de la métrique. Il faudrait donc attendre une nouvelle édition critique complète des poèmes pour pouvoir mener un travail plus synthétique. Face à cette difficulté, nous avons privilégié les études menées sur des textes nouvellement édités, tout en comparant les résultats obtenus avec des travaux plus anciens. Si certains critiques ignorent la question, plusieurs présentent des études très précises, souvent complexes, dont nous pouvons analyser les principales conclusions.

### **1. La question du sens de la quantité**

La question du sens de la quantité demeure assez complexe et n'est pas résolue. Cette interrogation est provoquée par un événement majeur dans l'histoire de la métrique grecque : la disparition des distinctions entre les voyelles courtes et longues, distinctions sur lesquelles se base tout le système de la métrique grecque<sup>15</sup>. Beaucoup de commentateurs des poèmes évoquent ce phénomène, relèvent les « fautes » commises par Grégoire, et énumèrent un certain nombre de confusions entre les syllabes courtes et longues, qui font que même des syllabes longues par nature sont transformées en brèves<sup>16</sup>. C. Crimi consacre une étude à ce sujet et aborde la question de l'allongement et de la contraction, de manière arbitraire, des voyelles  $\alpha$ ,  $\iota$ ,  $\upsilon$ <sup>17</sup>. Si une partie des violations des règles métriques est due à l'ignorance relative de la tradition manuscrite et aux éditeurs anciens, il apparaît qu'en attribuant aux voyelles  $\alpha$ ,  $\iota$ ,  $\upsilon$ , des quantités arbitraires, Grégoire rappelle, sans en avoir la conscience théorique, le traitement byzantin des voyelles à double temps (qui peuvent être longues ou courtes). Pourtant, plusieurs chercheurs considèrent que l'idée selon laquelle Grégoire ne distingue pas les

---

<sup>15</sup> C. A. Trypanis, *Greek Poetry*, *op. cit.*, p. 385, et W. von Christ, W. Schmid, O. Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, *op. cit.*, p. 973.

<sup>16</sup> M. Oberhaus, *Gregor von Nazianz, Gegen den Zorn*, *op. cit.*, p. 26-31. B. Meier, *Gregor von Nazianz, Über die Bischöfe*, *op. cit.*, p. 18-21 ; K. Domiter, *Gregor von Nazianz, De humana natura*, *op. cit.*, p. 264.

<sup>17</sup> C. Crimi, « Il problema delle 'false quantities' di Gregorio Nazianzeno alla luce della tradizione manoscritta di un carme I, 2, 10 *De Virtute* », *Siculorum Gymnasium* 25, 1972, p. 1-16.

longueurs des différentes voyelles est exagérée. Ils évoquent des raisons extérieures et y voient le résultat du travail des philologues sur les textes : les textes classiques auraient été purifiés par plusieurs générations de philologues, ce qui n'aurait pas été le cas des poèmes de Grégoire. Ils remettent aussi en question l'habitude des modernes de prendre pour norme la période classique et de considérer comme fautives les pratiques plus tardives<sup>18</sup>. P. Maas fournit une hypothèse intéressante : il constate, lui aussi, la disparition progressive du sens de la quantité, mais considère que les poètes grecs et byzantins continuent d'écrire selon la quantité, de manière stricte. Il y voit le signe que les théoriciens ne prennent pas en compte l'évolution de la situation et pense que, si les distinctions entre les voyelles courtes et longues ne s'entendent plus à l'oreille, elles sont toujours perçues sur le plan visuel. Il constate ensuite que les premières fausses quantités apparaissent chez des auteurs comme Arius et Grégoire de Nazianze, et il évoque le rôle des noms propres sémitiques qui ne peuvent avoir qu'une valeur quantitative arbitraire<sup>19</sup>.

Au total, si les auteurs évaluent différemment la disparition du sens de la quantité, cette dernière semble admise comme un fait caractéristique. Cette évolution n'empêche toutefois pas Grégoire d'avoir un usage des formes métriques traditionnelles en relative conformité avec les règles établies avant lui : alors qu'on pourrait s'attendre à d'importantes licences poétiques, la métrique de Grégoire se rapproche de plusieurs modèles.

## **2. Les études portant sur les trimètres iambiques**

Plusieurs critiques ont étudié les trimètres de Grégoire et les ont comparés avec les trimètres des poètes tragiques et comiques, c'est-à-dire avec les usages attestés dans les parties dialoguées des tragédies ou des comédies. Le choix de ce point de comparaison peut surprendre, mais s'explique aisément par l'absence d'autres poèmes iambiques suffisamment importants et susceptibles de représenter des modèles pour Grégoire. Ces études prennent en compte quatre principaux éléments qui permettent d'évaluer la pratique de Grégoire : la place des césures, la fréquence des résolutions, la pertinence ou non de la loi de Porson, et la présence des hiatus. Les deux principales

---

<sup>18</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 34-36. M.-R. Bénin fait aussi référence à ce phénomène, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 30.

<sup>19</sup> P. Maas, *Greek Metre*, Oxford, 1962, p. 13-15.

césures sont la césure penthémimère, qui « coupe le vers après la cinquième demi-mesure », et qui est la plus fréquente, et la coupe heptémimère, qui « coupe le trimètre après le septième demi-pied »<sup>20</sup>. Les résolutions sont les substitutions d'une voyelle longue par deux voyelles courtes. Ce phénomène apparaît surtout dans la tragédie ou la comédie, et il est rare qu'un trimètre iambique du dialogue scénique présente six iambes. La substitution du tribraque à l'iambe est possible à toutes les places, sauf en sixième position où la présence de l'iambe est nécessaire. La substitution de l'anapeste à l'iambe est rare, sauf au premier pied, même si on le rencontre à d'autres places. Ces règles restrictives sont assez rigoureusement suivies par les iambographes et les tragiques, tandis que les poètes comiques admettent des substitutions plus libres. Les critiques s'interrogent aussi sur l'application ou non de la loi de Porson, appelée aussi pont de Porson. Ce philologue anglais a établi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une loi, selon laquelle « lorsqu'un trimètre iambique se termine par un mot ou un groupe de mots d'un pied et demi, la syllabe précédente doit être brève, alors que dans les autres cas, elle peut être indifféremment brève ou longue »<sup>21</sup>. Cette loi n'est pas rigoureusement appliquée chez les auteurs de comédies, mais les poètes tragiques semblent l'avoir suivie. Enfin, on parle de hiatus « quand une voyelle longue ou une diphtongue terminant un mot se heurte à une voyelle à l'initiale du mot suivant »<sup>22</sup>. Le hiatus est admis par la métrique grecque dans certains cas et il semble qu'il est plus fréquent dans la comédie que dans la tragédie.

Dans son étude du poème II, 1, 11, qui est constitué de 1950 vers iambiques, C. Jungck établit les conclusions suivantes : le total des résolutions est plus réduit que chez Aristophane et place Grégoire entre Euripide et les tragiques antérieurs<sup>23</sup>. C. Jungck relève aussi des hiatus et conclut que leur nombre n'est pas démesurément important. Dans les deux tiers des cas, la césure est penthémimère et dans un tiers des cas, heptémimère, ce qui correspond aux usages antérieurs à Grégoire. Dans son commentaire du poème II, 1, 12, B. Meier appelle à la prudence à l'égard des jugements

---

<sup>20</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, op. cit., p. 68-69.

<sup>21</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, op. cit., p. 72 et p. 70.

<sup>22</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, op. cit., p. 71 et p. 19.

<sup>23</sup> C. Jungck consacre un chapitre à la métrique et à la prosodie, *Gregor von Nazianz, De vita sua*, op. cit., p. 34-39. Le résultat qu'il obtient correspond aussi à l'évolution des iambes didactiques observée par F. Jacoby dans son travail sur des fragments d'un certain Apollodore, qui aurait composé son œuvre au II<sup>e</sup> s. avant J.-C., *Apollodors Chronik : Eine Sammlung der Fragmente*, Berlin, 1902, p. 64.



sévères : pour lui, il faut se méfier des comparaisons avec les modèles et tenter de prendre en considération l'état de la langue à son époque. Ainsi, si l'on compare sa pratique de la métrique à celle des poètes byzantins, il apparaît que Grégoire observe les règles de manière beaucoup plus scrupuleuse. B. Meier relève environ 6% de résolutions et, comme C. Jungck, il constate que les césures penthémimères sont plus fréquentes que les césures heptémimères. La loi de Porson n'est suivie que dans 6 % des cas<sup>24</sup>. M. Oberhaus relève moins de résolutions dans le poème I, 2, 25 que dans les deux autres poèmes commentés par ses collègues (environ 3, 3 %), c'est-à-dire nettement moins que chez Euripide et les auteurs comiques. Comme les autres chercheurs, il constate que les césures sont essentiellement penthémimères et heptémimères. Les emplois du hiatus sont, selon lui, extrêmement nombreux. La loi de Porson est un peu plus suivie que dans le poème II, 1, 12, puisqu'elle s'applique dans 9 % des cas, proportion qui reste cependant très inférieure à celle relevée dans les comédies. M. Oberhaus évoque aussi le problème posé par la présence de noms propres hébreux dans le système métrique grec<sup>25</sup>. Pour le poème I, 2, 10, C. Crimi relève 13 % de résolutions, c'est-à-dire un chiffre un peu plus élevé que pour les autres poèmes. La césure penthémimère (75 %) est la plus représentée, avant la césure ephthémimère (25 %), la loi de Porson n'est pas suivie, et les hiatus sont nombreux. C. Crimi en conclut que le trimètre de Grégoire constitue une étape vers le dodécasyllabe byzantin<sup>26</sup>. Pour sa part, H. M. Werhahn constate que Grégoire suit les mêmes règles que les poètes qui écrivent en iambes, dans les années qui suivent, comme Palladas, Paul le Silencieux et les autres poètes iambiques de *l'Anthologie Grecque*. Dans le poème I, 2, 8, il relève 4, 3 % de résolutions, quelques cas de *correptio attica*, et 6 cas de hiatus sur 254 vers. La césure penthémimère est la plus fréquente. La loi de Porson est plutôt suivie, puisqu'elle n'est violée qu'à sept reprises<sup>27</sup>.

En définitive, il apparaît que les résultats peuvent varier d'un poème à l'autre : la proportion des résolutions oscille entre 3 à 13 % ; la quantité des hiatus est considérée tantôt comme importante, tantôt comme faible et la loi de Porson est plus ou moins suivie. Les études des césures présentent des résultats plus homogènes, et correspondent

---

<sup>24</sup> B. Meier, *Gregor von Nazianz, Über die Bischöfe*, op. cit., p. 21 s.

<sup>25</sup> M. Oberhaus, *Gregor von Nazianz, Gegen den Zorn*, op. cit., p. 26-36.

<sup>26</sup> C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio di Nazianzo, Sullà virtù*, op. cit., p. 102-107.

<sup>27</sup> H. M. Werhahn, *Gregorii Nazianzeni Synkrisis Biôn*, op. cit., p. 9-11.

aux usages des iambographes et des tragiques. Grégoire est dans l'ensemble un peu plus strict que les auteurs comiques et Euripide, mais moins qu'Eschyle et Sophocle.

### 3. Les études portant sur les hexamètres dactyliques

Les chercheurs qui ont étudié les hexamètres dactyliques de Grégoire choisissent comme élément de comparaison principal l'épopée homérique, et de manière secondaire, les œuvres épiques plus tardives. Pour les poèmes dits arcanes, qui sont en hexamètres dactyliques, D. A. Sykes constate que Grégoire suit généralement les quantités d'Homère, tout en se permettant des variations propres aux auteurs plus tardifs. Ainsi, l'emploi du hiatus correspond à la pratique de Quintus de Smyrne, tandis que les césures et diérèses relevées rapprochent cette métrique de pratiques plus tardives. La proportion des dactyles et des spondées, qui est chez lui de 5 dactyles pour 1 spondée, le rapproche moins d'Homère et Hésiode (qui utilisent 2, 5 dactyles pour 1 spondée) que de Quintus de Smyrne (4, 5 dactyles pour 1 spondée) et Nonnos (5, 5 dactyles pour 1 spondée)<sup>28</sup>. Le travail de M.-R. Bénin portant sur l'analyse des 630 hexamètres dactyliques du poème II, 1, 1 est très complet et très clair, et nous pouvons synthétiser ses conclusions. Il apparaît qu'en matière d'abrègements, Grégoire est un peu plus sévère que son maître, Homère, mais qu'il est moins strict que Callimaque et Nonnos. L'usage des élisions et des hiatus prouve la nette influence de la normalisation imposée par Callimaque à l'*épos*. Au total, Grégoire se rapproche d'Homère par ses licences, et de Callimaque, par les restrictions qu'il s'impose. Nonnos, un siècle plus tard, est beaucoup plus exigeant en matière de régularisation. S'ajoute à cela le fait que Grégoire termine toujours ses vers spondaïques par un mot quadrisyllabique, comme Callimaque. L'étude des césures montre pareillement que Grégoire observe certaines restrictions imposées par la réforme de Callimaque mais se situe plus près d'Homère<sup>29</sup>. Les conclusions de L. Bacci dans l'étude du poème II, 2, 6, vont dans le même sens. Elle constate que les hexamètres de Grégoire sont, sur le plan métrique, assez proches de ceux d'Homère, tout en présentant des caractéristiques de la poésie hexamétrique de l'époque impériale, c'est-à-dire la prédominance des spondées et l'usage plus fréquent

---

<sup>28</sup> D. A. Sykes, *St Gregory of Nazianzus, Poemata arcana, op. cit.*, p. 61-62. Voir aussi D. A. Sykes, « The Poemata Arcana of St. Gregory Nazianzen », *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>29</sup> M.-R. Bénin, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 318-324.

de la césure trochaïque<sup>30</sup>.

#### 4. Les études portant sur les distiques élégiaques

Nous ne disposons malheureusement pas de beaucoup d'informations relatives aux poèmes écrits en distiques élégiaques, mais dans la mesure où le distique est composé d'un vers hexamétrique, on peut supposer que la pratique qu'en a Grégoire est la même que dans les poèmes entièrement composés en hexamètres. En outre, une étude ancienne, basée sur le texte de la *PG* de Migne, et qui porte exclusivement sur les pentamètres, a été menée par J. Bertels. Si le critique ne définit pas avec clarté quels sont les poèmes en distiques élégiaques qu'il prend comme points de comparaison, il étudie toutefois la structure des pentamètres. Selon lui, les pentamètres de Grégoire sont construits de manière assez négligente : à la fin de la première moitié du pentamètre, le hiatus n'est pas évité, même quand la syllabe finale est courte. De même, sont situées, à cette place, des syllabes finales à consonances courtes sans allongement par position. Au contraire, l'élision à cette place est rare. Dans la première moitié du pentamètre, les dactyles prédominent sur les spondées. Les hiatus après des syllabes courtes sont très fréquents. Dans un travail plus récent, K. Domiter formule aussi quelques remarques sur la versification du poème I, 2, 14, écrit en distiques élégiaques. Il relève un certain nombre de hiatus, placés dans les pentamètres, à la fin du premier *hémiepes*, dans les hexamètres après la diérèse bucolique, et après des syllabes courtes. L'usage de l'enjambement le rapproche, selon lui, de la poésie ancienne davantage que de la poésie tardive du V<sup>e</sup> siècle. Sur les 66 hexamètres, il relève 14 % de vers holodactyliques. Il reprend la conclusion de C. Jungck, selon qui la versification est plus soignée qu'un certain nombre de clichés ne pourrait le faire croire, même si les licences ne sont pas rares<sup>31</sup>.

#### 5. Les études portant sur les formes métriques plus rares

En plus des deux poèmes rythmiques, douze poèmes sont constitués de schémas métriques plus rares, mais aucun d'entre eux n'a fait l'objet d'un travail d'édition récent. Six pièces ne relèvent pas des schémas métriques principaux, mais en constituent

---

<sup>30</sup> Selon L. Bacci, « si osservi che in II, 2, 6 essa ha una frequenza di 44. 14 mentre la pentemimere solo di 7. 20 », *Gregorio Nazianzeno, Ad Olimpiade, op. cit.*, p. 56.

<sup>31</sup> K. Domiter, *Gregor von Nazianz, De humana natura, op. cit.*, p. 264-266.

des variations, alternant de manière inhabituelle des hexamètres, des pentamètres, et des iambes<sup>32</sup>. Quelques pièces, composées dans des formes dites anacréontiques, ont été l'objet de deux études, menées par C. Crimi et T. Nissen et basées sur l'édition donnée par la *PG* de Migne. Deux poèmes sont en octonaires, appelés aussi dimètres ioniques, en partie pur et en partie anaclastique<sup>33</sup>. Le poème II, 1, 88, *Εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν στίχοι ἡμίιαμβοι*, *Vers hémiiambiques à son âme*, est composé de vers de huit syllabes, qui sont des dimètres iambiques catalectiques ou hémiiambiques<sup>34</sup>. Le poème II, 1, 68, *Εἰς ἑαυτόν*, *A lui-même*, composé d'une alternance de trimètres iambiques et de vers de sept syllabes<sup>35</sup>. L'étude de T. Nissen met en lumière quelques fautes de quantité, qui ne sont pas très nombreuses<sup>36</sup>. C. Crimi constate que les constructions de ces pièces sont plutôt régulières<sup>37</sup>.

Au total, il est difficile de présenter de manière synthétique les résultats, dans la mesure où chaque critique use d'outils de comparaison qui lui sont propres, et qu'il n'existe pas de modèles auxquels comparer systématiquement la métrique de Grégoire. Les travaux les plus récents cherchent toutefois à atténuer l'idée que la métrique de Grégoire est fantaisiste. Les critiques constatent que cette métrique n'est ni extrêmement stricte, ni extrêmement permissive : Grégoire semble donc avoir une maîtrise correcte des règles de métriques, et les licences qu'il se permet sont en accord avec des pratiques plus ou moins contemporaines. Quand elle est possible, la comparaison avec la pratique d'autres poètes, antérieurs et postérieurs, montre en effet que la métrique de Grégoire constitue un moment de l'évolution des règles.

---

<sup>32</sup> Il s'agit des poèmes I, 1, 12 ; I, 1, 15 ; I, 1, 18 ; I, 1, 25 ; II, 1, 68 et II, 1, 83.

<sup>33</sup> Il s'agit du poème I, 2, 7, et du poème I, 1, 30. Selon P. Maas, cette pièce peut être rapprochée des anaclastiques ioniques influencés par les écrivains anacréontiques, *Greek Metre, op. cit.*, p. 19.

<sup>34</sup> C. Crimi, « Le anacreonte di Gregorio Nazianzeno : tra metrica e tradizione manoscritta », *Byzantina Mediolanensia. V° Congresso Nazionale di Studi Bizantini*, Milan, 19-22 ottobre 1994, Atti a cura di F. Conca, Soveria Mannelli, 1996, p. 119. Voir aussi M. L. West, *Greek Metre, op. cit.*, p. 167 et C. Crimi, *I. Costa Gregorio Nazianzeno, Poesie 2, op. cit.*, n. 1, p. 209.

<sup>35</sup> C. Crimi, « Le anacreonte di Gregorio Nazianzeno : tra metrica e tradizione manoscritta », *op. cit.*, p. 120.

<sup>36</sup> T. Nissen, « Die byzantinischen Anacreonten », *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* 4, Munich, 1940, p. 8.

<sup>37</sup> C. Crimi, « Le anacreonte di Gregorio Nazianzeno : tra metrica e tradizione manoscritta », *op. cit.*, p. 117.

## II. L'organisation du corpus poétique en fonction des genres

Une autre possibilité d'organisation du corpus poétique consiste à prendre en compte non plus les formes métriques mais les genres poétiques représentés. Si cette notion demande à être définie avec plus de précision, il apparaît qu'elle n'est pas étrangère à Grégoire et qu'elle est très fréquemment utilisée par la critique.

### A) Un classement voulu par Grégoire ?

Comme nous l'avons précédemment dit, le classement des poèmes établi par H/M. Werhahn, basé sur l'étude de la tradition manuscrite de l'œuvre poétique de Grégoire, reflète un classement voulu par Grégoire lui-même ou par son secrétaire. L'intérêt de ce classement est qu'il permet de distinguer des ensembles autres que métriques. Dans quelques cas en effet, apparaissent des unités cohérentes et significatives. Ainsi, le groupe III comporte uniquement des poèmes qui reprennent des passages bibliques, de l'Ancien Testament comme du Nouveau Testament. Un poème de ce groupe est en iambes, ce qui indique que la parenté des sujets l'emporte ici sur les distinctions métriques ; les autres pièces de ce groupe semblent proches, tant par leurs thèmes que par leur forme. Le groupe VII se distingue aussi nettement et constitue une unité forte: y sont rassemblés les poèmes appelés dogmatiques ou arcanes par la critique moderne<sup>38</sup>. Pareillement, le groupe VIII comporte les poèmes épistolaires, souvent considérés par la critique moderne comme constituant une unité. Le groupe XIX est constitué de 8 pièces courtes qui sont des épigrammes funéraires, essentiellement en distiques élégiaques. Dans les autres groupes, aucune unité aussi visible n'apparaît, mais certains poèmes qui se suivent peuvent avoir des parentés. Dans le groupe IV, plusieurs pièces, dont la majorité est en distiques élégiaques, renvoient au genre du thrène ou de l'élégie. Dans le groupe XIV, plusieurs pièces sont de courtes prières en trimètres iambiques, adressées au Christ. Parfois des ensembles, sinon génériques, du moins thématiques apparaissent. Ainsi, dans le groupe I, plusieurs poèmes (I, 2, 2 ; 1, 2,

---

<sup>38</sup> R. Keydell propose d'ailleurs d'y voir un seul long poème, « Ein dogmatisches Lehrgedicht Gregors von Nazianz », *op. cit.*, p. 315-321.

2 ; 1, 2, 5 et II, 1, 45) se suivent et abordent le thème de la virginité. Dans le groupe XIII, les petits poèmes I, 2, 4 et I, 2, 6 peuvent aussi constituer une unité autour du thème de la virginité : ce sont apparemment des ὑποθῆκαι en trimètres iambiques<sup>39</sup>. Dans le groupe I, apparaît encore l'ensemble des poèmes I, 2, 14-16, qui sont des monologues de Grégoire, dans une tonalité assez sombre. L'étude de ces groupes de poèmes laisse donc apparaître quelques ensembles précis, pouvant correspondre à des genres, mais pour la majorité des groupes, il est difficile d'établir des conclusions. Nous disposons d'autres éléments de critique interne avec les indications données par Grégoire lui-même, dans les poèmes programmatiques, mais aussi dans les prologues ou conclusions de certaines de ses pièces. Si Grégoire utilise peu de termes relatifs à la métrique, il emploie plusieurs termes qui peuvent correspondre à des genres poétiques. La majorité d'entre eux renvoient à des genres poétiques didactiques et apparaissent dans le poème II, 1, 39, *Sur ses vers* où Grégoire dit au lecteur :

Αὐτοὶ διδάξουσ' οἱ λόγοι θέλοντά σε.  
 Τὰ μὲν γὰρ ἐστὶ τῶν ἐμῶν, τὰ δ' ἔκτοθεν.  
 Ἦ τῶν καλῶν ἔπαινος, ἢ κακῶν ψόγος,  
 ἢ δόγματ', ἢ γνώμη τις, ἢ τομαὶ λόγων,  
 μνήμην ἔχουσαι τῇ δέσει τοῦ γράμματος.

« Ce sont ces paroles elles-mêmes qui t'instruiront, si tu le veux bien. Une partie vient de mes ouvrages, l'autre vient de l'extérieur, qu'il s'agisse de l'éloge du bien, du blâme du mal, de doctrine, d'une sentence ou de morceaux choisis, qui restent en mémoire grâce au lien de la lettre »<sup>40</sup>.

Grégoire évoque d'abord l'éloge et le blâme. Le mot ἔπαινος désigne, au sens strict, l'éloge et a un sens assez proche du mot ἐγκώμιον. Il est employé pour parler des éloges que décerne Homère aux héros ou plus généralement de l'éloge poétique<sup>41</sup>, comme cela apparaît quand l'empereur Julien écrit : « Devant les progrès et le renom du mythe chez les Hellènes, les poètes en tirèrent l'apologue (τὸν αἴνον), qui diffère de lui par la destination non aux enfants mais aux hommes, et par son contenu, non

<sup>39</sup> Sur les groupements proposés par M. Sicherl, voir *Gregor von Nazianz, Mahnungen an die Jungfrauen*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>40</sup> II, 1, 39, v. 63-66. Annexe 1, texte 1.

<sup>41</sup> L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993, p. 121-126.

seulement séduction pour l'âme, mais encore exhortation (...). C'est justement ce que paraît avoir fait Hésiode »<sup>42</sup>. Basile considère, pour sa part, que la poésie païenne n'est pas dénuée d'enseignements moraux et rappelle que « pour Homère, toute la poésie est un éloge de vertu » (πᾶσα μὲν ἡ ποιήσις τῷ Ὀμήρῳ ἀρετῆς ἐστὶν ἔπαινος)<sup>43</sup>. Enfin, Grégoire de Nysse voit dans les *Psaumes* des enseignements moraux et reprend lui aussi les catégories énumérées par le Nazianzène quand il écrit : Γέμει δὲ πᾶσα τῆς ψαλμωδίας ἡ βίβλος τῶν τε τῆς ἀρετῆς ἐπαίνων καὶ τῆς κατηγορίας τῶν ἐν κακίᾳ ζώντων, « Tout le livre des *Psaumes* est plein d'éloges de la vertu et de l'accusation de ceux qui vivent dans le vice »<sup>44</sup>. Le fait que Grégoire de Nazianze, dans l'extrait cité, donne au terme ἔπαινος le complément τῶν καλῶν correspond peut-être à une distinction proposée par Aristote qui écrit : Ἔστιν δ' ἔπαινος λόγος ἐμφανίζων μέγεθος ἀρετῆς, « L'éloge est un discours qui met en lumière la grandeur d'une vertu »<sup>45</sup>. Le terme ψόγος, que Grégoire emploie dans le même vers, apparaît comme le genre symétriquement opposé au premier, symétrie renforcée par l'emploi du complément au génitif κακῶν qui s'oppose à καλῶν, conformément aux distinctions habituelles. Comme le dit en effet Aristote : Ἐπιδεικτικοῦ δὲ τὸ μὲν ἔπαινος τὸ δὲ ψόγος, « Dans le genre épideictique, c'est tantôt l'éloge, tantôt le blâme »<sup>46</sup>. On retrouve en outre l'opposition entre ces deux termes dans un contexte poétique, puisque Pindare écrit : « repoussant le blâme (ψόγον) ténébreux, je ferai, à un ami, (...) la louange (ἀλνέσω) véridique de sa gloire »<sup>47</sup>.

Dans les vers étudiés, Grégoire utilise aussi le terme δόγματα, qui apparaît dans la langue profane pour désigner des doctrines philosophiques<sup>48</sup>, mais aussi pour parler de la poésie philosophique, puisque Plutarque évoque « les poèmes qui ont exprimé les maximes (τὰ δόγματα) et les pensées (τοὺς λόγους) des premiers philosophes, tels Orphée, Hésiode, Parménide, Xénophane, Empédocle et Thalès »<sup>49</sup>. Chez les auteurs

<sup>42</sup> L'empereur Julien, *Contre Héracléios* 3, 207 a (trad. G. Rochefort, t. II, 1, p. 47).

<sup>43</sup> Basile de Césarée, *Aux jeunes gens* 5, 26-27 (trad. F. Boulenger, p. 45).

<sup>44</sup> Grégoire de Nysse, *Sur les Titres des psaumes* I, IV, 10 (trad. J. Reynard, SC 466, p. 188-189).

<sup>45</sup> Aristote, *Rhétorique* I, 1367 b (trad. M. Dufour, p. 112).

<sup>46</sup> Aristote, *Rhétorique* I, 1358 b (trad. M. Dufour, p. 84).

<sup>47</sup> Pindare, *Néméennes* 7, 61. Traduction modifiée.

<sup>48</sup> Aristote, *Rhétorique* I, 1358 b.

<sup>49</sup> Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie* 402 e (trad. R. Flacelière, *Œuvres morales*, t. 6, p. 67).

juifs helléniques, le terme désigne fréquemment l'ordonnance divine de la loi mosaïque<sup>50</sup> et chez les Pères apostoliques, le terme commence à être employé pour désigner les enseignements du Christ<sup>51</sup>.

Dans le même vers, Grégoire emploie aussi le terme γνώμη, qui est sans doute à prendre au sens rhétorique de « sentences », « maximes » et renvoie au genre de la poésie gnomique. Aristote en donne une définition dans la *Rhétorique*, écrivant : Ἔστι δ' ἡ γνώμη ἀπόφανσις, οὐ μέντοι οὔτε περὶ τῶν καθ' ἕκαστον (...) ἀλλὰ καθόλου, « La maxime est une formule, exprimant non point les particuliers (...), mais le général »<sup>52</sup>, et selon lui, les sentences des poètes épiques ou tragiques sont des γνῶμαι<sup>53</sup>. Comme l'explique P. Derron dans sa présentation de la littérature gnomologique, les auteurs de γνώμη cherchent à fournir des préceptes ou des réflexions morales, comme Hésiode dans les *Travaux et les Jours*, ou, plus tard, Théognis. Les sophistes mettent assez tôt en place un système d'enseignements basé sur des extraits judicieusement choisis et groupés en collection ou gnomologies<sup>54</sup>. Le terme γνώμη est aussi attesté dans les livres sapientiaux de l'Ancien Testament<sup>55</sup>.

En revanche, il est plus difficile d'interpréter la dernière expression de Grégoire, τομαὶ λόγων, dont nous n'avons pas trouvé d'équivalents. Le terme τομή correspond à une division, une partie séparée, ce qui permet de dire que Grégoire désigne ici des morceaux choisis, des citations, mais la formulation reste assez générale et ambiguë.

Dans le même poème, Grégoire emploie d'autres termes qui renvoient au caractère didactique de sa poésie. Quand il dit qu'il veut « adoucir par l'art l'amertume des commandements » (τέχνη γλυκάζων τὸ πικρὸν τῶν ἐντολῶν, II, 1, 39, v. 41), il utilise le terme ἐντολαί, qui renvoie toujours à un contenu moral. Pindare évoque en effet « les préceptes de Chiron » (ταὶ δὲ Χίρωνος ἐντολαί)<sup>56</sup>, faisant ainsi référence

---

<sup>50</sup> Flavius Josèphe, *Contre Apion* I, 42 et Philon d'Alexandrie, *Legum Allegoriae* I, 54.

<sup>51</sup> Barnabé dit : Τρία οὖν δόγματά ἐστιν κυρίου, « Les enseignements du Seigneur sont au nombre de trois », *Epître* 1, 6 (trad. P. Prigent, SC 172, Paris, 1971).

<sup>52</sup> Aristote, *Rhétorique* II, 1394 a (trad. M. Dufour, p. 106).

<sup>53</sup> Aristote, *Poétique*, 1449 b.

<sup>54</sup> P. Derron, *Pseudo-Phocylide, Sentences*, Paris, 1986, p. VII s.

<sup>55</sup> L'auteur de l'*Ecclésiastique* dit à son élève : Ἀκουσον, τέκνον, καὶ ἐκδεξαι γνώμην μου καὶ μὴ ἀπαναίνοῦ τὴν συμβουλίαν μου, « Ecoute, mon fils, reçois ma sentence, ne rejette pas mon conseil » (Si 6, 23). Voir aussi Sg 7, 15 ; 2 M 11, 37.

<sup>56</sup> Pindare, *Fragments* 54 (éd. A. Puech, p. 219).



à l'éducation d'Achille chez le Centaure, mais le terme est aussi employé par les chrétiens, puisque Paul l'utilise dans la *Première Epître aux Corinthiens* pour parler des préceptes de Dieu, quand il dit que « le tout, c'est d'observer les commandements de Dieu » (τήρησις ἐντολῶν θεοῦ)<sup>57</sup>. Dans d'autres pièces, Grégoire emploie le mot νόμος, assez général, écrivant en conclusion d'un poème : Γρηγορίου νόμοι, « Voilà les lois de Grégoire »<sup>58</sup>, ou encore disant qu'il veut chanter « la loi de Dieu » (Θεοῦ νόμον, II, 1, 34, v. 87). Le lien entre la poésie et les lois apparaît déjà dans deux vers suspects de la *Théogonie*, puisque Hésiode décrit les Muses en disant :

(...) ἐρατὴν δὲ διὰ στόμα ὄσσαν ἰεῖσαι  
μέλπονται πάντων τε νόμους καὶ ἦθεα κεδνὰ  
ἀθανάτων κλείουσιν (...)

« et leurs bouches, en un charmant concert, vont chantant les lois et glorifiant les sages principes, communs à tous les Immortels »<sup>59</sup>. L'emploi de ce terme par Grégoire fait aussi penser aux livres bibliques qui portent sur les commandements divins, comme le *Deutéronome* (Δευτερονόμιον)<sup>60</sup>, ou les écrits de sagesse qui comportent un certain nombre de préceptes.

Dans un autre poème, Grégoire emploie encore le terme παραίφασις, qui signifie « encouragement », puisque, demandant aux vierges de prêter l'oreille à ses paroles, il écrit : Πολιῆς δὲ παραίφασίς ἐστὶν ἀρίστη, « L'exhortation qui vient d'un vieillard est très bonne » (I, 2, 2, v. 5). Cette formule est reprise sous une forme légèrement modifiée, dans le poème à Olympias, quand Grégoire écrit : πατρὸς δὲ παραίφασίς ἐστὶν ἀρίστη, « les encouragements d'un père sont les meilleurs » (II, 2, 6, v. 4). Cette expression est visiblement inspirée d'Homère<sup>61</sup>, mais ne désigne pas un genre littéraire précis.

Les termes employés par Grégoire qui correspondent à des genres autres que didactiques sont plus rares. Grégoire fait mention de l'hymne, comme quand il dit : ὕμνον ἀνακτι φέρω, « je porte un hymne au Seigneur » (II, 1, 34, v. 70). Il emploie

<sup>57</sup> 1 Co 7, 19.

<sup>58</sup> I, 2, 17, v. 66.

<sup>59</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 65-67 (trad. P. Mazon, p. 34).

<sup>60</sup> I, 1, 12, v. 12.

<sup>61</sup> *Illiade* XI, v. 793 et XV, v. 404.

aussi de nombreuses tournures caractéristiques de la poésie hymnique, mais il n'est pas toujours facile de savoir si le poète évoque l'activité hymnique en général ou sa pratique poétique, car il emploie des formules assez vagues, comme quand il dit : μέλψω σε διηνεκέεσσιν ἐν ὕμνοις, « je te chanterai dans des hymnes sans fin » (II, 1, 22, v. 12). En outre, les formules caractéristiques de l'hymnographie apparaissent aussi dans des poèmes dogmatiques, ce qui montre une certaine indétermination de l'emploi de ce terme<sup>62</sup> ou encore une définition large de l'hymne.

On relève aussi quelques termes qui renvoient au genre de la prière. Ainsi, Grégoire écrit dans un poème : Κλῦθι, Πάτερ Χριστοῦ πανεπίσκοπε, τῶνδε λιτάων / ἡμετέρων, « Ecoute, ô Père du Christ qui voit tout, nos prières que voici » (I, 1, 35, v. 1). Grégoire emploie aussi plusieurs verbes caractéristiques, comme λίσσομαι (I, 1, 34, v.13, II, 2, 1, v. 307-308) ou εὔχομαι (I, 2, 13, v. 5). Toutefois, si l'emploi du vocabulaire de la prière est très abondant, il renvoie rarement de manière explicite à un poème donné et désigne plutôt une pratique religieuse.

Enfin, nous trouvons quelques indications relatives aux poèmes de tonalité élégiaque dans l'acrostiche du poème II, 1, 14, dans lequel il est écrit : Γρηγορίου ἱερῆος ἀθύρματά τε στοναχάί τε, « Du prêtre Grégoire, ce sont les divertissements et les gémissements ». Grégoire emploie ici deux termes qui semblent opposés, mais qui peuvent tous deux renvoyer à des pratiques poétiques. Le terme στοναχάί est souvent employé dans des contextes de deuil et de lamentations, après la découverte d'un mort ou au souvenir d'un défunt, comme chez Homère (*Il.* XXIV, v. 512 ; *Od.* XVI, v. 144), chez Pindare (*Néméennes*, 10, 75) et chez Euripide (*Phéniciennes*, v. 1499). En qualifiant son poème de στοναχάί, Grégoire le rapproche donc des formes poétiques liées au deuil, comme le thrène. Le terme ἄθυρμα est employé par Pindare, quand il qualifie le chœur qui célèbre l'athlète de « divertissement d'Apollon (Ἀπολλώνιον ἄθυρμα) » et par Bacchylide qui évoque le « divertissement des Muses (Μουσῶν ἄθυρμα) »<sup>63</sup>. Il est possible que Grégoire évoque, en employant ce terme, les qualités curatives de la poésie à l'égard du mal dont il souffre.

<sup>62</sup> I, 1, 3, v. 1 : Θυμέ (...), Πνεύματος εἶχος ἄειδε , « Mon coeur (...), chante la gloire de l'Esprit » ; I, 1, 4, v. 1 : μεγάλοιο Θεοῦ κτίσιν ὑμνεῖωμεν, « chantons un hymne de la Création de Dieu ».

<sup>63</sup> Bacchylide, *Epinicies* 9, 87 (trad. J. Duchemin, L. Bardollet, p. 155).

En définitive, il apparaît que Grégoire distingue essentiellement des genres poétiques didactiques, avec les termes ἔπαινος, ψόγος, δόγματα, γνώμη, ἐντολαί, νόμος, παραίφασις, qui lui permettent de désigner tel ou tel de ses poèmes. Il emploie aussi des termes qui renvoient aux hymnes, aux prières ou aux lamentations, mais il est souvent difficile de savoir s'ils désignent précisément un genre poétique ou une pratique religieuse. L'étude des occurrences de ces termes avant Grégoire montre que beaucoup ont déjà été employés pour désigner des genres littéraires spécifiquement poétiques, mais qu'ils peuvent aussi s'appliquer à des œuvres en prose. Il apparaît que ces termes renvoient généralement à des genres littéraires attestés dans la littérature profane comme dans la Bible ou la littérature patristique.

### **B) Les classements proposés par la critique moderne**

Plusieurs classifications des poèmes de Grégoire ont été proposées par la critique moderne et contemporaine. Celle des Mauristes dans la *PG* est toujours utilisée et propose d'organiser le corpus poétique de Grégoire comme suit :

|                     |                           |
|---------------------|---------------------------|
| Poèmes théologiques | I, 1 : poèmes dogmatiques |
|                     | I, 2 : poèmes moraux      |
| Poèmes historiques  | II, 1 : poèmes personnels |
|                     | II, 2 : épîtres           |

Dans les ouvrages généraux, les critiques reprennent ces catégories, qui sont très générales<sup>64</sup>. D'autres apportent quelques précisions, comme A. Puech, qui distingue d'abord les poèmes théologiques, et parle ensuite des méditations, des narrations familières et des hymnes, sans préciser toutefois à quel poème il se réfère et sans donner de définition précise de chacune de ces catégories<sup>65</sup>. A.-M. Malingrey distingue parmi les poèmes historiques « des pièces de caractères différents » : jeux littéraires sur les noms des douze apôtres, épigrammes et poèmes autobiographiques<sup>66</sup>. A. Le Boulluec considère que les « genres cultivés sont la poésie didactique, l'hymne, l'élégie, l'épigramme »<sup>67</sup>.

<sup>64</sup> Voir par exemple F. Cayré, *Précis de patrologie*, t. 1, Paris, 1927, p. 411 ; J. Quasten, *Initiation aux Pères de l'Eglise, L'Age d'Or de la littérature patristique grecque*, Paris, 1963, p. 351.

<sup>65</sup> A. Puech, *Histoire de la littérature grecque chrétienne depuis les origines jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1930, p. 385.

<sup>66</sup> A.-M. Malingrey, *La littérature grecque chrétienne*, Paris, 1968, p. 106-107.

<sup>67</sup> A. Le Boulluec, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1997, p. 629.

Les critiques qui ont étudié le corpus poétique de Grégoire proposent des classifications plus précises. A. Benoît reprend la classification de la *PG* pour l'affiner : les poèmes dogmatiques comportent les poèmes arcanes (I, 1-5 et I, 7-9), des œuvres mnémotechniques composées pour faciliter l'étude de l'Écriture (I, 1, 12 –28), des hymnes et des prières sur différents sujets et rythmes (I, 1, 29-38). Il propose aussi plusieurs distinctions à l'intérieur des poèmes historiques qui, selon lui, comportent un récit poétique de la vie de l'auteur, des poèmes élégiaques du même genre mais plus courts, des prières ou invocations, des méditations ou exhortations que le poète s'adresse à lui-même, des imprécations contre le démon, des épitaphes, des épigrammes et des satires<sup>68</sup>. Dans une thèse maintenant ancienne, E. Dubedout propose une classification assez élaborée et originale. Dans le plan de son ouvrage, il distingue trois grandes catégories : la poésie didactique, la poésie satirique et la poésie lyrique<sup>69</sup>. Dans la première catégorie, se trouvent les poèmes théologiques, c'est-à-dire ceux qui concernent Dieu (I, 1, 1-3, 7, 9, 11, 30, 38), les poèmes philosophiques, qui portent sur la Providence, l'origine des choses et de l'homme (I, 1, 4, 5, 6, 8), et les poèmes moraux, qui concernent les modes de vie, la vertu, la pauvreté et la chasteté. Par poésie satirique, l'auteur entend les poèmes qui dénoncent les vices (I, 2, 14, 15, 28, 29) et ceux qui condamnent certains modes de vie (II, 1, 8, 11, 12, 13, 41). Enfin, E. Dubedout évoque les poèmes lyriques, parmi lesquels il distingue des poèmes élégiaques (I, 2, 9, 12, 14, 15, 16 et II, 1, 19-89), tout en soulignant les contours flous de cette dénomination, qui peut, au sens large, concerner d'autres pièces (I, 2, 14, 16 et I, 1, 45).

Il est aussi possible de reprendre les conclusions apportées par les critiques qui ont établi des commentaires linéaires d'un poème précis. Beaucoup portent sur des poèmes didactiques. Pour C. Moreschini, les *Poèmes arcanes* sont des poèmes didactiques, dans la tradition du genre qui a été inauguré par Hésiode et qui s'étend jusqu'au III<sup>e</sup> siècle avec les œuvres d'Oppien<sup>70</sup>. K. Sunderman considère que le poème I, 2, 1, *Eloge de la virginité*, appartient au genre didactique, mais est constitué de deux types de poèmes différents : la première partie est un éloge de la virginité et la seconde appartient à ce qu'il appelle la *Rangstreitdichtung*. C'est aussi à la *Rangstreidichtung*

---

<sup>68</sup> A. Benoît, *Saint Grégoire de Nazianze : sa vie, ses œuvres, son époque*, Hildesheim-New-York, 1973, p. 725-729 et p. 733-734.

<sup>69</sup> E. Dubedout, *De Gregorii Nazianzeni Carminibus*, Paris, 1901.

<sup>70</sup> C. Moreschini, *St Gregory of Nazianzus, Poemata arcana, op. cit.*, p. 58-59.

qu'il rapporte le poème I, 2, 8, en trimètres iambiques, qui prend une forme dialoguée, alors que le poème I, 2, 1 a une forme de monologue. Il retrouve à l'intérieur de ce sous-genre la distinction entre ἐγκώμιον et ψόγος, proposée par Grégoire dans les vers précédemment commentés<sup>71</sup>. Selon lui, le poème I, 2, 2, en hexamètres dactyliques, appartiendrait au genre des ὑποθῆκαι, ainsi que deux pièces en trimètres iambiques (I, 2, 4 et I, 2, 6)<sup>72</sup>. Pour les critiques, le poème I, 2, 14, en distiques élégiaques, appartient au genre de l'élégie, ainsi que les poèmes I, 2, 15 et II, 1, 45. K. Domiter souligne pour sa part la conformité entre la forme métrique du poème I, 2, 14, écrit en distique élégiaque, et le genre élégiaque auquel il appartient<sup>73</sup>. Les poèmes I, 2, 28 et 29 sont considérés comme des diatribes en vers<sup>74</sup> : ce genre pose des problèmes de définition, mais comporte aussi un certain nombre d'éléments stylistiques caractéristiques<sup>75</sup>. Le poème I, 2, 8 appartient pareillement à la poésie morale : c'est une σύγκρισις, genre qui trouve ses racines dans les combats populaires et l'agon des tragédies ou comédies, et qui appartient aux *progymnasmata*<sup>76</sup>.

Pour quelques pièces, la notion de genre se révèle plus problématique encore. Ainsi, le poème I, 2, 10, *Sur la vertu*, ne renvoie à aucun genre déterminé : s'il est certain qu'il appartient à la poésie didactique et comporte des vers qui constituent des florilèges de sentences, le poème se présente aussi comme une lettre adressée à un jeune homme, et comporte en outre des éléments de la diatribe et des éléments autobiographiques<sup>77</sup>. Pareillement, le poème I, 2, 25, comporte de nombreux éléments caractéristiques de la diatribe, mais Grégoire semble concevoir son poème comme un instrument de thérapie, et qualifie aussi son poème de βουλή (v. 516). Le poème II, 1, 11, *Sur sa vie* est pareillement difficile à caractériser, puisqu'il constitue la première et l'unique autobiographie grecque en vers. Cette entreprise peut toutefois être comparée à celle d'Ovide dans certains poèmes autobiographiques des *Tristes* : le poème peut alors apparaître comme une lettre poétique, et plus exactement une défense politique sous

<sup>71</sup> K. Sundermann, *Gregor von Nazianz, Der Rangstreit zwischen Ehe und Jungfräulichkeit*, op. cit., p. 5-6 et p. 8.

<sup>72</sup> F. E. Zehles et M. J. Zamora, *Gregor von Nazianz, Mahnungen an die Jungfrauen*, op. cit., p. 3.

<sup>73</sup> K. Domiter, *Gregor von Nazianz, De humana natura*, op. cit., p. 14 et p. 272 s.

<sup>74</sup> U. Beuckmann, *Gregor von Nazianz, Gegen die Habsucht*, op. cit., p. 21 et A. Knecht, *Gregor von Nazianz, Gegen die Putzsucht der Frauen*, op. cit., p. 9.

<sup>75</sup> U. Beuckmann en propose une liste, *Gregor von Nazianz, Gegen die Habsucht*, op. cit., p. 2 s.

<sup>76</sup> H. M. Werhahn, *Gregorii Nazianzeni Synkrisis Biôn*, op. cit., p. 11-12.

<sup>77</sup> C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù*, op. cit., p. 30 s.

forme de lettre, mais cette dénomination demeure encore insuffisante pour rendre compte de la diversité de la pièce<sup>78</sup>. Le poème II, 1, 12, qui constitue une critique des mauvais évêques, est écrit en iambes, et renvoie à la tradition iambique qui remonte à Archiloque : toutefois, le poème ne peut pas être considéré comme une pure invective, dans la mesure où les éléments didactiques et pédagogiques y tiennent aussi une grande place. Pour ces raisons, B. Meier parle d'une prédication morale fortement influencée par l'invective<sup>79</sup>. Le genre du poème II, 2, 6, *A Olympias*, est discuté par la critique : les uns y voient un épithalame<sup>80</sup>, mais d'autres considèrent que les éléments caractéristiques du genre n'y sont pas présents, comme L. Bacci qui relève surtout des éléments caractéristiques de la littérature parénétiq ue et rapproche cette pièce des *Travaux* d'Hésiode, des *Elégies* de Théognis et des recueils de sentences attribués à Ménandre et Phocylide<sup>81</sup>.

### C) Le classement proposé par K. Demoen

En définitive, c'est le classement opéré par K. Demoen<sup>82</sup>, repris par les traducteurs de l'édition italienne des poèmes de Grégoire<sup>83</sup>, qui paraît le plus convaincant et peut nous servir de référence dans notre travail. Cette classification propose une synthèse des différents classements à partir des travaux les plus récents, tout en prenant en compte les catégories de poèmes que Grégoire définit dans le poème II, 1, 39, *Sur ses vers*, dans des vers précédemment cités<sup>84</sup>. K. Demoen définit les genres suivants :

- les poèmes dogmatiques (δόγματα) : ils réunissent les poèmes dits « arcanes », qui ont été édités en anglais par C. Moreschini et D. A. Sykes. K. Demoen ajoute à ce groupe les poèmes I, 1, 6, 10 et 11, qui sont aussi dogmatiques et constituent des réfutations de l'hérésie d'Apollinaire.

---

<sup>78</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 14.

<sup>79</sup> B. Meier, *Gregor von Nazianz, Über die Bischöfe, op. cit.*, p. 16.

<sup>80</sup> H. Musirillo, « The Poetry of Gregory of Nazianzus », *Thought* 45, 1970, p. 47.

<sup>81</sup> L. Bacci, *Gregorio Nazianzeno, Ad Olimpiade, op. cit.*, p. 36-38.

<sup>82</sup> K. Demoen, *Pagan and biblical exempla, op. cit.*, p. 61-63.

<sup>83</sup> Pour les poèmes de la première section, C. Moreschini distingue les poèmes dogmatiques (I, 1, 1-12), dont les poèmes arcanes sont une sous-partie. Le deuxième groupe est constitué de poèmes qui reprennent les épisodes de l'histoire biblique (I, 1, 13-28), et le troisième d'hymnes et de prières (I, 1, 29-37). Dans la section des poèmes moraux, les distinctions apparaissent en fonction des thèmes : la virginité, les différents genres de vie, la vertu. Certains poèmes développent des motifs ascétiques, des motifs moraux. Un groupe est constitué des sentences (I, 2, 30-4). C. Moreschini distingue aussi les élégies (I, 2, 14-15). Voir C. Moreschini, *Gregorio Nazianzeno, Poesie I*, p. 23-44.

<sup>84</sup> Etant donné que le corpus que nous avons pris en compte est légèrement différent de celui de K. Demoen, nous ajoutons à ce classement les poèmes I, 1, 30-35 ; I, 2, 18-21 ; I, 2, 32 ; I, 2, 40.

- les poèmes bibliques (τομαὶ λόγων ; I, 1, 12-28), qui sont inspirés par l’Ancien Testament et le Nouveau Testament et constituent les connaissances élémentaires à acquérir : ce sont des énumérations des livres canoniques de la Bible, des patriarches, des apôtres, les listes de miracles.
- les hymnes et prières : si certaines pièces sont plutôt impersonnelles (I, 1, 29-38), d’autres semblent écrites en relation avec des événements vécus et sont classés dans la *PG* parmi les poèmes personnels (II, 1, 3, 20-22, 24-26, 38, 62, 63, 69-71). Certains poèmes visent à éloigner le démon (II, 1, 54-60, 64).
- les poèmes moraux (ἡ τῶν καλῶν ἔπαινος, ἡ κακῶν ψόγος) : les poèmes d’éloge développent les thèmes de la virginité (I, 2, 1-7 et II, 1, 44 b, à partir du vers 25), la pauvreté (I, 2, 8 ; I, 2, 35-36, II, 1, 88), la vertu (I, 2, 9-10), tandis que les blâmes visent la richesse, la coquetterie, la colère (I, 2, 24-29 ; II, 1, 12, v. 176 et suivants, II, 1, 13) et peuvent être rapprochés du genre satirique. Quelques pièces courtes, qui portent sur des sujets d’ordre moral (la richesse, le désir, la mort), peuvent être ajoutées à ce groupe (I, 2, 39-40 et I, 2, 20-21).
- les gnomologies (γνώμη) : ce sont des poèmes alphabétiques ou acrostiches qui constituent des listes de sentences ou de définitions (I, 2, 17 ; 20-23, 30-34).
- les θρηνηοὶ : ce sont des pièces élégiaques dans lesquelles Grégoire se lamente sur le sort la condition humaine et dont la dimension personnelle est plus ou moins marquée (I, 2, 11-14 ; 15, v. 1-156<sup>85</sup>, 16, 37, 38, II, 1, 18, 23, 27, 28, 32, 42, 46-51, 61, 65-7, 72-81, 83-87, 89). Nous y ajoutons les courts poèmes I, 2, 18 et 19.
- les poèmes autobiographiques : K. Demoen distingue les poèmes programmatiques (II, 1, 2, 4, 39, 82), dans lesquels l’auteur regarde vers l’avant, les poèmes élégiaques (II, 1, 1, 5, 6, 8, 15-17, 19, 31, 33, 35, 43, 45, 52, 53), les poèmes polémiques (I, 2, 15, v. 157-164 ; II, 1, 7, 9, 14, 23, v. 17-23 ; 29, 30, 36, 37, 40, 41), et les poèmes apologétiques (II, 1, 10, 11, 12, v. 1-175, 34, 44, v. 1-24, 68). Nous avons choisi d’y ajouter les épitaphes funéraires que Grégoire écrit pour lui-même (II, 1, 90-99).
- les poèmes épistolaires, dont trois ne sont pas écrits en son propre nom (II, 2, 1-7)<sup>86</sup>.

Cette proposition de classement fait apparaître des lignes de force, mais est

---

<sup>85</sup> Pour simplifier, nous classerons par la suite l’ensemble de ce poème de 164 vers dans les thrènes.

<sup>86</sup> K. Demoen ajoute dans son classement les épigrammes que nous n’avons pas conservées dans notre corpus.

imparfaite, comme l'auteur le reconnaît lui-même. K. Demoen est parfois amené à prendre en compte une partie d'un poème et non sa totalité, ce qui prouve la diversité formelle et thématique au sein d'une même pièce. En outre, la notion de « genre » n'est pas toujours facile à délimiter : au sein des poèmes personnels apparaissent des sous-catégories assez distinctes, de sorte qu'on peut se demander dans quelle mesure ces poèmes constituent un groupe homogène. La catégorie des poèmes dits « moraux » nous semble ainsi regrouper des genres assez divers comme l'éloge (I, 2, 1, Παρθενίης ἔπαινος, *Eloge de la virginité*), l'exhortation (I, 2, 3, Πρὸς παρθένους παραινετικός, *Exhortation aux vierges*), la σύγκρισις (I, 2, 8, Σύγκρισις βίων, *Comparaison des genres de vie*) et la satire.

Parmi les sous-catégories qui apparaissent dans chaque groupe donné, certaines semblent proches et nous incitent à faire un autre type de distinction. Il n'est pas toujours aisé de distinguer les pièces élégiaques de la catégorie des thrènes et de la catégorie des poèmes autobiographiques, puisque dans les deux cas, la dimension personnelle apparaît, ainsi que la tonalité plaintive. Nous pensons donc qu'il est important de faire apparaître un groupe comportant à la fois les poèmes dits « thrènes » et les poèmes personnels dits « élégiaques », pour voir si des points communs sont perceptibles. Une autre catégorie, qui n'apparaît pas très nettement, est pourtant digne d'attention : celle des pièces d'allure satirique, les diatribes en vers. Certaines sont en effet rapprochées des poèmes moraux, mais d'autres apparaissent parmi les poèmes personnels, comme les pièces II, 1, 12 et II, 1, 13, qui sont aussi, en grande partie, autobiographiques. De la même façon, le poème I, 2, 10, se présente comme une lettre de Grégoire adressée à son neveu Nicobule, et se rapproche en ce sens des poèmes épistolaires. Considérer cette pièce comme une épître poétique change l'approche, puisqu'elle est composée en iambes, tandis que les poèmes classés en II, 2 sont tous en hexamètres ou en distiques élégiaques.



### III. Esquisse d'une approche combinée

Dans la mesure où les deux principes d'organisation étudiés jusqu'à présent ne sont pas étrangers l'un à l'autre, nous avons essayé de voir s'il était possible de faire apparaître un lien entre un genre donné et une forme métrique.

#### A) La question du lien entre la forme métrique et le genre poétique dans l'Antiquité

Il convient d'abord de considérer, au moins sommairement, le rapport existant entre les formes métriques et les genres poétiques dans l'Antiquité, tant dans le discours théorique que dans la pratique poétique. Nous avons choisi de présenter le résultat de nos recherches sous forme chronologique, dans la mesure où il semble qu'il y a eu une évolution dans ce domaine au cours des siècles<sup>87</sup>.

La distinction en fonction de l'ἕθος n'existe pas dans la poésie archaïque : preuve en est qu'Archiloque, Pindare ou Bacchylide usent du même mètre dans des poèmes de caractères différents, et de mètres différents dans des poèmes de même caractère<sup>88</sup>. Les travaux de C. Calame l'amènent à constater que le terme « hymne » recouvre, à l'époque archaïque, une grande variété sémantique de chants et que le sens de « prière adressée à la divinité » n'apparaît qu'à partir de Platon<sup>89</sup>. Les quatre autres genres lyriques que sont le péan, le dithyrambe, le nome citharodique et l'hyménée<sup>90</sup> reçoivent en revanche, dès l'époque archaïque, une dénomination précise, mais ils ne sont pas représentés dans l'œuvre du Nazianzène.

---

<sup>87</sup> Les travaux portant sur les formes métriques et les genres poétiques sont nombreux et notre propos n'est pas ici d'en rendre compte en détail, mais d'essayer d'en dégager les principales caractéristiques, dans la mesure où elles peuvent nous apporter des enseignements dans notre étude du corpus poétique de Grégoire. Pour cette raison, nous n'avons pas repris avec précision tous les travaux portant sur les genres lyriques choraux, beaucoup de ces genres étant absents de la poésie du Nazianzène.

<sup>88</sup> P. Maas, *Greek Metre*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>89</sup> C. Calame, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, t. 1, Morphologie, fonction religieuse et sociale, Rome, 1977, p. 147 s.

<sup>90</sup> C. Calame, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, t. 1, *op. cit.*, p. 149 s.

Avec Platon, une certaine distance critique s'instaure à l'égard du corpus poétique tel qu'il s'est formé au cours des siècles précédents<sup>91</sup> : dans l'*Ion* (534 c), Socrate considère que chaque poète compose, selon son inspiration, des dithyrambes, des éloges, des hypohermes, des vers épiques et des iambes, et la liste établie est assez désordonnée<sup>92</sup>. Dans la *République* (III, 394 c), Platon répartit l'ensemble de la poésie en trois grandes catégories, définies par l'importance du rôle que joue la *mimésis* dans chacune d'elle : l'art dramatique, le dithyrambe, et l'épopée. Dans les *Lois*, il est question des genres et des modes de l'ancien temps, c'est-à-dire de la poésie lyrique, et Platon commente : « la musique était divisée en genre et modes définis ; un premier genre comprenait les prières aux dieux, auxquelles on donnait le nom d'hymnes ; le genre opposé à celui-là formait une autre catégorie qu'on aurait fort bien appelée "thrènes" ; celui du péan en faisait une troisième ; un autre, parce que, je pense, il décrivait la naissance de Dionysos, se nommait dithyrambe. Les "nomes", enfin, portaient ce nom-là même comme constituant une autre sorte de chant ; et on les qualifiait de "citharédiques" »<sup>93</sup>. Cette classification, plus précise que celles qui précèdent, est encore « tributaire des dénominations traditionnelles et incomplètes des genres lyriques archaïques »<sup>94</sup>. Si Platon est le premier à établir des classifications qui reposent sur des principes formulés avec clarté<sup>95</sup>, il apparaît que ces tentatives conservent un caractère approximatif et ne peuvent nous fournir un outil très sûr.

Dans la *Poétique*, Aristote distingue la poésie narrative et la poésie dramatique. Il n'évoque pas la poésie lyrique, qu'il ne considère pas comme un genre, ni un mode poétique, dans la mesure où pour lui, la poésie est définie par la *mimésis*. Cette définition de la poésie en fonction de la *mimésis* conduit Aristote à remettre en cause la classification en fonction des mètres et à dire qu'il n'est pas possible « d'accoler au nom du mètre le mot de poésie » (1447 b). Selon Aristote, Homère et Empédocle n'ont rien de commun, si ce n'est l'usage du mètre héroïque (1447 b) et, en réalité, l'un est poète,

---

<sup>91</sup> Selon C. Calame, « une classification systématique en genres littéraires ne peut intervenir que lorsque s'institue, à l'égard d'un certain corpus littéraire, la nécessité d'une distance critique. Cette nécessité peut naître, soit quand il s'agit de porter un jugement critique différencié sur les œuvres de ce corpus, comme c'est le cas pour Platon qui condamne une partie de la production lyrique pour ne retenir que quelques genres, soit quand il s'agit d'en faire une édition selon un critère précis, comme c'est le cas à Alexandrie », *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, t. 1, *op. cit.*, p. 162.

<sup>92</sup> Pour un commentaire de ces passages, voir P. Vicaire, *Platon, critique littéraire*, Paris, 1960, p. 236 s.

<sup>93</sup> Platon, *Lois* III, 700 a-b (trad. E. des Places, p. 44).

<sup>94</sup> C. Calame, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, t. 1, *op. cit.*, p. 163.

<sup>95</sup> P. Vicaire, *Platon, critique littéraire, op. cit.*, p. 249.

l'autre naturaliste. Quand il présente l'histoire de la poésie, Aristote utilise toutefois les distinctions métriques. Selon lui, « la poésie se divisa suivant le caractère des auteurs » et il distingue « les auteurs à l'âme élevée » comme Homère et « les auteurs vulgaires », qui composent des blâmes. Il dit encore que ces auteurs anciens composent « les uns en vers héroïques, les autres en vers iambiques »<sup>96</sup>. Une distinction assez nette est alors établie entre le vers héroïque et le vers iambique. Le vers iambique n'est toutefois pas seulement lié à la poésie d'invectives, mais aussi à la tragédie, puisque « la nature elle-même suggéra le mètre le plus approprié, car de tous les mètres, le trimètre iambique est le plus dans le ton de la conversation »<sup>97</sup>. Lorsque Aristote décrit plus précisément l'épopée, il pense qu'il est impossible d'employer un autre mètre que le vers héroïque car il est « le mètre le plus grave et le plus ample »<sup>98</sup>. Ce type de classification explique sans doute que les écrivains, à partir de cette époque, ont le sentiment que la métrique est constitutive du genre et considèrent que l'épopée ne peut être écrite qu'en hexamètres et les épigrammes en distiques élégiaques<sup>99</sup>.

Un travail de codification plus systématique apparaît à Alexandrie : les savants répartissent la production des auteurs lyriques dans un certain nombre de rouleaux de papyrus dont la longueur est limitée et définissent, à cette occasion, de nouvelles catégories poétiques<sup>100</sup>. Deux systèmes de classification apparaissent : un classement prend en compte les formes métriques, et un autre, la fonction des poèmes ou ses destinataires. Ainsi, les poèmes d'Alcée, Simonide, Pindare, Bacchylide, sont classés selon leur *εἶδος*, en hymnes, péans, dithyrambes, et épiniées<sup>101</sup>, tandis que les œuvres de Sappho et d'Anacréon sont classées selon les formes métriques. Ce classement témoigne d'une approche pragmatique et montre que les deux types de classification sont reconnus comme valables<sup>102</sup>. A cette même époque, Callimaque revendique toutefois la *πολυείδεια*, c'est-à-dire la liberté d'écrire dans des genres différents. Si le poète alexandrin n'a pas directement exprimé ses idées sur les genres poétiques, la lecture de son œuvre frappe par la variété des sujets et des mètres. Ainsi, la majorité des

<sup>96</sup> Aristote, *Poétique* 1448 b (trad. J. Hardy, p. 33-34).

<sup>97</sup> Aristote, *Poétique* 1449 a (trad. J. Hardy, p. 35).

<sup>98</sup> Aristote, *Poétique* 1459 b (trad. J. Hardy, p. 68).

<sup>99</sup> Paul Maas, *Greek Metre*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>100</sup> C. Calame, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, t. 1, *op. cit.*, p. 163.

<sup>101</sup> A. E. Harvey, « The classification of Greek Lyric Poetry », *The classical Quarterly* 39, Oxford, p. 159.

<sup>102</sup> M. Fantuzzi, « Il sistema letterario della poesia alessandrina nel III. sec. a. C. », *Lo spazio letterario della Grecia antica* I. 2, éd. G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza, 1993, p. 45-46.

hymnes qu'il compose sont en hexamètres, mais l'hymne intitulé *Pour le Bain de Pallas* est en distiques élégiaques, et ce choix pourrait témoigner du désir de transposer le lyrisme religieux de l'ἔπος à l'ἐλεγεῖον, qui en est la forme atténuée et diversifiée. Les épigrammes, dont la matière ne varie pas, sont composées les unes en ἐλεγεῖα, les autres en μέλος<sup>103</sup>. Ainsi, le corpus poétique de Callimaque donne le sentiment que le poète ne perçoit pas les formes métriques comme des cadres fixes et établis, et qu'il procède à des essais, à partir des diverses formes métriques. Le classement des poètes grecs proposé par Quintilien (42-120) dans le livre X des *Institutions oratoires*, reprend en grande partie le classement proposé par les alexandrins, ce qui témoigne de la propagation de ces théories<sup>104</sup>. Il distingue les poètes épiques (Homère, Hésiode), et classe aussi dans ce groupe des poètes bucoliques (Théocrite) et des poètes didactiques (Aratos et Nicandre), ce qui montre que la poésie épique est pour lui synonyme de poésie écrite en hexamètres dactyliques (10, 1, 46-57). Il évoque ensuite l'élégie, c'est-à-dire la poésie en distiques élégiaques, avec Callimaque (10, 1, 58-9), la poésie en iambes, avec Archiloque (10, 1, 59-60), et la poésie lyrique, composée de différentes formes métriques, avec Pindare, Stésichore, Simonide et Alcée (10, 1, 61-64), et enfin la poésie dramatique, qui se divise en tragédie et comédie.

À partir du début du IV<sup>e</sup> siècle, parallèlement à la disparition du sens de la quantité, il semble que la distinction entre les différentes formes métriques s'atténue et que les divisions traditionnelles que sont la poésie épique, lyrique et dramatique, déjà moins strictes dans le monde hellénistique, disparaissent peu à peu<sup>105</sup>. Chronologiquement, la production poétique de Grégoire ne se situe toutefois qu'au début de ce processus. Un témoignage important de l'évolution de ces questions nous est donné par Photius qui, dans sa *Bibliothèque*, résume un ouvrage de Proclus (412-485), le *Manuel Abrégé de littérature*<sup>106</sup>, ouvrage consacré à l'étude de la poésie grecque, sans doute postérieur à Grégoire mais emblématique des réflexions sur la poésie de l'école néo-platonicienne

<sup>103</sup> E. Cahen, *Callimaque et son œuvre poétique*, Paris, 1929, p. 294.

<sup>104</sup> Pour une étude de ces passages de Quintilien, voir P. Steinmetz, « Gattungen und Epochen der griechischen Literatur in der Sicht Quintilians », *Hermes* 92, 1964, p. 454-466.

<sup>105</sup> Selon C. A. Trypanis, « in poetry, as in all aspects of life, the years between 300 and 641 were a period of transition from the ancient world to the Middle Ages. The traditional division of poetry into epic, lyric and dramatic, which had already become less rigid in the Hellenistic world, visibly decreased until it disappeared completely in the seven century », *Greek Poetry, op. cit.*, p. 384.

<sup>106</sup> Photius, *Bibliothèque*, Codex 239 (éd. R. Henry, t. 5, p. 155 s).

de cette époque<sup>107</sup>. Proclus est un philosophe néo-platonicien qui s'est lui-même essayé à la poésie et a composé un certain nombre d'hymnes, et « il montre quelle différence existe entre ᾠθος et πάθος. Il dit que la poésie se subdivise en poésie narrative et en poésie imitative : la poésie narrative comprend l'épopée, la poésie iambique, élégiaque et lyrique ; la poésie imitative comprend la tragédie, le drame satyrique, la comédie »<sup>108</sup>. Proclus distingue d'abord le genre de l'épopée, qu'il met en lien avec l'hexamètre, et cite un certain nombre de poètes épiques. Il distingue ensuite l'élégie qui « convient à la célébration des défunts », ajoutant toutefois que, « par la suite, on a employé l'élégie pour différents sujets ». Il parle ensuite de l'iambe, employé pour outrager ou blâmer, mais aussi pour louer. Selon lui, la poésie lyrique est « multiple » et « comporte plusieurs divisions », ayant pour objet les dieux, les hommes, ou les « conjonctures éventuelles »<sup>109</sup>. Les hymnes sont adressés aux dieux, les éloges aux hommes, ainsi que « l'épinicie, les scolies, les chants érotiques, les épithalames, les hyménées, les sillés, les thrènes, les épicedies »<sup>110</sup>. Les différents genres lyriques sont ensuite décrits avec précision.

Au total, il apparaît que les règles ont été assouplies par les poètes, d'abord à la période hellénique, puis à la période impériale, qui est à cet égard une période de transition, sans toutefois que la notion de genre disparaisse complètement.

---

<sup>107</sup> A. Severyns, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus*, t. 1, Paris, 1938, p. IX.

<sup>108</sup> Photius, *Bibliothèque*, Codex 239 (trad. R. Henry, t. 5, p. 156).

<sup>109</sup> Photius, *Bibliothèque*, Codex 239 (trad. R. Henry, t. 5, p. 156-159).

<sup>110</sup> Photius, *Bibliothèque*, Codex 239 (trad. R. Henry, t. 5, p. 159).

## **B) Présentation du corpus de Grégoire en fonction des genres et des formes métriques**

A partir de cette présentation du lien entre les genres poétiques et les formes métriques avant Grégoire, nous pouvons maintenant présenter l'ensemble du corpus poétique du Nazianzène en combinant les données portant sur les trois formes métriques majoritaires et sur les groupements par genres<sup>111</sup>.

Pour les groupements par genres, nous avons repris les catégories définies par K. Demoen. Nous avons pris en compte l'aspect quantitatif, à la fois en termes de nombre de vers, dont le résultat apparaît dans la première ligne de chaque catégorie, et en termes de nombre de poèmes, dont le résultat apparaît en deuxième ligne (tableau 1). Suite à certaines réserves suscitées par le classement proposé par K. Demoen, nous avons ajouté un deuxième tableau : il reprend en partie les données du premier, mais fait apparaître d'autres groupements, susceptibles de donner des résultats un peu différents (tableau 2). Nous proposons enfin un troisième tableau comportant uniquement les poèmes personnels pour essayer, là encore, de faire apparaître des distinctions plus fines (tableau 3)<sup>112</sup>.

---

<sup>111</sup> Cette présentation est forcément simplificatrice dans la mesure où elle conduit à restreindre une pièce à un seul genre, alors qu'il semble que Grégoire, comme d'autres poètes avant lui, ne reste pas forcément dans les limites du genre au sein d'une pièce donnée. K. Demoen constate que Callimaque sort parfois des limites d'un genre, et cite les vers du poème I, 2, 14, qui s'éloignent de l'élégie, *Gregor von Nazianz, De humana natura, op. cit.*, p. 273.

<sup>112</sup> Nous avons abrégé en hexamètres pour hexamètres dactyliques et trimètres pour trimètres iambiques.

Tableau 1

|                    | Hexamètres | Trimètres | Distiques élégiaques |
|--------------------|------------|-----------|----------------------|
| Poèmes dogmatiques | 77 %       | 20 %      | 3%                   |
|                    | 73%        | 18%       | 9 %                  |
| Poèmes bibliques   | 56,5 %     | 21 %      | 22, 5 %              |
|                    | 54 %       | 23%       | 23%                  |
| Hymnes et prières  | 49 %       | 38 %      | 13 %                 |
|                    | 27 %       | 57 %      | 16 %                 |
| Poèmes moraux      | 35 %       | 55 %      | 10 %                 |
|                    | 16 %       | 62 %      | 22 %                 |
| Gnomologies        |            | 84 %      | 16 %                 |
|                    |            | 78 %      | 22 %                 |
| Thrènes            | 17 %       | 31 %      | 52 %                 |
|                    | 16%        | 54 %      | 30%                  |
| Poèmes personnels  | 16 %       | 76 %      | 20 %                 |
|                    | 9%         | 65%       | 25 %                 |
| Épîtres poétiques  | 76 %       |           | 23 %                 |
|                    | 67 %       |           | 33 %                 |

Tableau 2

|                               | Hexamètres | Trimètres | Distiques élégiaques |
|-------------------------------|------------|-----------|----------------------|
| Poèmes satiriques + diatribes | 8 %        | 77 %      | 15 %                 |
|                               | 6 %        | 81 %      | 13 %                 |
| Poèmes élégiaques + thrènes   | 40 %       | 15 %      | 45 %                 |
|                               | 17 %       | 52 %      | 31 %                 |

Tableau 3

|                        | Hexamètres | Trimètres | Distiques élégiaques |
|------------------------|------------|-----------|----------------------|
| Poèmes polémiques      | 0          | 100%      | 0                    |
|                        | 0          | 100 %     | 0                    |
| Poèmes programmatiques | 0          | 75 %      | 25 %                 |
|                        | 0          | 50 %      | 50%                  |
| Poèmes apologétiques   | 0          | 88 %      | 11 %                 |
|                        | 0          | 40 %      | 60 %                 |
| Poèmes élégiaques      | 53 %       | 5 %       | 42 %                 |
|                        | 21 %       | 50 %      | 29 %                 |

Au premier abord, la diversité des formes métriques à l'intérieur de chaque groupe thématique frappe : dans le premier tableau, chaque groupe est représenté par au moins deux formes métriques et, dans la grande majorité des cas, par les trois formes majoritaires. Cela laisse penser que Grégoire ne spécialise pas les schémas métriques à un usage particulier, et qu'il est soucieux de varier les formes métriques à l'intérieur d'un même groupe thématique<sup>113</sup>. A titre d'exemple, si les poèmes moraux à visée didactique sont en majorité écrits en trimètres iambiques, il ne faut pas oublier que plusieurs sont aussi écrits en hexamètres<sup>114</sup>. Cette liberté du poète à l'égard des formes métriques n'est pas propre à Grégoire, puisque l'examen de l'histoire de la poésie grecque montre que l'on trouve par exemple des poèmes didactiques aussi bien en trimètres iambiques et en hexamètres dactyliques et des hymnes en distiques élégiaques comme en hexamètres<sup>115</sup>. Cette diversité rappelle aussi la pratique des poètes alexandrins comme Callimaque : comme lui, Grégoire a tendance à aborder une variété de thèmes à l'intérieur d'un genre et exploite un même thème, à travers différentes formes métriques<sup>116</sup>.

Toutefois, les tableaux 2 et 3, qui proposent des classifications plus précises, montrent que certaines règles apparaissent : ainsi les poèmes personnels polémiques sont tous écrits en iambes et seuls les poèmes personnels élégiaques sont composés en vers hexamétriques. La réunion des poèmes personnels polémiques et des satires morales fait pareillement apparaître une grande majorité de vers iambiques.

En outre, d'autres types de classements du tableau 1 nous permettent de voir apparaître de nouveaux résultats. Si l'on classe la fréquence de chaque groupe de poèmes selon les mètres, on obtient les résultats suivants :

---

<sup>113</sup> Ainsi, il nous paraît difficile de faire apparaître des distinctions métriques aussi définitives que celles d'A. Puech, *Histoire de la littérature chrétienne*, *op. cit.*, p. 385 ou B. Altaner, *Précis de patrologie*, *op. cit.*, p. 432.

<sup>114</sup> Il ne nous semble pas possible de dire à propos du poème I, 2, 9, qu'il constitue une exception parmi les poèmes moraux didactiques essentiellement constitués de pièces en iambes, comme l'affirme M. Kertsch, *Gregor von Nazianz, Carmina de virtute Ia/Ib*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>115</sup> C. A. Trypanis évoque Archiloque de Paros qui a écrit en iambes et en distiques élégiaques, *Greek Poetry*, *op. cit.*, p. 83.

<sup>116</sup> Voir sur ce point la remarque de K. Domiter, *Gregor von Nazianz, De humana natura*, *op. cit.*, p. 273.



| Hexamètres / nombre de vers |        | Hexamètres / nombre de poèmes |      |
|-----------------------------|--------|-------------------------------|------|
| Poèmes dogmatiques          | 77 %   | Poèmes dogmatiques            | 73%  |
| Épîtres poétiques           | 76 %   | Épîtres poétiques             | 67 % |
| Poèmes bibliques            | 56,5 % | Poèmes bibliques              | 54 % |
| Hymnes et prières           | 49 %   | Hymnes et prières             | 27 % |
| Poèmes moraux               | 35 %   | Thrènes                       | 16 % |
| Thrènes                     | 17 %   | Poèmes moraux                 | 16 % |
| Poèmes personnels           | 16 %   | Poèmes personnels             | 9%   |
| Gnomologies                 | 0 %    | Gnomologies                   |      |

| Iambes / nombre de vers |      | Iambes / nombre de poèmes |      |
|-------------------------|------|---------------------------|------|
| Gnomologies             | 84 % | Gnomologies               | 78 % |
| Poèmes personnels       | 76 % | Poèmes personnels         | 65%  |
| Poèmes moraux           | 55 % | Poèmes moraux             | 62 % |
| Hymnes et prières       | 38 % | Hymnes et prières         | 57 % |
| Thrènes                 | 31 % | Thrènes                   | 54 % |
| Épîtres poétiques       | 23 % | Épîtres poétiques         | 33 % |
| Poèmes bibliques        | 21 % | Poèmes bibliques          | 23%  |
| Poèmes dogmatiques      | 20 % | Poèmes dogmatiques        | 18%  |

| Distiques élégiaques / nombre de vers |        | Distiques élégiaques / nombre de poèmes |      |
|---------------------------------------|--------|---|------|
| Thrènes                               | 52 %   | Thrènes                                 | 30 % |
| Poèmes bibliques                      | 22, 5% | Poèmes personnels                       | 25 % |
| Poèmes personnels                     | 20 %   | Poèmes bibliques                        | 23 % |
| Gnomologies                           | 16 %   | Poèmes moraux                           | 22 % |
| Hymnes et prières                     | 13 %   | Gnomologies                             | 22%  |
| Poèmes moraux                         | 10 %   | Hymnes et prières                       | 16 % |
| Poèmes dogmatiques                    | 3%     | Poèmes dogmatiques                      | 9 %  |
| Épîtres poétiques                     | 0      | Épîtres poétiques                       | 0    |

Plusieurs enseignements peuvent être tirés de l'examen de ces différents classements, qui nous permettent d'affiner la présentation du corpus poétique de Grégoire. Grégoire utilise essentiellement les hexamètres dactyliques dans les poèmes dont la dimension religieuse est fortement marquée : les poèmes dogmatiques, les poèmes bibliques, qui sont souvent des paraphrases des Ecritures Saintes, et aussi les prières. Ces sujets semblent, à première vue, sans grand rapport avec les sujets épiques traditionnels d'Homère, Quintus de Smyrne ou d'Apollonios de Rhodes, ce qui pose la question du lien des hexamètres de Grégoire avec les grandes œuvres épiques. Pourtant, l'emploi des hexamètres pour aborder des sujets religieux chrétiens n'est pas nouveau, comme en attestent des œuvres tels que les *Oracles sibyllins* ou la *Paraphrase des Psaumes*, attribuée à Apollinaire. La langue religieuse est déjà fortement liée à l'hexamètre dans la poésie profane, puisque c'est en hexamètres que s'expriment les oracles et que sont composés les hymnes qui racontent les hauts faits des dieux<sup>117</sup>. Outre que le caractère défini comme « noble et élevé » de l'hexamètre est adapté à la matière traitée, il est possible que les poètes chrétiens cherchent aussi à donner un air ancien aux épisodes bibliques. Par le choix de l'hexamètre dans des œuvres qui visent à donner un enseignement religieux, Grégoire pourrait aussi se rattacher à la tradition des poètes didactiques, qui utilisent ce mètre, dès la période archaïque, pour traiter de sujets philosophiques et scientifiques, comme le montrent les œuvres d'Hésiode ou les fragments conservés des philosophes Xénophane, Parménide, et Empédocle<sup>118</sup>. De nombreux hymnes sont aussi écrits par Grégoire en hexamètres, pratique déjà attestée avec dans les *Hymnes homériques*, et plus tard, dans ceux de Callimaque<sup>119</sup>.

Il semble aussi que l'hexamètre soit le mètre que Grégoire considère comme le plus adapté au genre de l'épître poétique. Ce genre littéraire est assez peu courant dans la littérature grecque, de sorte que la comparaison avec d'autres pièces se révèle difficile et que des recherches en amont seraient nécessaires. On peut enfin s'interroger sur le choix de l'hexamètre dactylique dans les poèmes personnels : cette forme métrique semble, *a priori*, peu propice à l'expression de la première personne. Pourtant, nous disposons d'un autre poème où l'auteur parle en son nom dans des hexamètres dactyliques avec la

---

<sup>117</sup> W. von Christ, *Metrik der Griechen und Römer*, Leipzig, 1879, p. 160.

<sup>118</sup> C. A. Trypanis, *Greek Poetry, op. cit.*, p. 77.

<sup>119</sup> E. Cahen, *Callimaque et son œuvre poétique, op. cit.*, p. 310.

*Vision de Dorotheos*<sup>120</sup>. En outre, le tableau 3 montre que seuls les poèmes élégiaques sont concernés, les autres poèmes personnels n'étant pas écrits en hexamètres. L'usage des hexamètres pour d'autres types de sujets correspond en outre à l'emploi plus large qui en a été fait, après la période classique<sup>121</sup>.

Les résultats apparaissent de façon un peu moins tranchée pour les distiques élégiaques, ce qui correspond à l'usage de cette forme métrique dans l'ensemble de la poésie grecque<sup>122</sup>. Le fait que les distiques élégiaques soient surtout utilisés dans les threnes correspond bien à la tradition, puisque le distique grec est associé à la poésie funèbre, avec la pratique des épigrammes funéraires par exemple<sup>123</sup>. La composition de poèmes personnels en distiques élégiaques renvoie aux pièces de cette forme métrique dans lesquelles les poètes expriment leur réflexion personnelle et leurs sentiments, heureux ou malheureux, comme en témoignent les poèmes de Théognis. L'emploi du distique élégiaque pour les gnomologies ou les poèmes moraux rappelle certaines œuvres gnomiques, comme celles de Callinos d'Ephèse et Tyrtée de Sparte qui utilisent le distique élégiaque pour défendre la vertu guerrière, ou de Solon qui fait l'apologie de la mesure contre les excès. L'emploi du distique élégiaque dans des hymnes et prières est aussi attesté avec l'hymne *A Athéna* de Callimaque ou les deux hymnes au début et à la fin de l'ouvrage de Théognis<sup>124</sup>.

Les poèmes rédigés en iambes sont essentiellement les gnomologies, les poèmes personnels et les poèmes moraux. L'emploi des iambes dans des poèmes personnels pourrait renvoyer à la genèse du genre : ce sont en effet les poètes iambiques, dont nous ne conservons les œuvres que sous forme fragmentaire, qui ont permis l'éclosion d'une poésie plus personnelle. Le tableau 3 montre que ce sont surtout les poèmes personnels polémiques qui sont en iambes, ce qui rappelle la tradition de la poésie d'invective ou satirique. Cet usage est confirmé par le tableau 2, dans lequel il apparaît que les poèmes polémiques et les satires morales sont majoritairement en vers iambiques. L'usage de Grégoire rappelle donc la pratique des « iambographes », comme Archiloque, Simonide,

---

<sup>120</sup> *Vision de Dorotheos*, éd. A. Hurst, R. Kasser, G. Cavallo, *op. cit.*

<sup>121</sup> A. Dain constate que l'hexamètre sert à composer des idylles, des épigrammes, et même de la poésie bucolique et des satires, *Traité de métrique grecque*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>122</sup> Cette forme métrique est employée dans des poèmes variés dont il n'est pas facile de définir l'unité de ton et de thème. En témoigne la composition en distiques élégiaques d'épigrammes qui peuvent avoir des tonalités très diverses, selon qu'il s'agit d'épigrammes satiriques, amoureuses ou funéraires.

<sup>123</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, *op. cit.*, p. 151.

<sup>124</sup> Théognis, *Elégies* I, v. 1-18 et II, v. 1385-1388.

et Hipponax. Ce type d'iambes est évoqué par Julien qui parle des iambes « qui chantent la guerre contre Boupalos, pour parler comme le poète de Cyrène » (μάχην αείδοντας τὴν Βουπάλειον κατὰ τὸν Κυρηναῖον ποιητὴν)<sup>125</sup>. En outre, le genre de l'invective semble ne pas être étranger aux milieux chrétiens, puisque Irénée de Lyon cite un chrétien qui aurait écrit des vers contre Marc le Magicien, un membre de la gnose valentinienne<sup>126</sup>. La place des poèmes iambiques dans d'autres formes de poèmes personnels pourrait correspondre à l'usage du iambe dans la poésie dramatique. Dans la mesure où les iambes sont aussi un mode d'expression de la tragédie, le lien de Grégoire, dans les poèmes personnels, avec les auteurs tragiques mérite d'être précisé. Le recours aux iambes, dans les poèmes moraux et les gnomologies, correspond à l'emploi, dès l'époque impériale, de cette forme métrique pour des pièces aux sujets sérieux<sup>127</sup>, parfois assez techniques<sup>128</sup>. De nombreuses pièces didactiques sont en effet écrites en iambes<sup>129</sup>, et de nombreux recueils de morceaux choisis sont composés, à l'exemple des *Sentences* de Ménandre<sup>130</sup>. En termes de nombre de poèmes, ce sont les iambes qui sont majoritairement utilisés dans les thrènes, résultat qui est confirmé par le tableau 2, où sont réunis les poèmes personnels élégiaques et les thrènes proprement dits. Cela peut surprendre dans la mesure où on s'attendrait à trouver le distique élégiaque, qui est toutefois majoritairement utilisé, en termes de nombre de vers. Grégoire n'est toutefois pas le premier poète à choisir cette forme métrique pour traiter ce genre de sujet, puisque Sémonide d'Amorgos s'exprime en iambes pour évoquer les malheurs de l'humanité. Il est possible aussi que cet emploi des iambes ait un lien avec les parties parlées de la tragédie, qui se rapprochent de lamentations. Pareillement, l'emploi du trimètre iambique dans les hymnes et les prières, s'il paraît inattendu, n'est pas nouveau, puisque Julien évoque les iambes « que la belle Sappho veut adapter à ses

<sup>125</sup> L'empereur Julien, *Lettre* 10, 403 d (trad. J. Bidez, t. I, 2, p. 17).

<sup>126</sup> Irénée de Lyon, *Contre les hérésies* I, 15, 6.

<sup>127</sup> Selon M. L. West, « Several poets in Philip's *Garland* make use of it for serious subjects, especially Philipp himself », *Greek Metre, op. cit.*, p. 182.

<sup>128</sup> Selon M. L. West, « the tradition of iambic poems on technical subjects persisted : they are the voluminous medicinal pieces by Servilius Damocrates, the geographical poem of Dionysius son of Calliphon, and the Atticist glossary of Philemon », *Greek Metre, op. cit.*, p. 183.

<sup>129</sup> C. A. Trypanis rappelle que la poésie didactique est tantôt écrite en hexamètres, tantôt en iambes, *Greek Poetry, op. cit.*, p. 396.

<sup>130</sup> Selon W. von Christ, W. Schmid et O. Stählin, « Viel gelesen und nachgeahmt wurden, wegen ihres ethischen Gehalts, die Tetrasticha (γνωμικὰ τετραστίχα), die den *Monosticha* des Menandros verwandt sind und davon ihren Namen haben, dass in je vier Versen (jambischen Trimetern) eine Lebensregel oder Sentenz darlegen », *Geschichte der griechischen Litteratur, op. cit.*, p. 1419.

hymnes » (οἷους ἢ καλῇ Σαπφῶ βούλεται τοῖς ὕμνοις ἀρμόττειν)<sup>131</sup>, pratique qui est aussi attestée à l'époque impériale<sup>132</sup>.

En définitive, notre première impression doit être nuancée : si Grégoire ne spécialise pas une forme métrique à un genre donné, la variété dans le choix des mètres ne semble pas le résultat de choix aléatoires. Tout d'abord, on distingue en fonction de chaque genre des grandes tendances dans les choix métriques, surtout en ce qui concerne les iambes et les hexamètres. D'autre part, cet aperçu général de la pratique de Grégoire montre qu'elle est souvent en accord avec celle des poètes qui l'ont précédé. Les résultats obtenus tendraient à dire que la notion d'*éthos*, si elle est difficile à définir avec précision, n'a pas disparu et que Grégoire, par sa pratique, se place bien dans une tradition donnée, celle de la poésie profane.

---

<sup>131</sup> L'empereur Julien, *Lettre* 10, 403 d (trad. J. Bidez, t. I, 2, p. 17).

<sup>132</sup> M. L. West constate aussi que l'usage du trimètre iambique se généralise à l'époque impériale pour la composition d'hymnes, d'éloges, de poèmes narratifs, *Greek Metre, op. cit.*, p. 183.

## Chapitre 2 : La langue poétique de Grégoire

Puisque le choix des formes métriques insère Grégoire dans une tradition bien établie, on peut se demander s'il en va de même pour la langue employée par le poète dans ses différentes pièces. Grégoire utilise-t-il, dans ses poèmes, une syntaxe, une morphologie, un lexique qui sont particuliers ? Emploie-t-il la même langue dans les trois schémas métriques majoritaires (hexamètres dactyliques, distiques élégiaques, trimètres iambiques) ? Faut-il distinguer des usages différents en fonction des genres de poèmes ? Dans son usage de la langue, quels sont les modèles que Grégoire semble suivre ?

Si les commentaires linéaires des poèmes de Grégoire comportent un grand nombre de remarques sur la langue employée par le poète, ces informations ne permettent pas d'avoir une vue d'ensemble du style de Grégoire et d'un usage propre qu'il aurait de la langue grecque, en fonction des différentes formes métriques, mais aussi des différents genres. Deux travaux présentent toutefois des résultats de manière plus accessible : celui de M.-R. Bénin, qui propose un compte rendu très complet des usages syntaxiques et lexico-morphologiques de Grégoire dans le poème II, 1, 1, *Sur ses épreuves*, en hexamètres dactyliques<sup>133</sup>, et celui de C. Jungck, qui synthétise un certain nombre de réflexions sur l'orthographe et la flexion du long poème II, 1, 11, *Sur sa Vie*, en trimètres iambiques<sup>134</sup>. En revanche, nous n'avons pas trouvé d'études syntaxiques ou lexico-morphologiques pour les poèmes en distiques élégiaques.

Pour mener cette étude, nous avons rencontré un grand nombre de difficultés méthodologiques. En effet, nous avons besoin de comparer la pratique de Grégoire avec celles d'autres poètes, mais il était difficile de trouver des poèmes qui constituent des équivalents aux pièces de Grégoire. Si l'étude des formes métriques et des genres employés par Grégoire montre qu'il existe des points de contact entre sa production poétique et des œuvres antérieures, il n'est pas possible d'établir des parallèles

---

<sup>133</sup> M.-R. Bénin, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 261-293

<sup>134</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua*, op. cit., p. 27-34.

systematiques : Grégoire utilise les hexamètres sans véritablement écrire une épopée, et son usage des trimètres ou des distiques élégiaques ne renvoie pas à une pratique bien définie avant lui. En outre, les études menées par la critique n'abordent pas vraiment la question et ne proposent pas de réflexions théoriques susceptibles de nous aider<sup>135</sup>. La complexité de la question rend difficile l'établissement, *a priori*, de distinctions nettes et générales entre différentes langues littéraires. La première distinction, qui serait pour nous commode, entre une langue biblique et une langue profane, n'est pas vraiment pertinente. Comme l'explique en effet M. Harl, il n'est pas possible de parler du « grec de la Septante » de façon générale, en raison de la diversité des styles de traduction et de la complexité des états textuels, de même qu'il n'existe pas un « grec biblique », langue quasi sacrée et isolée des autres, ou encore un « grec chrétien », ni peut-être même des « mots chrétiens »<sup>136</sup>. Un autre type de distinction entre les différentes langues littéraires est pareillement délicat. Pour la littérature profane, certains critiques ont établi des distinctions qui nous ont semblé partiellement utilisables, mais dont il convient de reconnaître les limites. A. Meillet distingue, par exemple, la langue des poètes lyriques, la langue de la tragédie attique et la langue de la comédie<sup>137</sup>, de même que J. Humbert distingue, parmi les langues poétiques, la langue de la lyrique, la langue de la tragédie et la langue de la comédie attique<sup>138</sup>. Dans son étude du langage parlé chez Euripide, P. T. Stevens considère pour sa part que la langue tragique a une coloration poétique qui dérive de l'emploi de mots de la poésie épique ou lyrique, mais il montre que cette langue est aussi une langue courante et parlée, en étudiant ce qu'il nomme les « colloquial expressions »<sup>139</sup>. A la lecture de ces travaux, il nous a semblé possible de parler d'une langue épique, reconnaissable par plusieurs éléments caractéristiques, qu'ils soient lexicaux ou morphologiques. En revanche, il apparaît plus difficile de parler d'une langue tragique, dans la mesure où cette langue est assez proche de la langue attique employée à la même époque. Il aurait été utile de comparer les usages de

---

<sup>135</sup> Le travail mené par P. Gallay sur le vocabulaire de Grégoire dans sa correspondance propose des catégories qui ne sont pas adaptées à la langue poétique : l'auteur distingue en effet les mots poétiques, les mots de basse époque, empruntés soit à la Koiné, soit à la langue chrétienne, et les mots employés dans un sens nouveau. Voir P. Gallay, *Langue et style*, *op. cit.*, p. 74-80.

<sup>136</sup> M. Harl, « La langue de la Septante », in *La Bible grecque des Septante : du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, M. Harl, G. Dorival, O. Munnich, Paris, 1988, p. 231 s.

<sup>137</sup> A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1955, p. 186 s., p. 207 s., p. 213 s.

<sup>138</sup> J. Humbert, *Histoire de la langue grecque*, Paris, 1972, p. 68 s. et 88 s.

<sup>139</sup> P. T. Stevens, « Colloquial expressions in Euripide », *Hermes* 38, 1976, p. 2.

Grégoire avec ceux des poètes alexandrins, mais il nous a été difficile de trouver des études synthétiques portant sur la langue de ces auteurs, de sorte que nous n'avons pu procéder qu'à des comparaisons sommaires et rapides.

Une autre difficulté a compliqué notre tâche : distinguer ce qui est proprement de l'ordre des contraintes métriques et ce qui est purement d'inspiration poétique. Il convient en effet de se demander quand est-ce qu'une forme ou un mot justifie sa présence par des raisons purement métriques, et quand est-ce qu'il est question d'un élément choisi pour sa valeur poétique et esthétique. Selon J. Mossay, certains termes des poèmes de Grégoire semblent choisis pour leur capacité à se plier aux exigences du vers, et il cite pour exemple les formes du participe φθίομαι, verbe qui signifie « disparaître brutalement, arriver à terme, périr ». Selon lui, les formes participiales de ce verbe « entrent facilement dans la composition du pentamètre dactylique » et « se prêtent aisément à des variations verbales assez nombreuses ». Il constate aussi que les formes à désinence épique sont réservées aux hexamètres, tandis que les formes à désinence attique sont réservées au pentamètre. Il en conclut que de tels termes sont choisis pour des raisons métriques, et qu'il ne faut pas leur attribuer de valeurs sémantiques spécifiques. De notre côté, il nous a souvent semblé difficile de distinguer les emprunts purement métriques des usages esthétiques, dans la mesure où le choix d'un terme pour des raisons métriques n'exclut pas la possibilité qu'il ait une valeur propre comme moyen stylistique d'ordre poétique<sup>140</sup>.

Malgré ces difficultés, il nous a semblé possible de définir quelques éléments susceptibles de nous donner une image plus précise de la langue de Grégoire dans ses poèmes, tout en reconnaissant que cette approche est partielle, et nécessite d'être complétée par d'autres types d'analyses. Ainsi, dans notre étude de la syntaxe, nous avons essentiellement distingué les usages classiques et les usages archaïques, tout en essayant de faire apparaître, quand cela était possible, des parallèles plus précis. Dans notre étude morpho-lexicale, d'autres éléments nous ont paru constituer des outils d'évaluation opérants : ainsi, nous avons distingué les termes qui appartiennent uniquement au lexique poétique et ceux qui ne peuvent pas être qualifiés de poétiques, dans la mesure où ils sont très courants en prose. La rareté de certains termes nous a

---

<sup>140</sup> Sur ces réflexions, voir L. Bergson, *L'Épithète ornementale dans Eschyle, Sophocle et Euripide*, Lund, 1956, p. 176 s.



semblé déterminante et nous avons essayé de signaler les termes concernés. Nous avons donné à l'adjectif « poétique » un sens général, et nous avons essayé de faire apparaître, à l'intérieur de cette catégorie, des distinctions entre les usages épiques, tragiques et lyriques, ce dernier terme désignant toutefois un ensemble assez vaste d'auteurs comme Pindare, Sappho ou Anacréon, qui écrivent dans des rythmes variés. Pour résoudre notre difficulté à établir des catégories entre différentes langues poétiques, il nous a paru possible de prendre en compte la structure du vers, décisive pour le choix de tel ou tel terme ou même de la morphologie. Nous avons donc cherché si les termes employés par Grégoire dans une forme métrique donnée étaient déjà attestés avant lui dans le même type de vers, et si ces termes apparaissaient à la même place dans le vers : c'est ce que nous avons appelé les emprunts métriques<sup>141</sup>. Pour donner à notre champ d'investigation des proportions raisonnables, nous avons déterminé, en fonction des conclusions déjà établies par la critique dans leurs travaux portant sur les formes métriques, des modèles avec lesquels comparer la pratique de Grégoire. Ainsi, nous avons systématiquement cherché si les termes employés par Grégoire, dans les poèmes en hexamètres dactyliques, apparaissaient dans l'épopée homérique. Pour les poèmes en distiques élégiaques, nous avons aussi pris, comme élément de comparaison, les hexamètres de l'épopée homérique, et nous avons essayé de trouver des parallèles avec les pentamètres des poèmes dits élégiaques. Dans la mesure où il n'est pas possible de parler d'une langue typiquement tragique, puisque les parties dialoguées et chorales ne sont pas écrites dans les mêmes dialectes, nous avons essayé de voir si Grégoire emploie, dans ses poèmes iambiques, des formes caractéristiques des parties parlées de la tragédie, en cherchant systématiquement si les termes employés apparaissaient dans les iambes d'Euripide, modèle le plus souvent évoqué par la critique.

---

<sup>141</sup> C. Cusset parle d'homotaxie quand un mot, ou une expression, est repris en conservant la même position métrique que dans l'hypotexte, *La Muse dans la bibliothèque, Réécriture et intertextualité dans la poésie alexandrine*, Paris, 1999, p. 29.

## I. Sondage à partir d'un échantillon de poèmes

La présente étude est limitée car une approche exhaustive n'entre pas dans le cadre de notre travail. Nous avons procédé à différents sondages, à partir d'un échantillon de poèmes, dont les textes, ainsi que la liste des termes étudiés, sont donnés en annexe. Nous avons sélectionné deux pièces par schéma métrique. Nous avons souhaité que cet échantillon soit, autant que possible, représentatif de la diversité du corpus, et nous avons choisi des pièces qui correspondent à plusieurs genres poétiques, selon la typologie proposée par K. Demoen. Le choix des pièces à l'intérieur des types de poèmes est aléatoire. Ainsi, les poèmes en hexamètres dactyliques sont représentés par le poème dogmatique I, 1, 1, Περὶ τοῦ Πατρὸς, *Sur le Père* (Annexe 1, texte 2) et le poème personnel de tonalité élégiaque II, 1, 32, Περὶ τῆς τοῦ βίου ματαιότητος καὶ ἀπιστίας, καὶ κοιποῦ πάντων τέλους, *Sur la vanité de la vie, l'incroyance et la fin commune de tous* (Annexe 1, texte 3). Pour les pièces en distiques élégiaques, nous avons choisi le poème moral I, 2, 17, Διαφόρων βίων μακαρισμοί, *Béatitudes des différents genres de vie* (Annexe 1, texte 4) et l'épître poétique II, 2, 1, Πρὸς Ἑλληγιον περὶ τῶν μοναχῶν προτρεπτικόν, *A Hellénios, Exhortation relative aux moines* (Annexe 1, texte 5). Pour les pièces en iambes, l'étude comprend le poème moral I, 2, 6, Εἰς σωφροσύνην, *Sur la modération* (Annexe 1, texte 6) et un poème personnel, dit programmatique, le poème II, 1, 39, Εἰς τὰ ἔμμετρα, *Sur ses vers* (Annexe 1, texte 1)<sup>142</sup>. Nous avons observé les 30 premiers vers de chaque poème, pour l'étude de la syntaxe. Pour l'étude du lexique et de la morphologie, nous avons travaillé sur un nombre à peu près semblable de vers (entre 30 et 40), dans lesquels nous avons relevé pour chaque pièce, au fur et à mesure de leur apparition dans le texte, vingt verbes, vingt adjectifs et trente substantifs, proportions qui rendent compte des relevés effectués sur les premiers vers de chaque poème<sup>143</sup>. Nous avons essayé de compléter cette étude personnelle en comparant nos résultats avec ceux établis par les critiques dans les commentaires linéaires.

---

<sup>142</sup> Ce poème est étudié dans la deuxième partie de notre travail, p. 186.

<sup>143</sup> La liste des termes sur lesquels porte l'étude est donnée dans l'annexe 3.

## A) Etude de la syntaxe

L'étude des extraits de notre sondage nous permet d'avoir un aperçu général des usages syntaxiques de Grégoire et de déterminer si la syntaxe de Grégoire varie en fonction des formes métriques.

### 1. Les usages syntaxiques

Pour les poèmes en hexamètres, les extraits choisis permettent de déceler un certain nombre d'emplois archaïsants, qui sont conformes à ceux qu'étudie avec précision M.-R. Bénin dans le poème II, 1, 1, *Sur ses adversités*.

Ainsi, les articles sont presque systématiquement supprimés devant les noms, selon un usage qui est directement emprunté à Homère<sup>144</sup>. Il apparaît que la coordination est beaucoup plus fréquente que la subordination. Grégoire utilise la particule coordonnante τε seule (I, 1, 1, v. 7, 19 ; II, 1, 32, v. 16) et le δέ additif ou faiblement intensif (I, 1, 1, v. 10, 19, 22 ; II, 1, 32, v. 16, 23, 26, 28, 29)<sup>145</sup>. Les formules les plus élaborées sont celles qui marquent l'opposition, surtout dans le poème I, 1, 1 (v. 6, ἔμπης δέ, γάρ ; v. 8, τοῦνεκα, ἀλλά ; v. 16, αὐτὰρ ἐγώ), et l'asyndète est fréquente (I, 1, 1, v. 25, v. 29 ; II, 1, 32, v. 10, 17, 19, etc.).

La subordination semble rare : elle n'apparaît qu'avec l'emploi de la conjonction ὡς κεν, qui est typiquement homérique<sup>146</sup>. Pour ce qui est de l'emploi des modes, la conjonction ὡς κεν est construite avec le subjonctif (I, 1, 1, v. 23, comme en *Il.* II, v. 385...), et avec l'optatif (II, 1, 32, v. 7 comme en *Od.* XXIV, v. 83). Grégoire emploie, à trois reprises, l'optatif seul pour exprimer un souhait (I, 1, 1, v. 13 : δαμῆεν, v. 22 : ἐγείροις, v. 24 : εἰσαῖτοι), usage largement attesté chez Homère<sup>147</sup>, et aussi une forme d'impératif comme δέχγυσο (I, 1, 1, v. 21). L'emploi de l'imparfait seul, dans la formule ἤθελον, « je voudrais » (II, 1, 32, v. 1), correspond peut-être à l'emploi relevé

---

<sup>144</sup> Sur cet usage, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, Syntaxe, Paris, 1953, p.158 s. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, 1960, p. 41 s. A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1955, p. 180 s. L. Basset, « La préfiguration dans l'épopée homérique de l'article défini du grec classique », *Word Classes and related Topics in Ancient Greek*, E. Crespo, J. de la Villa, A. R. Revuelta, Louvain-la-Neuve, 2006, p. 105-120.

<sup>145</sup> M.-R. Bénin, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 263. Voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 340 s., pour la particule τε, et p. 356 s., pour la particule δέ.

<sup>146</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 347.

<sup>147</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 213.

par P. Chantraine d'un imparfait qui marque un présent conditionnel<sup>148</sup>. Ces différents usages sont aussi attestés dans le poème II, 1, 1, *Sur ses adversités* et constituent une imitation de la syntaxe encore souple de l'époque archaïque<sup>149</sup>.

La syntaxe des poèmes en distiques élégiaques est proche de celle des poèmes en hexamètres. Ainsi, Grégoire n'y utilise presque jamais d'articles devant les noms<sup>150</sup>, et emploie l'article au sens d'un démonstratif (II, 2, 1, v. 11), selon un usage fréquent chez Homère<sup>151</sup>. En revanche, Grégoire recourt abondamment aux coordinations γάρ (II, 2, 1, v. 6 ; I, 2, 17, v. 24), ἀλλά (II, 2, 1, v. 11, 13, 19), καί (II, 2, 1, v. 23, I, 2, 17, v. 13), et jamais à la subordination. Il emploie la particule τε seule (II, 2, 1, v. 9, 27), mais aussi en coordination avec καί (I, 2, 17, v. 30). La particule δέ a souvent un sens additif ou faiblement intensif (II, 2, 1, v. 5, 12, 14, 25), comme dans les poèmes en hexamètres. L'asyndète domine très nettement dans le poème I, 2, 17. On retrouve aussi l'emploi de la particule κε dans la relative οἷ κε... ἄγουσιν (II, 2, 1, v. 27-28) qui marque sans doute une détermination du sens général de la proposition principale : si cet usage est attesté chez Homère avec un verbe au futur (*Il. IX*, v. 155, 297...)<sup>152</sup>, nous n'en avons pas trouvé d'exemple avec un verbe au présent.

Pour l'emploi des modes, on relève deux tournures de caractère homérique. Grégoire emploie l'optatif potentiel sans ἄν dans des propositions subordonnées relatives (II, 2, 1, v. 26 et I, 2, 17, v. 8), selon un usage attesté chez Homère<sup>153</sup>. En revanche, l'emploi de la formule τάχα avec l'optatif (II, 2, 1, v. 15 ; I, 2, 29, v. 105), pour exprimer le potentiel, correspond plutôt à un usage attique, ce qui indique que la syntaxe archaïque n'est pas exclusivement employée dans ces pièces. De manière générale, la syntaxe des poèmes en distiques élégiaques est assez proche de celle des poèmes en hexamètres dactyliques et Grégoire y témoigne du même désir de donner une allure archaïsante à la langue, même s'il recourt aussi à une syntaxe plus classique.

D'emblée, la syntaxe des poèmes en trimètres iambiques semble beaucoup plus classique. Les articles sont parfois omis, mais de manière moins systématique que dans

---

<sup>148</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 227.

<sup>149</sup> M.-R. Bénin, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 263.

<sup>150</sup> Signalons une exception en II, 2, 1, v. 21.

<sup>151</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 158.

<sup>152</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 247.

<sup>153</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, *op. cit.*, p. 244.

les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques, puisque Grégoire emploie aussi des articles (I, 2, 6, v. 2, 4, 8, etc.). Pour la coordination, Grégoire n'emploie pas la particule  $\tau\epsilon$  seule<sup>154</sup>. Si la coordination demeure majoritaire, avec l'emploi de  $\delta\acute{\epsilon}$  (I, 2, 6, v. 6, 17, 18, 20, etc.),  $\alpha\lambda\lambda\acute{\alpha}$  (I, 2, 6, v. 14, 23, 29 ; II, 1, 39, v. 5) et  $\gamma\acute{\alpha}\rho$  (II, 1, 39, v. 29), l'emploi de la subordination n'est pas absent avec les conjonctions  $\epsilon\grave{\iota}$  (II, 1, 39, v. 12, 23 ; I, 2, 6, v. 8, 10),  $\epsilon\pi\epsilon\grave{\iota}$   $\delta\acute{\epsilon}$  (II, 1, 39, v. 18) et  $\acute{\omega}\varsigma$  (II, 1, 39, v. 25). L'asyndète est assez fréquente, surtout dans le poème I, 2, 6 (v. 3, 7, 13, etc.).

Pour ce qui est de l'emploi des modes, les constructions employées par Grégoire sont classiques : il emploie  $\acute{\omega}\varsigma$  avec l'infinitif (II, 1, 39, v. 6 et 14) pour exprimer le but, selon une construction qui semble particulièrement appréciée<sup>155</sup>. L'emploi de la particule  $\alpha\lambda\lambda$  est aussi classique puisque Grégoire utilise  $\alpha\lambda\lambda$  avec l'aoriste  $\epsilon\delta\omega\kappa\alpha$  (II, 1, 39, v. 8-9) pour exprimer l'irréel<sup>156</sup>. A deux reprises, Grégoire emploie  $\alpha\lambda\lambda$  avec l'optatif pour exprimer le potentiel (II, 1, 39, v. 15, 25), ainsi que  $\mu\eta$  avec l'optatif (I, 2, 6, v. 11) pour exprimer un souhait négatif. Si la question de l'emploi de l'optatif chez Grégoire a été beaucoup discutée<sup>157</sup>, les usages attestés dans nos extraits vont dans le sens des conclusions de C. Jungck, qui constate que Grégoire utilise l'optatif de manière très classique et que tous ses usages trouvent des parallèles chez les auteurs classiques<sup>158</sup>. L'emploi de la forme d'optatif aoriste  $\delta\lambda\omicron\iota\omicron$  (I, 2, 6, v. 14) sans  $\alpha\lambda\lambda$ , pour exprimer le vœu formé dans le présent se rapportant à un acte passé, est attesté chez les tragiques<sup>159</sup> et dans la langue attique<sup>160</sup>. Pareillement, l'emploi de  $\mu\eta$  dans l'interrogation négative  $\mu\eta$   $\sigma\upsilon\gamma\kappa\alpha\tau\epsilon\nu\acute{\epsilon}\chi\theta\eta\sigma\alpha\nu$  (I, 2, 6, v. 21) est attesté dans la langue attique<sup>161</sup>.

La langue que Grégoire emploie dans les vers iambiques ne comporte donc pas d'éléments syntaxiques surprenants et la grammaire y est attique : il est par conséquent possible de dire que Grégoire imite la syntaxe prosaïque ou la syntaxe des poètes

<sup>154</sup> Voir le commentaire de C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 29.

<sup>155</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, n. 29, p. 30.

<sup>156</sup> J. Humbert, *Syntaxe grecque, op. cit.*, p. 110 s.

<sup>157</sup> R. d. L. Henry, *The late greek optative and its use in the writings of Gregory Nazianzen*, Washington, 1943. G. Anlauf, *Standard late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Cologne, 1960.

<sup>158</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 31.

<sup>159</sup> Sophocle, *Philoctète*, v. 961, v. 1019 ; Euripide, *Héraclides*, v. 52, *Hippolyte*, v. 693, etc.

<sup>160</sup> J. Humbert, *Syntaxe grecque, op. cit.*, p. 119.

<sup>161</sup> J. Humbert, *Syntaxe grecque, op. cit.*, p. 71.

tragiques, qui est elle-même attique<sup>162</sup>.

## 2. L'ordre des mots

Nous pouvons aussi observer l'ordre des mots dans ces poèmes. Chez Homère, il semble que l'ordre des mots soit particulièrement libre et « l'autonomie de chaque terme a pour conséquent que l'aède peut, à l'occasion, perdre de vue le mot auquel il se réfère (...), d'où l'intervention de groupes de mots qui ne se rattachent pas strictement à ce qui précède ou à ce qui suit »<sup>163</sup>. J. Descroix observe que la question de la place des mots est pareillement complexe dans les trimètres iambiques, puisque cette place dépend de la forme du mot, de sa longueur et de sa quantité. Quand le choix est possible, cette place dépend des intentions du poète, de la volonté de mettre tel ou tel terme en valeur, mais souvent, les termes ne disposent que d'une seule place<sup>164</sup>. Les nécessités métriques et l'absence de règles précises à propos de la place des mots rendent notre étude difficile. On peut toutefois relever quelques phénomènes caractéristiques.

Pour les poèmes en hexamètres dactyliques, avec les formules *πλειοτέρης ἀπὸ χειρὸς* (I, 1, 1, v. 6) et *ῥηγνυμένοισιν ὑπὸ σκοπέλοισι* (I, 1, 1, v. 13), il apparaît que Grégoire recourt à l'antéposition de l'adjectif dans un groupe prépositionnel, selon un usage qui nous semble caractéristique d'Homère (II. III, v. 240, etc.). A trois reprises (*λαῶ (...)* *ἀπηνέϊ* en I, 1, 1, v. 18), *μύθοις (...)* *παντοδαποῖσιν* en II, 1, 32, v. 28, et *τύμβοις (...)* *μεγάλοισιν* en II, 1, 32, v. 29), les adjectifs et les substantifs sont disjoints, selon une pratique elle aussi habituelle chez Homère. On retrouve plus fréquemment encore la disjonction entre les adjectifs et les substantifs dans les poèmes en distiques élégiaques, essentiellement dans les pentamètres. C'est le cas dans le poème II, 2, 1, avec les expressions *πυρόεν (...)* *μένος* (v. 8), *μεγάλης (...)* *παλάμης* (v. 10), *ἦρα (...)* *ὀλίγην* (v. 12), *πληθὺν (...)* *μύστιν* (v. 28), dans les pentamètres, ou *βίβλων (...)* *οὐρανίων* (v. 19-20) et *θυσίην (...)* *ἀγνή* (v. 23), dans les hexamètres. Dans le poème I, 2, 17, ces disjonctions sont tout aussi nombreuses (*οὐρανίων (...)* *ληνῶν*, v. 21, *ζωήν (...)* *πενθαλέην*, v. 26, *ἐπουρανίης (...)* *ἔδωδῆς*,

---

<sup>162</sup> A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, op. cit., p. 208.

<sup>163</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 2, op. cit., p. 12.

<sup>164</sup> J. Descroix, *Le trimètre iambique, Des iambographes à la comédie nouvelle*, Macon, 1931, p. 82.

v. 27), et se font plus souvent sur deux vers, avec les expressions Θεότητος (...) καθαρῆς (v. 9-10) et οὐρανίου (...) Χριστοῦ (v. 15-16). Ces disjonctions montrent que l'ordre des mots dans le vers reste libre, et surtout que les contraintes métriques ne permettent pas au poète d'avoir une grande souplesse dans le choix de la place de ces termes.

Dans les poèmes en iambes, on constate pareillement des disjonctions très fréquentes, entre les adjectifs et les substantifs, comme dans le poème II, 1, 39, avec les formules πλεῖστον (...) χρόνον (v. 3), πάντα (...) λόγον, (v. 9), ἀναμφιλέκτους (...) λόγους, (v. 17), ἄλλην (...) ταύτην ὁδὸν (v. 22), παντός (...) Λόγου, (v. 14-15). Dans un cas, le démonstratif est placé après le nom, avec la formule γνώμην μίαν / ταύτην ἔδωκα (II, 1, 39, v. 8-9). Le poème I, 2, 6 est composé de phrases beaucoup plus courtes et elliptiques, dans lesquelles ces phénomènes de disjonction n'apparaissent pas. La place de δέ, dans l'expression ἡ θάλασσα δέ (v. 18), est étonnante, puisque la particule est habituellement placée entre l'article et le substantif : on trouve toutefois des exemples de cet usage dans les trimètres iambiques d'Euripide, dans des formules comme ὁ Βάκχιος δέ ou τῆς νόσου δέ<sup>165</sup>. Il nous semble, en définitive, difficile de tirer des enseignements de l'ordre des mots et d'y voir des usages caractéristiques.

Dans l'ensemble des poèmes, il apparaît que les phrases sont plus ou moins longues et complexes, sans que des distinctions nettes apparaissent en fonction des formes métriques employées. En fait, deux styles apparaissent : l'un est relativement dépouillé, elliptique, comme dans le poème en trimètres iambiques I, 2, 6, qui est essentiellement constitué de phrases nominales très courtes, et dans le poème en distiques élégiaques, I, 2, 17, qui est aussi constitué d'une série de phrases nominales très courtes, toutes construites sur le même modèle. Dans ces poèmes, une phrase correspond souvent à un vers, même si ce phénomène n'est pas systématique, alors que dans les autres pièces, les phrases sont plus longues. Il semble donc que la monotonie et la sécheresse du style soient surtout liées à l'intention du poète, qui est didactique dans les deux pièces précédemment citées, et non à la forme métrique. Plus complexes sont en effet les phrases du poème iambique II, 1, 11, ou du poème I, 1, 1, où l'unité syntaxique ne correspond pas forcément au vers, par l'emploi de l'enjambement ou du

---

<sup>165</sup> Euripide, *Cyclope*, v. 521, *Hippolyte*, v. 698.

rejet, même si le rythme, dans l'ensemble, paraît assez régulier<sup>166</sup>.

De manière générale, il apparaît donc que Grégoire adopte une syntaxe inspirée par la langue homérique dans les poèmes en hexamètres et en distiques, alors que les poèmes en iambes ne comportent pas d'archaïsmes. En ce sens, ce rapide examen des usages de Grégoire nous permet de constater qu'il emploie deux modes d'expression distincts, en accord avec les formes métriques qu'il choisit, ce qui n'a rien de surprenant. D'autres caractéristiques, comme la plus ou moins grande complexité de la construction syntaxique, semblent davantage le résultat du genre du poème que de sa forme métrique.

## B) Etude morpho-lexicale

L'étude du lexique et de la morphologie employés par Grégoire nous permet de définir de manière plus précise les intentions stylistiques du poète dans les poèmes étudiés.

### 1. Les poèmes en hexamètres dactyliques

Dans les poèmes en hexamètres dactyliques, plusieurs formes verbales occupent la même place que dans le vers homérique : dans les deux poèmes, neuf formes sur vingt sont concernées, soit, au total, presque la moitié des formes employées<sup>167</sup>. Parmi ces formes, plusieurs verbes ont une morphologie spécifique aisément identifiable. Dans le poème I, 1, 1, on relève la forme ἔηκαν, aoriste poétique de ἴημι, la forme ᾤσε, aoriste épique et ionique de ᾠθῶ et la forme ἀγορεύσω, futur épique qui n'est pas employé en prose attique. Grégoire emploie les formes épiques du verbe εἰμί avec la forme ἔασι (on trouve aussi, dans les premiers vers du poème II, 1, 32, les formes

---

<sup>166</sup> Les vers dans lesquels apparaissent les enjambements et les rejets sont moins nombreux que ceux dans lesquels une unité syntaxique correspond à un vers. B. Meier observe ce même phénomène dans le poème II, 1, 12, *Gregor von Nazianz, Über die Bischöfe, op. cit.*, p. 17.

<sup>167</sup> οἶδα (I, 1, 1, v. 1 et II, IV, v. 360, etc.), ἀναφαίνειν (I, 1, 1, v. 3 et *Od.* IV, v. 159), ἔρχεται (I, 1, 1, v. 10 et *Od.* IV, v. 826), δαμεῖεν (I, 1, 1, v. 13 et II, III, v. 301), ἔχοντες (I, 1, 1, v. 15 et II, XVI, v. 261, etc.), ἔηκαν (I, 1, 1, v. 17 et ἔηκε II, I, v. 48), ἄγοντες (I, 1, 1, v. 18 et II, XXII, v. 350), ἀγορεύσω (I, 1, 1, v. 19 et II, VII, v. 361, etc.), ἦθελον (II, 1, 32, v. 1 et *Od.* IV, v. 334), ἔχειν (II, 1, 32, v. 6 et II, I, v. 113), ἀγείρων (II, 1, 32, v. 7 et *Od.* III, v. 301), ἀερθείς (II, 1, 32, v. 8 et *Od.* VIII, v. 375, etc.), ζῶντες (II, 1, 32, v. 11 et *Od.* XII, v. 21), ἀλλάγησθε (II, 1, 32, v. 13 et *Od.* IX, v. 253), ἔθηκεν (II, 1, 32, v. 15 et II, III, v. 336), τεθηλώς (II, 1, 32, v. 18 et *Od.* XII, v. 103), μεμηλώς (II, 1, 32, v. 23 et II, V, v. 708).



έόντες et έην). Dans les deux pièces, Grégoire utilise, comme Homère, des verbes contractes dans lesquels la voyelle longue de la contraction est précédée d'une voyelle brève de la même articulation, avec les formes verbales έκπερόωμεν, φυσιόωμεν, γαληνιόωντι<sup>168</sup>. Un certain nombre de formes sont attestées dans d'autres œuvres épiques : deux formes verbales sont présentes dans les *Hymnes orphiques*, soit telles quelles, comme γαληνιόωντι<sup>169</sup>, soit sous une forme proche comme παιζόμενοι qu'on trouve sous la forme παίζομεν dans les *Hymnes homériques*<sup>170</sup>. Grégoire emploie aussi des formes attestées chez Apollonios de Rhodes, comme ναιετάειν (I, 1, 1, v. 3 et *Argonautiques* I, v. 828), όδεύων (I, 1, 32, v. 14 et IV, v. 1441), et ώσε (I, 1, 1, v. 14 et II, v. 599), ou sous une forme proche comme άρέσσατο, dont on trouve la forme άρέσσαμενοι chez Apollonios (I, v. 353). Pour certaines formes, il est plus difficile de définir avec certitude la source de Grégoire, comme pour φορεΐται, qu'on trouve chez des poètes plus tardifs tels Nicandre et Aratos<sup>171</sup>. On relève un *hapax*, ύψιβιβάς, dont la formation est simple puisqu'il est composé d'un préverbe locatif et du verbe βιβάζω. De manière intéressante, il apparaît que Grégoire s'efforce de donner une allure épique ou archaïque à des verbes qui n'appartiennent pas au lexique épique. Ainsi, la forme verbale καθαιρομένοισι a une désinence de datif épique, tandis qu'avec la forme verbale φυσιόωμεν, qui est un terme du Nouveau Testament, Grégoire utilise une forme non contracte, donnant ainsi à un terme plutôt employé en prose et dans la littérature chrétienne, une allure archaïque<sup>172</sup>. La majorité des verbes a donc une coloration épique bien marquée, et Grégoire les intègre dans la langue épique en utilisant des désinences caractéristiques de la poésie homérique.

La proportion de substantifs attestés sous la même forme et à la même place dans les vers homériques est importante : dans le poème I, 1, 1, les deux tiers des substantifs apparaissent sous la même forme, et un tiers des substantifs sont aussi

<sup>168</sup> On trouve ce participe épique dans l'*Anthologie Palatine* (IX, 208, etc.). Pour les groupes de verbe en -οω- voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, Phonétique et morphologie, Paris, 1958, p. 47-48.

<sup>169</sup> *Hymnes orphiques* 22, v. 5 ; 54, v. 11 (éd. W. Quandt).

<sup>170</sup> *Hymne homérique à Déméter*, v. 425, *Hymne homérique à Vénus*, v. 120.

<sup>171</sup> Nicandre, *Thériaques*, v. 343 ; Aratos, *Phénomènes* I, v. 359.

<sup>172</sup> Sur la contraction des voyelles, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 27 s.

attestés à la même place chez Homère<sup>173</sup> ; pour le poème II, 1, 32, plus des deux tiers sont attestés sous la même forme, et la moitié à la même place<sup>174</sup>. Là encore, plusieurs formes sont aisément identifiables comme archaïsantes. Ainsi, davantage que la désinence dorienne en *-οις*<sup>175</sup>, Grégoire emploie la désinence ionienne en *-οισι* pour la déclinaison thématique, et en *-εσσι* pour la déclinaison athématique<sup>176</sup>, dans le poème I, 1, 1 (*σελίδεσσι, οὐρανίοισι, σκοπέλοισι, σχεδίησι, πτερύγεσσι*), comme dans le poème II, 1, 32 (*πραπίδεσσι, εἰλαπίνησι, οὔρεσι, μελέεσσιν, θήρεσσιν*). Grégoire semble privilégier les formes non-contractes, comme les formes d'accusatif *νόον* et *πλόον*, ou le nominatif *νόος*, selon un usage bien attesté chez Homère<sup>177</sup>. Il préfère la forme épique et ionienne *κάρτος* à *κράτος*. Pour désigner la terre, Grégoire emploie à la fois *χθών*, terme épique que l'on trouve dans les deux poèmes, et *γαίη*, nominatif ionien postérieur à Homère qui utilise *γαῖα*, mais qui est attesté dans une épigramme de l'*Anthologie Palatine*<sup>178</sup>. Grégoire utilise aussi l'adjectif épique substantivé au datif pluriel *ἐπιχθονίοισιν*, qui désigne ici les hommes. L'idée est exprimée par plusieurs synonymes, comme *βροτός*, *ἄνθρωπος* ou *μέροψ*, ce qui témoigne du souci de *variatio* de Grégoire et de sa volonté d'imiter les usages homériques. On retrouve là encore des influences possibles d'autres œuvres épiques : dans les *Hymnes homériques*, on trouve la forme de génitif *ῥοιῆς* (*A Déméter*, v. 372,

<sup>173</sup> Sont attestés à la même place dans le vers : *πλόον* (v. 1 et *Od.* III, v. 169), *οὐρανόν* (v. 2 et *Il.* VIII, v. 68, etc.), *νόος* (v. 3 et *Il.* XI, v. 812), *σθένος* (v. 4 et *Il.* V, v. 783), *χειρός* (v. 7 et *Il.* VII, v. 108, etc.), *νόμον* (v. 12 et *Od.* IX, v. 217), *ἦτορ* (v. 15 et *Il.* V, v. 250, etc.), *χοροῖο* (v. 15 et *Il.* III, v. 294), *ῥπα* (v. 16 et *Il.* III, v. 221), *ἄνδρες* (v. 17 et *Il.* II, v. 131), *μύθων* (v. 18 et *Il.* XV, v. 284). D'autres termes apparaissent sous la même forme : *πτερύγεσσι* (v. 2 et *Il.* II, v. 462, etc.), *παντός* (v. 5 et *Il.* XIII, v. 308), *οὔρεος* (v. 11 et *Il.* II, v. 456), *σκοπέλοισι* (v. 13 et *Od.* XII, v. 239), *λαῶ* (v. 18 et *Il.* I, v. 226), *τάρβος* (v. 18 et *Il.* XXIV, v. 15), *χθών* (v. 21 et *Il.* II, v. 465, etc.).

<sup>174</sup> Sont attestés à la même place dans le vers : *βροτῶν* (v. 2 et *Il.* VII, v. 446, etc.), *βίον* (v. 2 et *Il.* X, v. 260, etc.), *θήρεσσιν* (v. 3 et *Od.* V, v. 473), *νόον* (v. 6 et *Il.* VIII, v. 143), *φάος* (v. 7 et *Il.* V, v. 120), *ἄνθρωποι* (v. 10 et *Od.* XIII, v. 158), *γένος* (v. 10 et *Il.* II, v. 852), *ἄνθος* (v. 20 et *Il.* XIII, v. 484), *χθονί* (v. 13 et *Il.* VI, v. 213, etc.), *ἐταίρων* (v. 17 et *Il.* V, v. 574, etc.), *εὔχος* (v. 17 et *Il.* V, v. 285, etc.), *ῥμματα* (v. 19 et *Il.* III, v. 217), *κάρτος* (v. 22 et *Od.* III, v. 370), *οὔρεσι* (v. 22 et *Il.* XIII, v. 390). D'autres termes apparaissent sous la même forme : *πέλεια* (v. 1 et *Il.* XXI, v. 493), *μερόπων* (v. 4 et *Il.* I, v. 250), *θανάτω* (v. 11 et *Il.* XVI, v. 672, etc.), *πραπίδεσσι* (v. 14 et *Il.* I, v. 608, etc.), *μελέεσσιν* (v. 18 et *Od.* XIII, v. 432), *ἔντεσιν* (v. 21 et *Il.* V, v. 220).

<sup>175</sup> Grégoire emploie une seule forme en *-οις* avec *δνείροισι* (II, 1, 32, v. 12).

<sup>176</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 194-195 et p. 204-205.

<sup>177</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 30.

<sup>178</sup> *Anthologie Palatine* VI, 51, v. 1.

v. 412), et la forme de nominatif pluriel *θῆρες* (*A Vénus*, v. 123) ; la forme *οὔακα* est attestée dans les *Argonautiques orphiques* (v. 1180) et les *Hymnes orphiques* (64, v. 8) ; chez Apollonios de Rhodes, on trouve la forme de datif *ἐπιχθονίοισιν* (II, v. 250, IV, v. 1306) et la forme d'accusatif *δῶρον* (I, 1, 1, v. 6 et II, v. 152). Nous avons relevé deux substantifs poétiques mais non épiques : *χελιδών*, que l'on trouve chez Théocrite (*Idylle* 14, v. 39), et *προοίμιον*, attesté chez Pindare (*Pythique* 1, 6). On trouve aussi une forme qui n'est pas attestée dans le lexique épique, mais à laquelle Grégoire donne une allure épique, *σελίδεσσι*, avec le choix de la désinence ionienne en *-εσσι* de la déclinaison athématique. Un substantif semble plus rare, *οὐρανοφοίτης*, que Grégoire pourrait avoir forgé à partir de l'adjectif *οὐρανόφοιτος*, attesté chez Porphyre<sup>179</sup>. La spécificité du poème I, 1, 1 - qui explique sans doute le nombre un peu inférieur de formes homériques - est de faire apparaître des termes du lexique religieux, que l'on trouve dans l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, et pas forcément en prose attique : c'est le cas du mot *θεότης* (présent dans les deux poèmes), de *πνεῦμα*, qu'on trouve chez certains poètes, mais qui n'a pas le sens biblique d'Esprit, ainsi que du mot *πλάξ*, avec lequel les tablettes de la Loi sont désignées.

Pour les adjectifs, un peu plus de la moitié des termes apparaissent tels quels ou sous une forme proche dans l'épopée, et un quart d'entre eux constituent des emprunts métriques à Homère<sup>180</sup>. L'adjectif *ἡμάτιον* est, lui, attesté chez Hésiode (*Les Travaux*, v.419). Comme pour les noms et les verbes, plusieurs termes ont une morphologie épique, avec la forme de génitif *μεγάλιοιο* et les formes de datif *οὐρανίοισι*, *ψεύστησι*, et *ἡματίοισι*. On retrouve les désinences ioniennes en *-οισι*, ainsi que la

<sup>179</sup> Porphyre, *De philosophia ex oraculis* 151, 3 (éd. G. Wolff).

<sup>180</sup> Parmi les termes qui sont attestés à la même place, on relève dans le poème I, 1, 1, *ἀστερόεντα* (v. 2 et *Il.* XV, v. 371), *ἀλιτρός* (v. 9 et *Od.* V, v. 182), et dans le poème II, 1, 32, *ἀκηδέα* (v. 5 et *Od.* VI, v. 26), *ἔτώσια* (v. 11 et *Od.* XXII, v. 256), *μέγαν* (v. 15 et *Il.* I, 233, etc.), *ἔσθλων* (v. 16 et *Od.* XX, v. 86), *ἄλκιμος* (v. 17 et *Il.* XIII, v. 278). Parmi les autres termes attestés sous la même forme chez Homère, on relève, dans le poème I, 1, 1, *ὀλίγης* (v. 7 et *Il.* XVI, v. 825), et dans le poème II, 1, 32, *νήποινον* (v. 5 et *Od.* I, v. 160), *θηητοί* (v. 10 et *Od.* XXIV, v. 64), *θαλερός* (v. 17 et *Il.* VI, v. 430). D'autres termes apparaissent sous des formes proches : *μοῦνον* (I, 1, 1, v. 6 et *μοῦνος* en *Il.* XI, v. 406), *πλειοτέρης* (I, 1, 1, v. 7 et *πλειοτέρη* en *Od.* XI, v. 359), *ἡερίης* (II, 1, 32, v. 8 et *ἡερίη* en *Il.* I, v. 497), *νηπενθη* (II, 1, 32, v. 5 et *νηπενθές* en *Od.* IV, v. 221), *στυγερωῶν* (II, 1, 32, v. 16 et *στυγερωῶ* en *Il.* II, v. 385).

désinence éolienne en *-οιο*<sup>181</sup>. Plusieurs adjectifs apparaissent dans des œuvres épiques autres que celle d'Homère : les adjectifs *τανύπτερος* et *ἐρίβρομος* sont attestés dans les *Hymnes homériques*<sup>182</sup>, la forme d'accusatif *ἕδριν* chez Apollonios de Rhodes<sup>183</sup>, la forme d'accusatif *νεόπηγα* dans les *Oracles sibyllins*<sup>184</sup>, la forme d'accusatif *βρονταῖον* dans les *Hymnes orphiques*<sup>185</sup>, et l'adjectif *ὀμέστιος* chez Quintus de Smyrne<sup>186</sup>. Deux adjectifs ne sont pas épiques : *ἄθηρος*, qui peut avoir une allure archaïsante, dans la mesure où il est employé par Hérodote<sup>187</sup> et *βέβηλος*, qui est employé par les auteurs tragiques et par les poètes de l'*Anthologie Palatine*<sup>188</sup>. On retrouve le procédé par lequel Grégoire donne une allure épique à un terme qui n'appartient pas au lexique épique, avec *ἀκροτόμιοι*, adjectif dont on trouve la forme classique dans l'Ancien Testament, en particulier dans les *Psaumes*<sup>189</sup>. Dans ce cas, l'adjectif a déjà une coloration poétique mais Grégoire lui donne un aspect archaïque, avec le choix de la désinence de génitif en *-οιο*. Il en va de même pour l'adjectif *οὐρανόισι*, qui n'est pas attesté chez Homère, mais auquel Grégoire donne une terminaison de datif épique. Grégoire emploie aussi la forme poétique de *θεομάχος*, qu'on trouve dans les *Actes des Apôtres*<sup>190</sup>, avec l'adjectif *θεημάχος*, qui est attesté avant lui chez Flavius Josèphe<sup>191</sup>.

Au total, il apparaît que, dans les poèmes en hexamètres dactyliques, Grégoire utilise majoritairement un lexique qu'on peut qualifier d'épique. Nous n'avons pas relevé de différences notables entre les poèmes I, 1, 1 et II, 1, 32, de sorte que la notion de genre ne semble pas avoir d'influence sur les usages morphologiques et lexicaux. Dans ces pièces, l'influence d'Homère domine largement, tant par le choix des formes

<sup>181</sup> P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 194-195 et p. 204-205.

<sup>182</sup> La forme *τανύπτεροι* est attestée dans l'*Hymne homérique à Déméter*, v. 89 et l'adjectif *ἐρίβρομος* est attesté dans l'*Hymne homérique à Dionysos*, v. 56.

<sup>183</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* II, v. 871.

<sup>184</sup> Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* IV, 9, 4, 4.

<sup>185</sup> *Hymnes orphiques* 19, v. 9.

<sup>186</sup> Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère* XIV, v. 187.

<sup>187</sup> Hérodote, *Histoires* IV, 185. Voir aussi Eschyle, Fr. 38 (éd. H. J. Mette).

<sup>188</sup> Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 109 ou Euripide, *Héraclides*, v. 404 ; *Anthologie Palatine* VIII, 25, v. 2 et IX, 298, v. 1.

<sup>189</sup> Dt 8, 15, 4, Ps 113, 8 ; Ps 135, 16.

<sup>190</sup> Ac 5, 39.

<sup>191</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* XIV, 310, 1.

morphologiques que par la place qu'occupent les termes dans le vers. La morphologie de plusieurs termes a une allure épique : nombreuses sont en effet les formes de déclinaisons thématiques en *-οισι* ou *-οιο*, qui sont souvent utiles pour la métrique, ainsi que les allongements ou les absences de contractions. Cette impression est confirmée par les travaux de D. A. Sykes à propos des poèmes arcanes<sup>192</sup> et par ceux de M.-R. Bénin à propos du poème II, 1, 1, *Sur ses adversités*<sup>193</sup>, puisque les deux critiques constatent que le lexique homérique domine. L'influence de la poésie épique tardive est aussi perceptible, davantage que celle de la poésie didactique en hexamètres. Grégoire utilise aussi le lexique tragique et prosaïque<sup>194</sup>, usage qui est bien attesté dans des œuvres épiques tardives comme celle de Quintus de Smyrne, ou dans les *Argonautiques orphiques*<sup>195</sup>. Parmi les formes plus rares, quelques-unes (*θηρημάχον*, *γαληνιόωντι*, *βρονταῖον*) sont reprises par Nonnos de Panopolis, qui est postérieur à Grégoire. Il est difficile d'en conclure que Nonnos s'inspire de Grégoire mais cela indique au moins que ces termes ont une résonance épique, perçue aussi par Nonnos. La volonté de Grégoire de donner une allure archaïque à ses vers apparaît également quand le poète donne une morphologie épique à des termes qui n'appartiennent pas au lexique épique ; elle n'empêche toutefois pas le poète de créer des néologismes.

## 2. Les poèmes en distiques élégiaques

Il est plus difficile de savoir avec quels modèles comparer les poèmes en distiques élégiaques de Grégoire. Nous avons, comme précédemment, fait des enquêtes systématiques pour les emprunts à la langue homérique. Nous avons aussi essayé de prendre comme points de comparaison des poèmes en distiques élégiaques, comme ceux de Théognis ou des poètes de l'*Anthologie Palatine*.

Dans les poèmes en distiques élégiaques de Grégoire, on constate que la grande

---

<sup>192</sup> D. A. Sykes, *St Gregory of Nazianzus, Poemata arcana*, op. cit., p. 59-60.

<sup>193</sup> M.-R. Bénin, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 269-270.

<sup>194</sup> L'étude de nos deux extraits nous invite à nuancer les propos de M. Kertsch, qui affirme que Grégoire fait preuve de beaucoup de liberté dans le choix du vocabulaire et ne se limite pas, dans ce poème en hexamètres dactyliques, aux emprunts à la langue épique, mais utilise des termes prosaïques et tardifs, *Gregor von Nazianz, Carmina de virtute Ia/Ib*, op. cit., p. 109.

<sup>195</sup> Comme le montre F. Vian, Quintus de Smyrne utilise dans son épopée le dialecte homérique, mais il met aussi largement à contribution les tragiques et la littérature hellénistique, *Recherches sur les Posthomérica de Quintus de Smyrne*, Paris, 1959, p. 168. Quant au poète des *Argonautiques orphiques*, il se souvient parfois de Pindare, emploie la langue des tragiques et parfois aussi la langue de la prose, F. Vian, *Argonautiques orphiques*, Notice, Paris, 1987, p. 45.

majorité des formes verbales sont les mêmes que celles employées chez Homère ou qu'elles prennent une forme assez proche de celles d'Homère (85 % dans le poème I, 2, 17 et 70 % dans le poème II, 2, 1). Dix formes verbales, présentes dans les hexamètres, occupent la même position que dans les hexamètres homériques, et les proportions sont à peu près semblables dans les deux poèmes<sup>196</sup>. Ces proportions sont importantes, dans la mesure où les hexamètres sont deux fois moins nombreux que dans les poèmes uniquement composés en hexamètres dactyliques. Une formule composée de trois termes constitue un emprunt métrique à l'*Iliade* : ὑπέσχεο καὶ κατένευσας (II, 2, 1, v. 17 et *Il.* XV, v. 374). Sur le total, nous avons relevé très peu de formes verbales qui sont attestées à la même place dans les pentamètres de Théognis<sup>197</sup>. Quelques termes apparaissent dans la poésie épique tardive, comme l'infinitif εὐμενέειν, attesté chez Apollonios de Rhodes<sup>198</sup>. Des différences apparaissent toutefois entre les deux poèmes de notre étude. Dans le poème II, 2, 1, on trouve des formes non-contractes de εἰμί, avec ἐόντων et ἔασιν, tandis que dans le poème I, 2, 17, la conjugaison est plus classique, avec les formes ἐστί et εἰσί. Grégoire y emploie toutefois aussi une forme ionienne non-contrainte avec le participe présent ἐών. Il semble donc que la nécessité de se restreindre à la morphologie épique est moins marquée. Il est possible aussi que cette différence soit due au genre des poèmes : on pourrait supposer que Grégoire chercherait davantage à donner une allure archaïque et noble au poème II, 2, 1, adressé à un haut

<sup>196</sup> Les termes qui apparaissent sous la même forme dans l'épopée homérique sont, dans le poème II, 2, 1, διζηται (v. 1 et *Od.* XI, v. 100), ἀμειψάμενος (v. 4 et *Od.* XXIV, v. 285), ἐξερέουσι (v. 8 et *Od.* XIV, v. 375), ἔχοις (v. 14 et *Od.* I, v. 402), χαριζόμενος (v. 18 et *Il.* XII, v. 23), ἐμπάζσο (v. 19 et *Od.* I, v. 271), φέρουσι (v. 22 et *Il.* XIX, v. 378), et, dans le poème I, 2, 17, πέμψεν (v. 4 et *Il.* XVIII, v. 240), ἔχει (v. 6 et *Il.* I, v. 82), φέρει (v. 6 et *Il.* VI, 389), ἄγει (v. 12 et *Il.* IV, v. 278), τίει (v. 20 et *Il.* IX, v. 238), ἔπλετο (v. 21 et *Od.* XVII, v. 57). Les emprunts métriques sont, dans le poème II, 2, 1, ἐόντων (v. 1 et *Il.* VIII, v. 253), ἐσάωσε (v. 3 et *Il.* XV, v. 290), ἀειράμενος (v. 3 et *Il.* XIII, v. 856), ἀνέλκει (v. 7 et *Il.* XII, v. 434) et, dans le poème I, 2, 6, ἐρχομένους (v. 2 et *Il.* V, v. 150), στρωφᾶτ' (v. 4 et *Il.* XIII, v. 557), ἀνάσσω (v. 7 et *Il.* XVII, v. 309), ἐών (v. 15 et *Od.* IV, v. 678), ἔπλετο (v. 21 et *Il.* II, v. 480), ἀνέτλη (v. 31 et *Od.* X, v. 328). Apparaissent sous une forme proche les termes ὀλιγοδρανέω (II, 2, 1, v. 1 et ὀλιγοδρανέων en *Il.* XV, v. 246), ὀπάσσοις (II, 2, 1, v. 15 et ὀπάσσε en *Il.* XIV, v. 491), δευομένους (II, 2, 1, v. 16 et δευομένον en *Il.* XX, v. 472), ἐπιδευομένους (v. 8 et ἐπιδευομένους en *Il.* XVIII, v. 77), ἀντιάσει (v. 32 et ἀντιάσειε en *Il.* XIII, v. 290).

<sup>197</sup> Dans le poème I, 2, 17, nous avons relevé φέρει (v. 6 et Théognis I, v. 98), ἀποσεισάμενοι (v. 10 et ἀποσεισάμενος, Théognis I, v. 348) et ἄγει (v. 12 et Théognis I, v. 86). Dans le poème II, 2, 1, nous avons relevé ἀμειψάμενος (v. 3 et Fr. 2, 2, *Iambi et elegi Graeci*, éd. M. L. West), δευομένους (v. 16 et δευομένοι, Fr. 3.10 de Xénophane, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, éd. H. Diehls, W. Kranz, t. 1) et χαριζόμενος (v. 18 et Théognis I, v. 774).

<sup>198</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* II, v. 1124.

fonctionnaire sans doute cultivé, alors que le poème I, 2, 17, dont les intentions sont plutôt didactiques et morales, serait composé dans une langue plus simple, destinée à un public moins érudit. Le choix de verbes de morphologie épique est pareillement plus net dans le poème II, 2, 1 (avec des formes non contractes comme ἐμπάζω, ὑπέσχω, ἀειράμενος, ἐσάωσε) que dans le poème I, 2, 17 (avec ὑποείξας). Comme dans les poèmes en hexamètres, Grégoire utilise aussi des formes qui ne sont pas attestées dans des poèmes épiques : ainsi, dans le poème II, 2, 1, il emploie la forme κείσθω (v. 11) qui est plutôt attique<sup>199</sup>, de même que θήσουσιν<sup>200</sup>; dans le poème I, 2, 17, la forme verbale ἐθέωσε, est attestée chez Callimaque<sup>201</sup>.

Pour les substantifs, environ les deux tiers sont attestés chez Homère, et un peu plus d'un quart sont attestés à la même place dans l'hexamètre<sup>202</sup>. Les proportions sont à peu près semblables dans les deux poèmes. Seuls trois substantifs employés dans les pentamètres de Grégoire sont attestés à la même place dans les pentamètres de Théognis<sup>203</sup>. Grégoire utilise des formes épiques, qui ont les mêmes caractéristiques que celles relevées pour les poèmes en hexamètres : dans les deux pièces, il emploie la forme ionienne d'accusatif κραδίην. Dans le poème I, 2, 17, on retrouve des formes non-contractes comme νόον et νόου, des désinences épiques comme les formes de génitif Θεοῖο et λαοῖο ou encore des formes de datif comme κτεάτεσσιν et Θεσμοῖσι. Dans le même poème, Grégoire emploie κτέαρ (I, 2, 17, v. 6) qui, selon P. Chantraine, « n'apparaît que dans la poésie tardive », la seule forme ancienne attestée chez Homère étant κτεάσεσσι<sup>204</sup>. Grégoire emploie aussi κτεάνων, qu'on trouve chez

<sup>199</sup> Cette forme est attestée en prose et chez Sophocle, *Electre*, v. 362.

<sup>200</sup> Cette forme est attestée en prose et chez Euripide, *Troyennes*, v. 364, *Iphigénie en Tauride*, v. 1465.

<sup>201</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis*, v. 159.

<sup>202</sup> Parmi les formes attestées à la même place dans le vers, on relève, dans le poème II, 2, 1, σθένος (v. 1 et *Il. V*, v. 783), ὄλβον (v. 7 et *Od. VI*, v. 188), γενεήν (v. 7 et *Il. X*, v. 239), κασιγνήτου (v. 9 et *Od. VIII*, v. 546), πόληρες (v. 9 et *Il. IV*, v. 51) μελεδήματα (v. 11 et *Il. XXIII*, v. 62) et, dans le poème I, 2, 17, βίον (v. 1 et *Il. XVIII*, v. 254), κτεάτεσσιν (v. 7 et *Il. V*, v. 154), χεῖρα (v. 8 et *Il. XIII*, v. 598), κράτος (v. 13 et *Il. IX*, v. 25), ἀγλαίην (v. 18 et *Od. XVIII*, v. 180), Ἄνακτα (v. 19 et *Il. XXIII*, v. 517). Parmi les termes attestés sous la même forme, on relève, dans le poème II, 2, 1, παλάμη (v. 10 et *Il. I*, v. 238), ἐπέεσσιν (v. 15 et *Il. I*, v. 582) et, dans le poème I, 2, 17, νόον (v. 2 et *Il. VII*, v. 448), γάμου (v. 11 et *Od. XXI*, v. 250), μοῖραν (v. 12 et *Il. I*, v. 286), κραδίην (v. 30 et *Il. I*, v. 226). Quelques termes sont attestés sous une forme proche comme ἐρωαῖς (I, 2, 17, v. 17 et ἐρωήν en *Il. IV*, v. 542), χώραν (I, 2, 17, v. 23 et χώρας en *Od. VIII*, v. 573).

<sup>203</sup> Dans le poème I, 2, 17, nous avons relevé νόον (v. 2 et Théognis I, v. 36) et βιότου (v. 20 et Théognis I, v. 70). Dans le poème II, 2, 1, nous avons relevé δῶρα (v. 22 et Théognis II, v. 1294).

<sup>204</sup> P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 218.

Hésiode<sup>205</sup>, ce qui témoigne d'un souci de *variatio*. Dans le poème II, 2, 1, on relève pareillement de nombreuses désinences épiques, avec les formes de datif pluriel *παρφασίησι*, *οιάκεσι*, *ἐπέεσσιν*, ces deux derniers termes étant en outre non-contactes, et le choix de formes non-contractes comme *πόληες*, *οὔας*, *γενεήν*, ou encore la forme ionienne en *-η* de *ἐλευθερίη*. Grégoire utilise quelques termes attestés dans d'autres épopées que celle d'Homère : certains sont attestés sous la même forme chez Hésiode (*νόμος*, *κτεάνων*, *νήματα*)<sup>206</sup>, chez Apollonios de Rhodes (*ἔρωτος*, *ποίμνης*, *θεσμοῖσι*)<sup>207</sup> ou chez Quintus de Smyrne (*ποίμνης*, *κτέαρ*)<sup>208</sup>. La volonté de donner une coloration archaïsante apparaît avec des termes comme *λαοῖο*, *οιάκεσι*, *παρφασίησι* qui ont des déclinaisons d'allure épique qui ne sont attestées que chez Grégoire. Quelques termes ne sont pas épiques, comme *θρέμμα*, employé par Euripide, mais aussi en prose par Platon<sup>209</sup>. On relève toujours quelques termes prosaïques, pour désigner des notions religieuses, comme les termes *Λόγος*, *Θεότης*, ou pour évoquer des réalités plus techniques, comme le terme *σῆρ*.

Pour les adjectifs, environ la moitié sont attestés, tels quels ou sous une forme proche, dans l'épopée homérique. Les proportions sont à peu près semblables dans les deux poèmes. Six d'entre eux occupent la même place dans l'hexamètre<sup>210</sup> et nous n'en avons relevé qu'un seul qui apparaît à la même place dans un pentamètre des poètes

<sup>205</sup> Sur la formation de cette forme ionienne, voir P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, op. cit., p. 198.

<sup>206</sup> Dans les *Travaux*, on trouve *κτεάνων* (I, 2, 17, v. 5 et v. 315) et *νόμος* (I, 2, 17, v. 20 et v. 388).

<sup>207</sup> Voir *ἔρωτος* (I, 2, 17, v. 12 et III, v. 972), *ποίμνης* (I, 2, 17, v. 15 et III, v. 1199) et aussi chez Quintus de Smyrne I, v. 208), et *θεσμοῖσι* (I, 2, 17, v. 11 et Quintus II, v. 150). L'origine de certains termes est difficile à déterminer mais montre d'autres sources possibles : le génitif pluriel *φαέων* est utilisé par Nicandre et Aratos ; *πληρώματα* est employé au singulier par Hérodote et les tragiques, mais apparaît sous la même forme dans l'Ancien Testament.

<sup>208</sup> *ποίμνης* (I, 2, 17, v. 15 et I, v. 208) et *κτέαρ* (I, 2, 17, v. 6 et IV, v. 543).

<sup>209</sup> I, 2, 17, v. 7 et Euripide, *Andromaque*, v. 26. Platon, *Lois* 777 b, etc.

<sup>210</sup> Parmi les formes attestées à la même place dans le vers, on relève, dans le poème II, 2, 1, *γλυκύν* (v. 3 et *Od.* II, v. 395), *μέγα* (v. 9 et *Od.* IX, v. 169), *ἀρείω* (v. 13 et *Il.* X, v. 237), *πλείοσιν* (v. 16 et *Od.* XIX, v. 168), *ἄριστε* (v. 17 et *Il.* XIII, v. 769) et, dans le poème, I, 2, 17, *ἔρημον* (v. 1 et *ἔρημον* en *Il.* X, v. 520), *πάντων* (v. 5 et *Il.* XIV, v. 233), *μακάρων* (v. 9 et *Od.* X, v. 299), *ἄλβιος* (en anaphore dans le poème et *Od.* XI, v. 450). Parmi les termes attestés sous la même forme, on relève, dans le poème II, 2, 1, *φίλον* (v. 6 et *Il.* I, v. 86), *δλίγην* (v. 11 et *Il.* XVI, v. 68), *ῥπιον* (v. 14 et *Od.* X, v. 337), *μακρά* (v. 18 et *Il.* I, v. 486) et, dans le poème I, 2, 17, *τελειότατον* (v. 16 et *Il.* VIII, v. 247), *φίλος* (v. 30 et *Il.* I, v. 381), *τυτθόν* (v. 11 et *Il.* VI, v. 222), *πολλοῖσι* (v. 3 et *Il.* II, v. 483). Quelques termes sont attestés sous une forme proche comme *κρείσσονι* (II, 2, 1 v. 6 et *κρείσσονες* en *Od.* XXII, v. 353), *θεουδέσι* (II, 2, 1 v. 13 et *θεουδής* en *Od.* VI, v. 121), *ἐπουρανίων* (II, 2, 1, v. 28 et *ἐπουρανίουσι* en *Il.* VI, v. 129).



élégiques<sup>211</sup>. La préférence pour des adjectifs de morphologie épique est très nette dans le poème I, 2, 17 (avec les formes εὐαγέεσσι, πολυκμήτοισιν, καθαροῖσιν, οὐρανίῳ, καθαροῖο, ἄζυγέων), un peu moins visible dans le poème II, 2, 1 (avec κενεῶσι). Comme pour les autres termes, à côté des formes épiques, Grégoire emploie des formes classiques, avec par exemple πολλοῖς, qu'on trouve dans le même vers que πολλοῖσι (I, 2, 17, v. 3). Les influences possibles de Grégoire offrent un éventail assez large. Plusieurs sont attestés dans la poésie épique non homérique : la forme de datif pluriel χθονίοις est attestée chez Hésiode<sup>212</sup> ; les formes de datif pluriel εὐαγέεσσι et κενεῶσι sont employées par Apollonios<sup>213</sup>, πυρόεν par Nicandre<sup>214</sup>, μεγακλέος par Quintus de Smyrne<sup>215</sup>, le datif d'allure épique καθαροῖσιν chez Oppien<sup>216</sup>. Grégoire donne une forme épique au terme ἄζυγέων, forme qui n'est pas attestée avant lui. Parmi les termes assez rares, on trouve un adjectif employé dans la poésie lyrique, avec πενθαλέην, attesté chez Bion<sup>217</sup>, l'adjectif ἀκόρεστος employé par Euripide<sup>218</sup>, et l'adjectif θῶπες, attesté chez Platon<sup>219</sup>. Enfin, Grégoire emploie un terme du vocabulaire religieux, ἐπίμικτος, attesté dans l'Ancien Testament (Ex 12, 38, Nb 11,4, etc.).

Au total, Grégoire privilégie donc un lexique archaïque, proche de celui de l'épopée, de sorte que l'allure générale des pièces en hexamètres et en distiques est assez semblable. En outre, Grégoire conserve fréquemment le terme homérique à la même place dans le vers. Bien que cette pratique puisse rapprocher le poète chrétien de certains poètes élégiques archaïques qui ont employé un dialecte ionien riche en homérismes<sup>220</sup>, nous n'avons guère trouvé d'influence nettement perceptible de termes

<sup>211</sup> Il s'agit de φίλον (v. 6 et Théognis I, v. 732).

<sup>212</sup> I, 2, 17, v. 14 et Hésiode, *Théogonie*, v. 697.

<sup>213</sup> Pour εὐαγέεσσι (I, 2, 17, v. 13), voir Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* I, v. 1140, et κενεῶσι (II, 2, 1, v. 11), voir Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* I, v. 285.

<sup>214</sup> II, 2, 1, v. 8 et Nicandre, *Thériaques*, v. 748.

<sup>215</sup> I, 2, 17, v. 31 et Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère* III, v. 309.

<sup>216</sup> I, 2, 17, v. 7 et Oppien, *Halieutiques* V, v. 631.

<sup>217</sup> I, 2, 17, v. 26 et la forme πενθαλέα en Bion, *Épigramme à Adonis*, v. 21.

<sup>218</sup> I, 2, 17, v. 27 et Euripide, *Héraclides*, v. 927.

<sup>219</sup> II, 2, 1, v. 5 et Platon, *Théétète* 175 e.

<sup>220</sup> A propos de Théognis, Jean Carrière parle de « l'homérisme fréquent », *Théognis, Poèmes élégiques*, Paris, 1962, p. 13. J. Defradas observe lui aussi les liens étroits entre les élégies les plus anciennes et la langue d'Homère, *Les élégiaques grecs*, Paris, 1962, p. 3 et 15.

spécifiques aux poètes élégiaques, alors que l'influence de la langue d'Homère apparaît très nettement. Une observation plus précise révèle toutefois que le choix du lexique épique est moins exclusif que dans les poèmes en hexamètres, et que Grégoire utilise parfois des termes empruntés à d'autres poètes, de manière assez diversifiée. Nous n'avons pas relevé d'innovations lexicales dans ces deux extraits. Les quelques emprunts possibles aux poètes lyriques sont difficiles à commenter et montrent que Grégoire recourt assez peu à leur vers, même s'il ne les ignore pas.

### 3. Les poèmes en trimètres iambiques

La principale question qui se pose à propos des poèmes en trimètres iambiques est de savoir dans quelle mesure ces pièces s'écartent de la prose. Plusieurs critiques reprochent en effet aux poèmes iambiques de n'être que de la prose versifiée<sup>221</sup> et l'étude du lexique de ces pièces peut nous fournir un premier indice. La principale difficulté rencontrée est de déterminer si les termes appartenant à la fois au lexique prosaïque et tragique sont perçus ou non comme prosaïques. Pour essayer de répondre, au moins partiellement, à cette question, nous avons aussi regardé si les formes utilisées dans ces deux poèmes apparaissaient dans les lettres et les discours de Grégoire. Nous avons fait, en outre, des recherches systématiques chez Euripide, pour voir quels étaient les termes qui ne sont pas immédiatement perçus comme poétiques et pouvaient être des emprunts métriques.

Dans les deux poèmes, il apparaît que les verbes sont, en grande majorité, courants et prosaïques. Grégoire les utilise tous dans ses lettres et ses discours. Ils sont généralement attiques et sont souvent attestés dans les dialogues tragiques. Parmi ces formes verbales, quatorze, soit un peu plus de la moitié, sont attestées à la même place dans un trimètre iambique d'Euripide<sup>222</sup>. Sur l'ensemble des verbes relevés, peu relèvent d'un lexique rare. Dans le poème II, 1, 39, on trouve *ἐκκαρπούμενος*, forme

---

<sup>221</sup> Voir sur ce point les parallèles que fait M. Kertsch entre des vers du poème I, 2, 10, *Sur la vertu*, et des passages des discours, in « Stilistische und literarische Untersuchungsergebnisse aus Gregor von Nazianz' *Carmen de Virtute II* », II. *Symposium Nazianzenum, Actes du colloque international, Louvain-la-Neuve, 25-28 août 1981*, éd. J. Mossay, Paderborn-Munich-Vienne-Zürich, 1983, p. 165-178.

<sup>222</sup> Dans le poème II, 1, 39, on relève *ὄρων* (v. 1 et *Alceste*, v. 651, *Hercule*, v. 235), *τυγχάνειν* (v. 6 et *Médée*, v. 259), *ἔδωκα* (v. 9 et *Cyclope*, v. 399, etc.), *ἔχεσθα* (v. 10 et *Bacchantes*, v. 958), *εἶναι* (v. 14 et *Alceste*, v. 888, v. 1047, etc.), *ὀρωμένοις* (v. 15 et *ὀρωμένοι* en *Rhésus*, v. 143), *οἶδα* (v. 28 et *Médée*, v. 94, etc.). Dans le poème I, 2, 6, on relève *τυγχάνειν* (v. 3 et *Médée*, v. 259), *φέρει* (v. 9 et *Phéniciennes*, v. 726), *δίδωμι* (v. 13 et *Electre*, v. 232), *λαμβάνω* (v. 13 et *Electre*, v. 70), *εἶσιν* (v. 14 et *Andromaque*, v. 333), *σκοπεῖς* (v. 23 et *Rhésus*, v. 339), *βάδιζε* (v. 26 et *βάδιζει*, *Phéniciennes*, v. 549).

verbale attestée chez Euripide et pareillement employée à la fin du trimètre iambique<sup>223</sup>. Grégoire emploie aussi le verbe rare ἀνθρωπαρεσκεῖν, qui n'est attesté avant lui que chez Ignace d'Antioche<sup>224</sup>, et semble être dérivé de l'adjectif ἀνθρωπάρεσκος, rare, mais employé dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau Testament<sup>225</sup>. Dans le poème I, 2, 6, les formes plus rares sont νοθεύεται, verbe attesté dans la prose tardive de Plutarque et Lucien<sup>226</sup>, et περισκιρτῶντες, verbe attesté chez Lucien<sup>227</sup>.

Pour les substantifs, les trois quarts appartiennent à la fois au lexique prosaïque classique et tragique. Parmi eux, vingt, soit la moitié, sont attestés à la même place dans les trimètres iambiques d'Euripide<sup>228</sup>. Les proportions dans les deux poèmes sont à peu près semblables. Dans le poème I, 2, 6, deux termes, qui pourraient sembler plutôt prosaïques, apparaissent aussi dans des trimètres iambiques : μαθηταί est attesté dans un fragment tragique à la même place dans le vers<sup>229</sup> et μοιχός appartient au vocabulaire d'Aristophane<sup>230</sup>. Quelques termes relèvent d'un lexique spécifiquement poétique : c'est le cas de μέριμνα, attesté à la même place dans le trimètre iambique chez Euripide<sup>231</sup>, de la forme plurielle de nominatif τεκόντες, attestée chez Euripide<sup>232</sup>, de la forme ionienne et poétique θάλασσα<sup>233</sup>, ou encore de γάμος, peu fréquent en prose mais bien attesté dans les trimètres iambiques tragiques<sup>234</sup>. Si τεκόντες n'est pas employé par Grégoire dans les discours, les autres termes – y compris la forme θάλασσα – sont tous attestés dans ses lettres et ses discours. On relève un substantif

<sup>223</sup> Euripide, *Ion*, v. 815.

<sup>224</sup> Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains* I, 1.

<sup>225</sup> Ép 6, 6, Col 3, 22.

<sup>226</sup> Plutarque, *Isis et Osiris* 373 b ; Lucien, *Deorum concilium* 7.

<sup>227</sup> Lucien emploie la forme περισκιρτῶντα, *Bacchus* 2,15.

<sup>228</sup> Dans le poème II, 1, 39, on relève βίω (v. 1 et *Alceste*, v. 1084, etc.), λόγους (v. 2 et *Médée*, v. 325, etc.), πόνους (v. 3 et *Iphigénie en Tauride*, v. 729), κέρδος (v. 4 et *Médée*, v. 454, etc.), γλωσσαλγία (v. 4 et *Hippolyte*, v. 439), γνώμη (v. 8 et *Médée*, v. 230, etc.), ὀδόν (v. 22 et *Hippolyte*, v. 391, 290, etc.), βροτῶν (v. 25 et *Hippolyte*, v. 94, 439, etc.), φάρμακον (v. 39 et *Hippolyte*, v. 516). Dans le poème I, 2, 6, on relève ἀγγέλων (v. 5 et *Andromaque*, v. 1070, etc.), φθορᾶς (v. 6 et *Ion*, v. 617, etc.), μέριμνα (v. 7 et *Hécube*, v. 897, etc.), γυνή (v. 8 et *Alceste*, v. 306, etc.), βίω (v. 9 et *Alceste*, v. 1084, etc.), κλέος (v. 16 et *Hélène*, v. 135, etc.), δόξα (v. 23 et *Rhésus*, v. 780), γένος (v. 25, *Cyclope*, v. 277, etc.), φίλτρον (v. 25, *Hercule*, v. 1407), νύμφη (v. 28 et *Médée*, v. 1066), φονεύς (v. 22 et *Hélène*, v. 280).

<sup>229</sup> *Tragicorum Graecorum Fragmenta* 107, 1 (éd. A. Nauck).

<sup>230</sup> Aristophane, *Thesmophories*, v. 345, v. 397, etc.

<sup>231</sup> I, 2, 6, v. 7 et Euripide, *Hippolyte*, v. 1429, *Hécube*, v. 897, etc.

<sup>232</sup> Euripide, *Hécube*, v. 599.

<sup>233</sup> Euripide, *Hercule*, v. 851, v. 1296, etc.

<sup>234</sup> Le terme est fréquent chez Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 129, v. 362, etc.

rare, avec *ἀσαρκία*, que l'on rencontre chez des prosateurs comme Aristote et Lucien<sup>235</sup>, et que Grégoire n'emploie pas dans ses discours, ainsi qu'un néologisme qui consiste en l'addition d'un préfixe, avec la forme *συσσαρκία*. Dans le poème II, 1, 39, la proportion de termes qui appartiennent spécifiquement au lexique poétique est pareillement peu élevée : on retrouve une forme ionienne et poétique avec le génitif pluriel *θαλασσῶν*, la forme de génitif *βροτῶν*, attestée en fin de trimètre iambique chez Euripide<sup>236</sup>, *γλωσσαλγία*, terme rare attesté chez Euripide, à la même place dans le trimètre iambique<sup>237</sup>, et le terme *πονήματα*, attesté chez Euripide, dans une partie chorale, et dans l'*Anthologie Palatine*<sup>238</sup>. Parmi les termes prosaïques, deux termes rares semblent empruntés à Platon : *ἀμετρία* et *λήρημα*. Dans ce poème aussi, on relève un néologisme, *συμπροστάτης*, qui repose sur l'addition d'un préfixe, puisqu'il est formé sur *προστάτης*, courant en prose. Sur ce total, les formes non attestées dans les discours de Grégoire sont toujours très rares : sont concernés les néologismes *συμπροστάτης* et *συσσαρκία* et les termes *βροτός* et *τέκος*.

Les adjectifs sont moins nombreux dans les poèmes en iambes que dans les poèmes en hexamètres et distiques : cela vient sans doute du fait que le vers iambique est plus court, et donc plus concis. L'impression d'ensemble est que ces poèmes ont moins d'ornements de type poétique, d'autant que ces adjectifs ont souvent un sens banal, comme les nombreux adjectifs relevés qui sont au comparatif ou au superlatif. Malgré cela, presque la moitié des adjectifs qu'emploie Grégoire sont attestés à la même place dans le trimètre iambique d'Euripide<sup>239</sup> et les proportions sont à peu près semblables dans les deux poèmes. La grande majorité de ces adjectifs appartient à la langue attique. Toutefois, quelques-uns sont spécifiquement poétiques, comme

<sup>235</sup> Aristote, *Histoire des Animaux* I, 15, 2 ; Lucien, *Anarchasis* 25.

<sup>236</sup> II, 1, 39, v. 25 et Euripide, *Hippolyte*, v. 439.

<sup>237</sup> Euripide, *Andromaque*, v. 689.

<sup>238</sup> Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 165 ; *Anthologie Palatine* IV, 3, v. 42, IX, 166, v. 5, etc.

<sup>239</sup> Dans le poème II, 1, 39, on relève *πολλούς* (v. 1 et *Rhésus*, v. 319), *σοφώτερον* (v. 13 et *Hécube*, v. 1007), *ἀμήχανον* (v. 18 et *Hécube*, v. 1123, etc.), *φίλην* (v. 23 et *Alceste*, v. 165, etc.), *κενήν* (v. 27 et *Hélène*, v. 36, etc.), *πλείονες* (v. 29 et *Alceste*, v. 720), *θείων* (v. 31 et *Hercule*, v. 62), *νέοις* (v. 37 et *Suppliantes*, v. 1113, etc.), *τερπνόν* (v. 39 et *Bacchantes*, v. 774). Dans le poème I, 2, 6, on relève *καλόν* (v. 1 et *Médée*, v. 514, etc.), *ἐλεύθερον* (v. 3 et *Hécube*, v. 754, etc.), *κρεῖσσον* (v. 3 et *Médée*, v. 123), *ἴσον* (v. 9 et *Suppliantes*, v. 908), *ἀρίστους* (v. 15 et *Suppliantes*, v. 445), *ἀσθενεῖς* (v. 15 et *Hercule*, v. 87), *δεινά* (v. 24 et *Hécube*, v. 693), *μόμφ* (v. 27, *Cyclope*, v. 187, etc.), *πλέως* (v. 29 et *Bacchantes*, v. 449, etc.), *σώφρων* (v. 34 et *Andromaque*, v. 596, etc.).

αἰγύπτιος, attesté chez Homère et dans des parties chorales chez Eschyle<sup>240</sup>, ou ἄζυξ qui n'est attesté que chez Euripide<sup>241</sup>, tandis que d'autres sont plus fréquents en poésie qu'en prose comme εὐδῖος, μάταιος ou σύζυγος, qui est surtout employé par Euripide. Grégoire emploie quelques adjectifs prosaïques plus rares, comme ἀναμφίλεκτος, attesté chez Denys d'Halicarnasse<sup>242</sup>, δυσειδής, attesté chez Hérodote et Platon<sup>243</sup>, συζυγής, attesté dans l'Ancien Testament<sup>244</sup>, et θεόπνευστος que l'on trouve dans le Nouveau Testament ( 2 Tim 3, 16) et qui est déjà employé en poésie par le Pseudo-Phocylide<sup>245</sup>.

Au total, il apparaît donc que le lexique des poèmes iambiques se distingue de celui des autres formes poétiques : Grégoire y emploie en effet un vocabulaire plus prosaïque et une langue d'allure plus classique, essentiellement attique. Cela n'est pas très surprenant, dans la mesure où la langue des vers iambiques est considérée par les auteurs anciens eux-mêmes comme une langue usuelle et que la langue dans les parties parlées de la tragédie ne diffère pas beaucoup de l'attique. Les parentés avec la langue employée dans les trimètres iambiques tragiques sont visibles avec les termes qui apparaissent chez Grégoire et chez Euripide à la même place dans le vers : si les proportions sont un peu moins importantes que pour les emprunts métriques à Homère, elles sont tout de même significatives. En outre, la volonté de donner une coloration poétique n'est pas absente : Grégoire emploie quelques termes spécialisés et des néologismes, que l'on ne retrouve pas dans les discours et qui témoignent du souci de recherche stylistique dans ces pièces. En outre, à côté des mots courants, Grégoire emploie plusieurs mots composés, qui sont plus recherchés (περισκιρτῶντες, ἐκλέγων, ἐκτρίβοντας, ἐκτείναις, μετῆλθον, ἐκκαρπούμενος, ἐκτροπῆς, συμπροστάτας, θεοπνεύστων, ἀναμφιλέκτους), de sorte que son style correspond aux définitions théoriques du style tragique comme à certaines pratiques des dramaturges<sup>246</sup>. Dans le poème I, 2, 6, on peut aussi constater l'apparition de champs

<sup>240</sup> *Odyssee* IV, v. 127 ; Eschyle, *Suppliantes*, v. 817, v. 873, etc.

<sup>241</sup> Euripide, *Médée*, v. 673, *Hippolyte*, v. 1425, etc.

<sup>242</sup> Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines* IV, 47, 6, 4 ; V, 48, 3, 1, etc.

<sup>243</sup> Hérodote, *Histoire* 6, 61, Platon, *Le Sophiste* 228 a.

<sup>244</sup> 3 M 4, 8.

<sup>245</sup> Pseudo-Phocylide, *Sentences*, v. 129.

<sup>246</sup> Pour Aristote, le style tragique consiste à employer à la fois des mots courants et des mots qui échappent à l'usage courant (*Poétique* 22). F. R. Earp consacre son premier chapitre à l'étude des mots

lexicaux assez spécifiques, essentiellement constitués de termes inhabituels en poésie. Ainsi, autour du radical  $\sigma\acute{\alpha}\rho\chi$ , nous pouvons relever les termes  $\acute{\alpha}\sigma\acute{\alpha}\rho\kappa\omicron\varsigma$ ,  $\sigma\upsilon\sigma\sigma\alpha\rho\kappa\acute{\iota}\alpha$ , et autour du radical  $\zeta\acute{\upsilon}\gamma\omicron\varsigma$ , les termes  $\sigma\upsilon\zeta\upsilon\gamma\eta\acute{\varsigma}$  et  $\acute{\alpha}\zeta\upsilon\chi$ .

En revanche, si le poète tragique « pour donner plus de noblesse à l'expression, emploie fréquemment (...) ce qui à ses yeux donne un aspect de vieil attique ou d'ionien », comme des désinences de datif en  $-\omicron\iota\sigma\iota$ <sup>247</sup>, nous n'avons pas rencontré ce procédé chez Grégoire. Cette langue semble d'autant plus classique que nous n'avons pas relevé de termes caractéristiques de la langue du IV<sup>e</sup> siècle, ce qui rejoint les conclusions de C. Jungck sur la langue du poème II,1,11<sup>248</sup>. Si quelques termes apparaissent chez des prosateurs plus tardifs comme Plutarque ou Lucien, ils ne sont pas très nombreux.

---

composés employés par Eschyle, *The Style of Aeschylus*, New-York, 1948, p. 6 s.

<sup>247</sup> J. Humbert, *Histoire de la langue grecque*, op. cit., p. 91

<sup>248</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua*, op. cit., p. 26.

## II. Sondages dans l'ensemble du corpus

En prenant pour point de départ les termes relevés dans ce premier sondage, il est possible de s'interroger sur les emplois qu'en fait Grégoire dans l'ensemble du corpus poétique<sup>249</sup>. On peut se demander si certaines formes sont réservées aux poèmes en hexamètres et distiques, d'autres aux poèmes en vers iambiques, et si les distinctions au niveau de la morphologie sont systématiques.

Il apparaît clairement que certaines formes sont réservées aux poèmes en hexamètres et distiques. Pour le choix entre la forme ionienne *μοῦνος* et la forme attique *μόνος*<sup>250</sup>, l'une rencontrée dans les hexamètres, l'autre dans les trimètres iambiques, il apparaît que la forme en *-ου-* n'est utilisée que dans les poèmes en hexamètres et distiques élégiaques<sup>251</sup>. On trouve, en outre, des déclinaisons spécifiques, comme le datif de forme épique *μούνοισι*<sup>252</sup>. La forme en *-ο-* est beaucoup plus fréquente dans les poèmes iambiques, mais elle n'est pas absente des poèmes hexamétriques et élégiaques<sup>253</sup>. Grégoire suit en cela l'usage des poètes épiques tardifs : Homère n'emploie en effet que la forme en *-ου-* mais la forme en *-ο-* est attestée chez plusieurs poètes épiques tardifs<sup>254</sup>. Parmi ces formes en *-ο-*, on relève deux désinences de datif épique en *-οισι*<sup>255</sup>. Pour désigner le cœur, nous avons rencontré le mot épique et lyrique *ἤτορ*, employé assez rarement par Grégoire, uniquement dans les hexamètres et dans les pentamètres<sup>256</sup>. Grégoire utilise aussi son synonyme *καρδία*, plus courant en prose. La forme attique *καρδία* est réservée aux poèmes en trimètres iambiques, et la

---

<sup>249</sup> Nous avons utilisé pour ce travail le *Thesaurus Sancti Gregorii Nazianzeni*, sous la direction de J. Mossay, et CETEDOC, Louvain-la-Neuve, 1990-1991.

<sup>250</sup> Sur ces deux formes, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 162

<sup>251</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir II, 1, 1, v. 196 ; I, 2, 2, v. 547 ; II, 2, 3, v. 256, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 1, 38, v. 30 ; I, 2, 29, v. 318, etc.

<sup>252</sup> II, 2, 4, v. 110 et 163 ; I, 2, 2, v. 37.

<sup>253</sup> Soit 30 occurrences sur les 150 relevées au total, environ 20 %.

<sup>254</sup> On trouve la forme *μόνην* chez Aratos (*Phénomènes* I, v. 612), la forme *μόνος* chez Nicandre (*Epigrammes* 7, 526, 2), et la forme *μόνον* chez Oppien (*Cynégétique* I, 159 ; II, 395).

<sup>255</sup> II, 1, 19, v. 87 ; II, 1, 45, v. 155.

<sup>256</sup> II, 2, 4, v. 109 ; II, 2, 5, v. 221 ; II, 2, 1, v. 395, etc. ; le terme est attesté dans des pentamètres en II, 2, 3, v. 230 ; II, 1, 1, v. 162, etc.

forme épique *καρδίη*<sup>257</sup> aux hexamètres et aux pentamètres<sup>258</sup>. Pour désigner la terre, on ne trouve le terme *γαῖα* que dans les poèmes en distiques élégiaques, et plus encore en hexamètres dactyliques : Grégoire emploie le nominatif homérique *γαῖα* et aussi le nominatif postérieur *γάλη*, que l'on rencontre par exemple dans l'*Anthologie*, ainsi que les génitifs et datifs homériques *γάλης* et *γάλη*. Le terme *γῆ* est, lui, essentiellement utilisé dans les poèmes en vers iambiques<sup>259</sup>, ce qui correspond aux emplois habituels en prose et dans les tragédies. Il apparaît néanmoins à neuf reprises<sup>260</sup> dans des poèmes en hexamètres et distiques : cela n'est pas tout à fait étonnant, étant donné qu'on en trouve une occurrence chez Homère et qu'il est fréquent chez Hésiode<sup>261</sup>. Il semble que l'emploi du mot *χθών* relève, lui aussi, d'une volonté de Grégoire d'opérer des distinctions dans le vocabulaire : en effet, Grégoire l'utilise presque exclusivement dans les hexamètres et dans les pentamètres<sup>262</sup>, alors que ce terme est abondamment employé par les auteurs tragiques, et aurait pu avoir sa place dans les poèmes iambiques. Pour désigner ce qui est petit, Grégoire emploie l'adjectif ionien *τυτθός*, exclusivement dans les poèmes en hexamètres et distiques élégiaques : on est à nouveau face à un cas de « spécialisation » propre à Grégoire, le terme étant aussi employé par Eschyle<sup>263</sup>. Le terme *ὀλίγος*, qui est employé par Homère, mais aussi par les tragiques, y est aussi majoritairement utilisé, même si on le rencontre à deux reprises dans des poèmes iambiques<sup>264</sup>. Le terme *μικρός* est surtout employé dans les vers iambiques (pour 77 % des occurrences relevées), mais apparaît aussi dans les hexamètres et les distiques.

En ce qui concerne la distinction au niveau morphologique, Grégoire n'utilise jamais la morphologie épique dans les poèmes en trimètres iambiques et ne semble pas vouloir donner un caractère archaïque à la langue de ses trimètres iambiques : ainsi, pour le mot

<sup>257</sup> Sur les formes *καρδία* et *καρδίη*, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. 1, *op. cit.*, p. 23.

<sup>258</sup> II, 2, 2, v. 226 ; I, 1, 27, v. 61 ; II, 2, 7, v. 116, etc. Pour les occurrences dans des pentamètres, voir I, 2, 38, v. 8 ; II, 1, 45, v. 152, etc.

<sup>259</sup> II, 1, 14, v. 31 ; II, 1, 47, v. 1 ; I, 2, 21, v. 4, etc.

<sup>260</sup> Soit 16 % des cas sur un total de 56 occurrences appartenant aux trois schémas métriques principaux.

<sup>261</sup> II, XIX, v. 259 et Hésiode, *Théogonie*, v. 679, etc.

<sup>262</sup> Nous n'avons relevé qu'une exception, dans le poème en trimètre iambique I, 2, 8, v. 137. Pour les occurrences dans des hexamètres, voir I, 1, 8, v. 64 ; I, 2, 1, v. 86 ; I, 1, 20, v. 35 ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 2, 1, v. 338 ; I, 2, 15, v. 46, etc.

<sup>263</sup> Pour les occurrences dans les hexamètres, voir II, 1, 54, v. 10 ; I, 1, 1, v. 2 ; II, 2, 1, v. 365, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 1, 34, v. 112, etc. Voir aussi Eschyle, *Agamemnon*, v. 1606.

<sup>264</sup> II, 1, 17, v. 66 et I, 2, 10, v. 71.



ἀήρ, il utilise la déclinaison en *-αε-* dans les iambes, avec ἀέρα<sup>265</sup>, et la forme *-ηε-* dans les hexamètres et distiques élégiaques, avec ἡέρα<sup>266</sup> ou ἡέρος<sup>267</sup>. Il en est de même pour le terme ναῦς : le génitif singulier attique νεώς est utilisé dans les poèmes en iambes<sup>268</sup>, la forme ionienne νηός dans les poèmes en hexamètres et distiques<sup>269</sup>. Pour le terme νοῦς, on ne trouve la forme d'accusatif singulier non contracte νόον que dans les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques<sup>270</sup>, et la forme contracte νοῦν, utilisée par les auteurs tragiques, apparaît essentiellement dans les poèmes iambiques<sup>271</sup>. Les occurrences de πλόος et πλοῦς vont dans le même sens : on trouve les formes non contractes de la déclinaison, πλόον<sup>272</sup> et πλόος<sup>273</sup>, dans les hexamètres et les distiques, et les formes contractes πλοῦν<sup>274</sup> et πλοῦς<sup>275</sup>, dans les iambes. Pareillement, la forme épique κάρτος n'est employée que dans les poèmes en hexamètres dactyliques et distiques élégiaques<sup>276</sup>, tandis que la forme κράτος apparaît dans les trois formes métriques. Grégoire choisit donc de n'utiliser la forme la plus aisément identifiable comme ionienne que dans les poèmes en hexamètres et distiques, alors que l'autre forme pourrait aussi y avoir une place, étant donné qu'elle est attestée chez Homère. Pour le terme πόλις, le datif attique πόλει n'est employé que dans les vers iambiques. Le nominatif pluriel πόλεις apparaît plus fréquemment dans les vers iambiques, mais deux occurrences apparaissent dans des poèmes en hexamètres, ce qui est rendu

<sup>265</sup> I, 2, 8, v. 167.

<sup>266</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir II, 2, 5, v. 32 ; II, 2, 7, v. 84 ; II, 2, 5, v. 510, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir I, 2, 15, v. 20.

<sup>267</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir I, 2, 1, v. 179 ; I, 1, 5, v. 61 ; I, 2, 2, v. 268, etc. Le terme n'apparaît pas dans des pentamètres.

<sup>268</sup> I, 2, 10, v. 239 ; II, 1, 11, v. 146 et 205 ; II, 1, 12, v. 146.

<sup>269</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir I, 2, 1, v. 373 ; II, 1, 1, v. 313 ; II, 1, 13, v. 184, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 1, 50, v. 56 ; I, 2, 16, v. 24, etc.

<sup>270</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir II, 1, 1, v. 265 ; II, 1, 34, v. 157, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 1, 45, v. 260 ; I, 2, 12, v. 2, etc.

<sup>271</sup> I, 1, 10, v. 41 et 45 ; II, 1, 11, v. 621 ; II, 1, 58, v. 2 ; II, 1, 47, v. 30 ; I, 1, 6, v. 104 ; II, 1, 36, v. 7. Quelques occurrences dans des poèmes en distiques élégiaques : II, 1, 50, v. 46 ; I, 2, 15, v. 49 ; II, 1, 34, v. 148.

<sup>272</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir II, 1, 34, v. 149 ; I, 1, 1, v. 1 ; I, 1, 8, v. 127, etc. ; pour les occurrences dans des pentamètres, voir II, 2, 3, v. 40, etc.

<sup>273</sup> I, 2, 1, v. 582 ; II, 1, 34, v. 149 ; I, 2, 1, v. 629 ; I, 2, 1, v. 577. La forme n'apparaît pas dans des pentamètres.

<sup>274</sup> II, 1, 11, v. 127 et 230.

<sup>275</sup> II, 1, 11, v. 497 et 1638.

<sup>276</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir II, 2, 7, v. 25 ; II, 1, 19, v. 18 ; I, 2, 9, v. 98, etc. ; pour des occurrences dans des pentamètres, voir II, 2, 1, v. 42 ; I, 2, 15, v. 10, etc.

possible par l'emploi de cette forme chez Homère<sup>277</sup>. Les formes de nominatif singulier et accusatif singulier sont pareillement plus fréquentes en iambes, mais ne sont pas absentes des vers en hexamètres et en distiques élégiaques (respectivement 3 occurrences et 1). Quelques formes sont plus rares : le datif *πολέεσσιν*<sup>278</sup> apparaît dans un hexamètre, et le datif *πολίεσσιν*<sup>279</sup> dans un pentamètre. On relève cinq occurrences formées sur le thème épique *πολη-* dans des hexamètres<sup>280</sup>. Enfin, la forme poétique *πολίς*, que l'on trouve à plusieurs cas, est employée dix-sept fois dans les poèmes en hexamètres dactyliques et distiques élégiaques<sup>281</sup>.

Au total, il apparaît que les poèmes en hexamètres et en distiques forment un groupe commun au niveau du lexique et le présent sondage indique que les termes spécifiquement épiques sont systématiquement représentés aussi dans les distiques élégiaques, autant dans les hexamètres que dans les pentamètres.

Grégoire utilise-t-il dans les poèmes en iambes des termes spécifiquement poétiques ? L'étude du mot *χείρ* nous incite à différencier les usages de manière plus précise. A côté du thème en *χειρ-*, Grégoire emploie aussi le thème *χερ-* qui est poétique, et ce dans les trois types métriques. Cela indiquerait que les poèmes en vers iambiques n'ont pas seulement un lexique prosaïque, mais aussi poétique<sup>282</sup>. Cette impression est renforcée par la comparaison avec le lexique des discours, dans lesquels la forme en *χερ-* est absente, alors qu'elle est présente dans la *Passion du Christ*. Le choix de l'une ou l'autre forme est sans doute dicté par des raisons métriques, usage que l'on rencontre déjà chez les poètes antérieurs<sup>283</sup>. L'étude des termes signifiant « animal » va dans le même sens. Grégoire emploie, en effet, un terme prosaïque,

---

<sup>277</sup> *Iliade* IX, v. 328 ; XI, v. 708, etc.

<sup>278</sup> *Odyssée* V, v. 54 et VII, v. 137

<sup>279</sup> *Odyssée* XXI, v. 252

<sup>280</sup> II, 2, 1, v. 9 : *πόληες*, II, 1, 1, v. 367 et 382, II, 2, 3, v. 124 : *πόληος*, et II, 1, 10, v. 5 : *πολήων*.

<sup>281</sup> Pour les occurrences dans des hexamètres, voir I, 2, 1, v. 252 ; I, 1, 7, v. 25 ; II, 1, 42, v. 4, etc. ; pour des occurrences dans des pentamètres, voir I, 2, 15, v. 142 ; I, 2, 29, v. 304.

<sup>282</sup> Là encore, les formes de datif épique *χείρεσσιν* et *χείρεσσιν* qu'on trouve chez Homère, mais aussi chez Pindare, sont assez fréquentes et ne sont employées que dans les poèmes en hexamètres et en distiques. Le terme *παλάμη*, qui a le même sens, mais qui appartient au lexique épique et qui est parfois employé par les dramaturges dans les parties lyriques, est exclusivement utilisé par Grégoire dans les poèmes en hexamètres dactyliques et en distiques élégiaques.

<sup>283</sup> Dans le poème II, 1, 11, en trimètres iambiques, on trouve aussi bien la forme *χειρῶν* au vers 1363 que la forme *χερῶν* au vers 153.

θηρίον<sup>284</sup>, fréquent dans les discours<sup>285</sup>, mais aussi le terme θήρ<sup>286</sup>, plus poétique et attesté chez Homère, Hésiode, et les tragiques. C'est sans doute aussi par volonté d'employer un vocabulaire poétique dans les poèmes en trimètres iambiques que Grégoire y emploie la forme φάος : si Grégoire utilise surtout cette forme dans les hexamètres et les distiques élégiaques, elle n'est toutefois pas absente des poèmes iambiques<sup>287</sup>, conformément à la pratique des auteurs tragiques qui l'emploient aussi dans les parties dialoguées. Grégoire semble considérer ce terme comme poétique et non prosaïque, puisqu'il l'utilise dans la *Passion du Christ*, mais pas dans ses discours. L'emploi de la forme ionienne et poétique θάλασσα, rencontrée dans les différentes formes métriques, pose question. A l'étude, il apparaît que cette forme, certes ionique, mais aussi poétique, est largement prédominante et qu'elle est attestée aussi bien dans les poèmes en hexamètres et distiques élégiaques (23 occurrences), que dans les poèmes en iambes (20 occurrences). Grégoire n'utilise qu'une fois la forme attique θάλαττα, dans un poème en trimètres iambiques<sup>288</sup>. Le choix des formes en -σσ- et des formes en -ττ- ne renvoie toutefois pas seulement à la distinction entre un lexique poétique et prosaïque mais aussi à des pratiques orthographiques spécifiques. Comme l'explique P. Gallay, « on remarque dans la *Correspondance* de S. Grégoire de Nazianze, comme dans les œuvres écrites au temps de la *Koiné*, un mélange de formes en -σσ- et des formes en -ττ- ». Il cite des exemples et en conclut que l'on peut « remarquer que les formes en -ττ- sont bien plus nombreuses que celles en -σσ-, le nombre des premières est à peu près le double de celui des autres »<sup>289</sup>.

Grégoire cherche-t-il, comme les auteurs tragiques, à éviter un terme attique au profit d'une forme qui lui semble moins courante ? Si A. Meillet constate que « là où l'attique usuel emploie des verbes précédés de préverbes, les tragiques ont volontiers le simple »<sup>290</sup>, Grégoire recourt parfois à ce procédé, mais pas de manière systématique :

<sup>284</sup> I, 2, 6, v. 33 ; I, 2, 10, v. 291 ; I, 1, 16, v. 17 ; I, 2, 32, v. 118, etc.

<sup>285</sup> Nous avons relevé deux occurrences de θήρες dans le *Discours* 43, 7.

<sup>286</sup> I, 2, 25, v. 22 ; I, 2, 28, v. 53 ; I, 2, 10, v. 705 ; II, 1, 6, v. 12, etc.

<sup>287</sup> I, 2, 31, v. 20 ; II, 1, 62, v. 2 ; II, 1, 23, v. 20.

<sup>288</sup> I, 2, 10, v. 461.

<sup>289</sup> P. Gallay, *Langue et style*, op. cit., p. 16

<sup>290</sup> A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, op. cit., p. 209.

ainsi, il emploie *θνήσκω*<sup>291</sup> au lieu de *ἀποθνήσκω*, selon un usage attesté chez Euripide. Pareillement, il utilise la forme simple *αἰνῶ*, peu courante<sup>292</sup>, mais aussi la forme plus attique *ἐπαινῶ* qui comporte un préverbe<sup>293</sup>, et les deux formes peuvent être employées dans un même poème<sup>294</sup>, ce qui indique que Grégoire doit choisir telle ou telle forme en fonction des besoins de la métrique. Il en va de même pour la forme archaïsante *ὄλλυμι* qui est attestée à côté de la forme attique ordinaire *ἀπόλλυμι*<sup>295</sup>, et, là encore, les deux formes peuvent être employées dans un même poème<sup>296</sup>. En ce qui concerne les substantifs, il arrive que Grégoire choisisse des mots voisins de l'attique mais moins familiers, comme avec la forme *οἰκήτωρ*<sup>297</sup>, moins courante que *οἰκήτης*, qu'il n'emploie pas, ou *ἱππότης*<sup>298</sup>, qui est homérique, plutôt que *ἱππεύς*, qui est attique. En revanche, d'autres formes que les poètes tragiques emploient, comme *ἔχθος* pour *ἔχθρα*, *ὀμόσπειρος* pour *ἀδελφή*, ou encore *ἔζομαι* pour *καθέζομαι*, ne sont pas employées par Grégoire dans ses vers iambiques.

La recherche de termes plus spécifiquement poétiques dans les vers iambiques de Grégoire n'est pas vaine : il apparaît que Grégoire choisit à plusieurs reprises un équivalent poétique là où il aurait pu employer un terme plus prosaïque, selon des usages attestés dans les vers iambiques des poètes tragiques. Toutefois, le choix du lexique des poèmes iambiques semble régi par des règles assez souples, et ce phénomène de substitution aux dépens d'un terme trop banal n'est pas systématique. Si ces résultats ne constituent pas des données suffisantes pour dire que ces pièces ne sont pas de la prose versifiée, ils témoignent de la volonté du poète de donner une allure poétique à ces pièces et de s'éloigner d'un style trop prosaïque.

---

<sup>291</sup> II, 1, 11, v. 372, v. 1698, II, 1, 40, v. 6, etc.

<sup>292</sup> I, 2, 33, v. 97 ; I, 2, 8, v. 102 ; II, 1, 11, v. 1391, etc.

<sup>293</sup> I, 2, 32, v. 16.

<sup>294</sup> I, 2, 10, v. 294 avec une forme de *αἰνῶ* et I, 2, 10, v. 601, avec une forme de *ἐπαινῶ*.

<sup>295</sup> Pour *ὄλλυμι*, voir II, 1, 12, v. 67 ; II, 1, 11, v. 621

<sup>296</sup> I, 2, 25, v. 289 pour une forme de *ὄλλυμι* et I, 2, 25, v. 275 pour une forme de *ἀπόλλυμι*.

<sup>297</sup> I, 2, 10, v. 424.

<sup>298</sup> I, 2, 25, v. 73.

### III. La question du caractère poétique des poèmes en iambes

Nos travaux sur la langue de Grégoire dans les poèmes en trimètres iambiques présentent pour l'instant des résultats ambigus, puisque la langue y semble majoritairement prosaïque, même si l'influence d'Euripide y est aussi perceptible. Nous avons donc essayé d'aborder à nouveau la question sous deux angles différents, en étudiant d'abord le procédé spécifique de l'interjection tragique dans les trimètres iambiques, puis en essayant d'évaluer, plus précisément, les liens entre le style de la prose et du trimètre iambique.

#### A) Etude de quelques interjections tragiques

Il nous semble possible d'évaluer plus précisément ce que les trimètres iambiques ont de poétique en étudiant les interjections tragiques employées par Grégoire, dans les poèmes, écrits en trimètres iambiques.

La formule οἴμοι, qui semble typiquement tragique, apparaît majoritairement dans des poèmes en trimètres iambiques et une seule occurrence fait exception<sup>299</sup>. La position de l'expression dans le vers de Grégoire la met généralement en valeur, selon les usages attestés dans les trimètres iambiques des auteurs tragiques. Parfois, la formule marque une pause dans la phrase et constitue une incise<sup>300</sup>. D'autres fois, la formule est en position initiale dans le poème<sup>301</sup>, selon les usages attestés dans les trimètres iambiques des dramaturges<sup>302</sup>. Grégoire emploie aussi cette expression dans des exclamations au génitif, comme dans les formules : Οἴμοι τοῦδε βίου πῆμασι μακροτέρου, « Hélas sur la vie rendue trop longue par les peines ! »<sup>303</sup>, selon l'usage qu'en fait aussi Sophocle, comme dans l'expression : Οἴμοι ταλαίνης ἄρα τῆσδε συμφορᾶς, « Hélas sur ce pitoyable sort ! »<sup>304</sup>.

---

<sup>299</sup> I, 2, 15, v. 120 ou encore chez Euripide, *Troyennes*, v. 1229, *Iphigénie en Tauride*, v. 146, v. 217.

<sup>300</sup> I, 2, 28, v. 225 ; II, 1, 12, v. 359 ; II, 1, 30, v. 163. Euripide place souvent cette exclamation à l'intérieur du vers comme dans *Médée*, v. 899, v. 1210, v. 1371.

<sup>301</sup> II, 1, 75, v. 1 et II, 1, 76, v. 1.

<sup>302</sup> Citons pour exemple Sophocle, *Antigone*, v. 86 ; Euripide, *Hippolyte*, v. 253, v. 799, v. 874, etc.

<sup>303</sup> I, 2, 15, v. 120.

<sup>304</sup> Sophocle, *Electre*, v. 1179. Traduction modifiée.

Grégoire emploie aussi l'interjection  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$ , qui semble typiquement tragique : dix-sept occurrences apparaissent dans des trimètres iambiques, et une seule dans un pentamètre<sup>305</sup>. Grégoire n'emploie pas cette tournure dans les hexamètres dactyliques, alors qu'elle est attestée dans ce type de vers chez des poètes comme Théocrite, ou dans l'*Anthologie Palatine*<sup>306</sup>. Il est possible que nous soyons là dans un cas de spécialisation, propre à Grégoire, de l'emploi d'une tournure dans un type de vers donné. La place que donne Grégoire à cette interjection, placée tantôt en début du trimètre iambique<sup>307</sup>, tantôt en incise<sup>308</sup>, suit les usages attestés dans les trimètres iambiques des poètes tragiques comme Euripide<sup>309</sup>. Grégoire double parfois la formule<sup>310</sup>, comme le fait très fréquemment Euripide<sup>311</sup>. Notre poète l'utilise dans des exclamations assez courtes, où elle est suivie du génitif, comme dans les formules  $\Phi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\eta\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$   $\mu\omicron\iota$   $\tau\eta\varsigma$   $\kappa\alpha\kappa\eta\tilde{\iota}\varsigma$ , « Hélas, quel jour cruel pour moi ! »<sup>312</sup>, ou encore  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\beta\acute{\iota}\omicron\upsilon$ ,  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\acute{\epsilon}\xi\acute{\omicron}\delta\omicron\upsilon$ , « Hélas, quelle vie, quelle issue ! »<sup>313</sup>. Cet usage rappelle là encore des tournures tragiques d'Euripide, comme  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\tau\eta\varsigma$   $\beta\rho\omicron\tau\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma$  (...)  $\varphi\rho\epsilon\nu\acute{\omicron}\varsigma$ , « Hélas, le coeur humain ! » ou  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\mu\acute{\omicron}\chi\theta\omega\nu$ , « Hélas, quelles douleurs ! »<sup>314</sup>, tournures que P. T. Stevens qualifie de « colloquial expressions » et qui sont typiques du style d'Euripide<sup>315</sup>. A trois reprises, le poète reprend, dans des trimètres iambiques, la formule  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$   $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\varsigma$ , « malheureux que je suis ! »<sup>316</sup>, formule qui, elle aussi, a des accents typiquement tragiques<sup>317</sup>.

Au cours de cette enquête, nous avons relevé une autre formule qui apparaît dans une tournure exclamative, et qui semble là encore typiquement tragique :  $\text{ᾠ}$   $\pi\alpha\tau\rho\acute{\omicron}\varsigma$

<sup>305</sup> II, 1, 45, v. 8. L'emploi dans un pentamètre apparaît dans des épigrammes funéraires, voir *Anthologie Palatine* VII, 266, v. 2.

<sup>306</sup> Théocrite, *Idylle* 4, v. 26 ; 5, v. 86 ; 27, v. 15, v. 55. *Anthologie Palatine* V, 262, v. 1, 274, v. 3.

<sup>307</sup> II, 1, 70, v. 4 ; II, 1, 11, v. 1099.

<sup>308</sup> II, 1, 31, v. 1 ; II, 1, 11, v. 1769.

<sup>309</sup> On trouve  $\varphi\epsilon\tilde{\upsilon}$  en début de trimètre iambique en *Médée*, v. 496.

<sup>310</sup> I, 2, 28, v. 1 ; I, 2, 28, v. 76. U. Beuckmann dans son commentaire du premier vers du poème I, 2, 28, fait des parallèles avec Sophocle, *Œdipe Roi*, v. 964, et des passages fragmentaires d'Euripide, *Gregor von Nazianz, Gegen die Habsucht*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>311</sup> Euripide, *Alceste*, v. 727, *Médée*, v. 330, *Bacchantes*, v. 1529.

<sup>312</sup> II, 1, 72, v. 5.

<sup>313</sup> II, 1, 89, v. 40.

<sup>314</sup> Euripide, *Hippolyte*, v. 936 ; *Oreste*, v. 161.

<sup>315</sup> P. T. Stevens, « Colloquial expressions in Euripide », *Hermes* 38, 1976, p. 61 s.

<sup>316</sup> II, 1, 11, v. 83 ; II, 1, 45, v. 8 ; I, 2, 24, v. 163.

<sup>317</sup> Voir par exemple Sophocle, *Ajax*, v. 983.

παναθλίου, « Ô père tout à fait misérable »<sup>318</sup>. Dans cette formule, Grégoire emploie l'adjectif πανάθλιος, caractéristique du vocabulaire tragique, puisqu'on ne le trouve que chez Eschyle, Sophocle ou Euripide.

Cette analyse de l'usage de quelques exclamations tragiques dans les trimètres iambiques nous montre, mieux que les enquêtes menées précédemment, que Grégoire s'inspire de la langue des trimètres iambiques des dramaturges. Il semble pourtant que les emprunts de Grégoire soient assez libres : peu de formules sont reprises telles quelles. En revanche, Grégoire recourt très fréquemment au génitif exclamatif, qu'il semble particulièrement apprécier<sup>319</sup>, ce qui correspond à un usage bien attesté chez Euripide ou Sophocle.

## **B) Etude du récit de tempête**

Pour évaluer la dimension poétique des poèmes iambiques, nous pouvons aussi étudier un épisode autobiographique que Grégoire rapporte dans trois récits, l'un en prose, le second dans le poème II, 1, 11, *Sur sa vie*, en trimètres iambiques, le troisième dans le poème II, 1, 1, *Sur ses adversités*, en hexamètres dactyliques. Il s'agit de la violente tempête subie par Grégoire, lors de sa traversée le menant d'Alexandrie à Athènes. Cet épisode offre un intérêt particulier dans la mesure où il constitue un thème littéraire et rhétorique topique, dont la formulation ne peut être anodine<sup>320</sup>. La comparaison de ces trois textes a déjà été proposée par les critiques. Deux d'entre eux ont privilégié une approche thématique<sup>321</sup>, alors que C. Jungck propose une comparaison stylistique des trois récits : la comparaison des trois textes l'amène à voir, dans la version en trimètres iambiques, de la prose rhétorique versifiée. Il souligne, à l'opposé, le caractère véritablement poétique du récit en hexamètres<sup>322</sup>. L'auteur

---

<sup>318</sup> II, 1, 33, v. 15.

<sup>319</sup> Les critiques ont déjà souligné cette caractéristique de l'écriture de Grégoire. Voir K. Domiter, *Gregor von Nazianz, De humana natura, op. cit.*, p. 162.

<sup>320</sup> B. Coulié présente ce motif topique et les différentes sources littéraires possibles dans « Trois récits de la tempête subie par Grégoire de Nazianze », in *Versiones Orientales, Repertorium Ibericum et Studia ad Editiones curandas (Corpus Christianorum Series Graeca, 20. Corpus Nazianzenum I)*, Turnhout, 1988, p. 165-166.

<sup>321</sup> R.-M. Bénin constate que les deux récits sont de longueurs très diverses et que les intentions et l'état d'esprit du poète ne sont pas les mêmes, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 693. B. Coulié se livre à un « commentaire littéraire et historique portant notamment sur les *realia* et les lieux parallèles » et à « une lecture de la perspective chrétienne et surnaturelle contenue dans ces trois récits », dans « Trois récits de la tempête subie par Grégoire de Nazianze », *op. cit.*, p. 157.

<sup>322</sup> C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 22-24.

propose un tableau comparatif, qui offre, à l'examen, peu de parallèles très frappants entre le récit en prose et en iambes. Il nous a donc paru important de revenir sur cette comparaison, en nous basant sur une comparaison stylistique très précise de ces trois récits, et en ne gardant que quelques lignes et vers, qui se rapportent au début du récit<sup>323</sup>.

Dans le récit en trimètres iambiques, il apparaît que deux formules du récit en prose sont reprises, presque telles quelles, dans le poème en trimètres iambiques : l'expression παντελῶς ἔξω τῆς ὥρας, « en dehors de la saison » (Annexe 3, tableau 1), et Πάντων δὲ τὸν κοινὸν θάνατον δεδοικότων, « Tous redoutaient la mort commune » (Annexe 3, tableau 3). Grégoire emploie aussi un certain nombre de termes plutôt prosaïques, comme le verbe ἀλλοτριῶ (v. 164). Le vent est désigné par le mot prosaïque πνεῦμα dans le poème en iambes (v. 131), tandis que, dans le poème en hexamètres, Grégoire emploie le terme rare ἀήτης (v. 317, Hésiode, *Travaux*, v. 621) et le terme plus poétique ἀνεμός (v. 308). Pareillement, l'éclair est désigné, dans le poème en iambe, avec un mot attesté en prose, ἀστραπή (v. 134), et dans le poème en hexamètres, avec un terme spécifiquement poétique, στεροπή (v. 318).

Il est certain que la description faite dans le poème en hexamètres a un caractère poétique bien marqué, essentiellement par l'utilisation que fait Grégoire du lexique épique. De nombreuses formes sont empruntées à Homère<sup>324</sup>, ou à des poètes épiques tardifs<sup>325</sup>, et les termes qui conservent leur place dans l'hexamètre sont nombreux<sup>326</sup>. On peut donc noter un certain écart dans le traitement stylistique des deux récits dans les poèmes, et une relative proximité entre le récit en iambes et le récit en prose. Mais l'examen attentif du récit en trimètres iambiques témoigne de la volonté de Grégoire de

<sup>323</sup> Des tableaux comparatifs sont proposés dans l'annexe 3.

<sup>324</sup> Nous avons relevé : κορυσσόμενον (v. 308 et *Il.* XVII, v. 199), ἀνέμοισι (v. 308 et *Il.* XXIII, v. 194, etc.), ναῦται (v. 311 et *Il.* XV, v. 627, etc.), παῦροι δέ τε (v. 311 et *Od.* II, v. 277), ἐν νεφέεσσι (v. 318 et *Od.* XVI, v. 264), μελαίνετο (v. 318 et *Il.* V, v. 354), λάμπετο (v. 319 et *Il.* VI, v. 319, VIII, v. 494), ἐπὶ νῆα (v. 314 et *Il.* XVII, v. 692, etc.), σκοπέλοισιν (v. 315 et *Od.* XII, v. 239).

<sup>325</sup> Voir par exemple la forme verbale ἐρρίγασι (v. 310 et Oppien, *Cynégétique* III, v. 134, Quintus de Smyrne X, v. 398).

<sup>326</sup> Nous avons relevé πείσματ' ἔλυσαν (v. 311 et Apollonios de Rhodes II, v. 536, etc.), μάλιστα (v. 130 et *Il.* V, v. 5, etc.), στεροπήσιν (v. 318 et Quintus de Smyrne VI, v. 197, etc.), οὔρεσιν (v. 315 et Nicandre, *Alexipharmaka*, v. 231), τινάσσετο (v. 316 et *Il.* XV, v. 609), ἄρμενα πάντα (v. 316 et Hésiode, *Théogonie*, v. 639), ὀξέα (v. 317 et *Il.* XI, v. 44, etc.), προτόνοισιν (v. 317 et *Il.* I, v. 434, etc.).



donner une allure poétique et plus recherchée à la description. Grégoire y choisit des termes plus rares, comme cela apparaît dans le tableau 3 : dans le discours en prose, il emploie la formule *φονικοῖς ὕδασι*, « eaux meurtrières », tandis que dans le poème en trimètres iambiques, il emploie l'expression *ὕδασι ξενοκτόνους*, « les eaux fatales aux étrangers », choisissant un adjectif plus rare, attesté chez Euripide quand Iphigénie évoque son « office fatal aux étrangers » (*τέχνην ξενοκτόνον*)<sup>327</sup>. Pareillement, la peur est évoquée dans le récit en prose avec un adjectif courant, *φοβερώτερος*, et avec un adjectif plus recherché dans le poème en iambes, *φρικωδέστερος* (v. 163). Dans ce même tableau, il apparaît que l'expression *ὁ τῆς ψυχῆς*, « la mort de l'âme », du récit en prose, est rendue par la formule imagée *ὁ κρυπτός*, « la mort cachée ». Plusieurs des termes employés dans le récit en trimètres iambiques sont empruntés à la langue tragique et conservent la même place dans le vers, ce qui témoigne de la perception d'un rythme spécifique au trimètre iambique<sup>328</sup>. L'expression *βία γὰρ ἤρπάζοντο χειρὸς ἀυχένες*, « car les barres étaient arrachées de force à la main qui le tenait » (v. 137) rappelle un vers d'Euripide, dans lequel il dit : *σὰς δ' ἐπιστολὰς / ἔξαρπάσας ὄδ' ἐκ χειρῶν ἐμῶν βία*, « ta lettre, cet homme me l'a arrachée de force de mes mains »<sup>329</sup>. Grégoire forge aussi un néologisme, *ὑπερτοιχῶ*, « inonder, baigner les bords d'un navire » (v. 137), ce qui témoigne du souci de recherche stylistique.

En outre, si l'on compare les deux récits poétiques, des points communs apparaissent. Dans les deux poèmes, Grégoire utilise la formule *ἔτεμνον πόντον*, « je fendais la mer », au lieu du verbe *πλέω*, « naviguer », employé en prose. Cette expression est sans doute inspirée des formules poétiques comme *τέμνειν πέλαγος* (*Od.* III, v. 175) ou *τέμνειν θάλασσαν* (Pindare, *Pythiques* 3, 68). Dans le tableau 2, les deux récits poétiques se distinguent aussi du récit en prose. Dans le discours, Grégoire écrit seulement « s'abat sur nous une tempête terrible » (*δεινὸς συμπίπτει χειμῶν*), tandis que dans les deux poèmes, Grégoire se livre à une description de caractère épique de la

<sup>327</sup> Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 53.

<sup>328</sup> Voir *ἐκλιπῶν* (II, 1, 11, v. 128 et Euripide, *Hippolyte* v. 1448, etc.), *σθένος* (v. 136 et Euripide, *Electre*, v. 427, etc.), *σκάφος* (v. 137 et Euripide, *Cyclope*, v. 85, etc.), *φρενός* (v. 127 et Eschyle, *Perses*, v. 372, etc., Euripide, *Hippolyte*, v. 685, etc.), *Ἑλλάδος* (v. 129 et Euripide, *Cyclope*, v. 295, etc.).

<sup>329</sup> Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 314-315.

tempête, avec, par exemple, la référence aux éclairs et au tonnerre<sup>330</sup>. Dans les deux cas, Grégoire cherche à susciter le pathétique par le biais de notations visuelles et auditives (II, 1, 11, v. 132-3 et II, 1, 1, v. 314-9). Deux formulations sont peut-être d'inspiration épique. La formule βρονταὶ δ' ἐπήχουν ἀστραπῶν τινάγμασιν, « les coups de tonnerre répercutaient les secousses des éclairs » (v. 134), rappelle un hexamètre des *Phénomènes* d'Aratos, dans lequel les deux mêmes substantifs apparaissent<sup>331</sup>, tandis que la formule κάλοι δ' ἐρόχθουν, « les cordages mugissaient » (v. 135), reprend une expression relevée chez Oppien, dans les *Halieutiques*, ῥοχθεῦσιν δὲ κάλωες, « les cordages mugissent » (I, v. 228).

Cette rapide comparaison nous amène à nuancer l'idée que le travail d'écriture de Grégoire, dans le poème en iambes, consiste seulement à placer les mots du récit en prose dans un ordre qui permette de respecter le rythme iambique. Grégoire choisit un vocabulaire un peu plus poétique ou rare et l'influence stylistique de la langue dramatique est perceptible. La description du caractère effrayant de la tempête témoigne de la volonté de Grégoire donner une dimension épique et dramatique à l'épisode, non seulement dans le poème en hexamètres dactyliques, mais aussi dans celui en trimètres iambiques.

Malgré les nombreuses difficultés méthodologiques rencontrées, notre étude de la langue nous permet de définir avec plus de précision la pratique de Grégoire. Tout d'abord, il apparaît clairement que le Nazianzène emploie des langues différentes, en fonction des formes métriques, l'une étant plutôt archaïque, l'autre plutôt classique. La présence de néologismes ne nuit pas à cette impression d'ensemble puisque leur formation est souvent simple et consiste dans l'addition d'un préfixe ou d'un préverbe, de sorte que ces créations lexicales s'intègrent aisément dans la langue archaïque ou classique des poèmes<sup>332</sup>. La notion de genre semble jouer un rôle nettement plus secondaire, les usages morphologiques et lexicaux nous ayant généralement semblé identiques dans les deux poèmes de chaque catégorie. L'influence du genre du poème

<sup>330</sup> B. Coulié, « Trois récits de la tempête subie par Grégoire de Nazianze », *op. cit.*, p. 165-166.

<sup>331</sup> Aratos, *Phénomènes* I, v. 924-925 : Καὶ θέρεος βρονταὶ τε καὶ ἀστραπαὶ ἐνθεν ἴωσιν, / ἐνθεν ἐπερχομένοιο περισκοπέειν ἀνέμοιο, « d'où partent en été le tonnerre et les éclairs, c'est de là qu'il faut guetter la venue du vent ».

<sup>332</sup> Sur les néologismes chez Grégoire, voir C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua, op. cit.*, p. 25.

est en revanche perceptible au niveau de la construction syntaxique et du style général : pour mieux la définir, il faudrait sans doute étudier des pièces dans leur ensemble et revenir sur la notion de « genre ». Dans la majorité des cas, la pratique de Grégoire n'est pas nouvelle ou fantaisiste, mais correspond à des usages attestés avant lui.

Les usages relevés dans les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques sont très proches par l'emploi du lexique et de la morphologie. On perçoit ainsi une nette distinction entre ces deux formes métriques et la troisième, le trimètre iambique. Grégoire renforce parfois cette opposition en réservant l'emploi d'un certain nombre de termes à ces deux premières formes. La volonté de donner une allure archaïque, pour le lexique des poèmes en hexamètres et en distiques, est nette, et l'influence de l'épopée homérique est indéniable : elle ne concerne pas seulement le lexique, mais aussi la structure du vers, de nombreux termes conservant la même position que dans le vers homérique. Cette influence prédominante d'Homère rappelle la pratique des poètes alexandrins, chez qui « l'hypotexte homérique est convoqué vers après vers »<sup>333</sup>, et qui, à la manière de Callimaque, imitent beaucoup Homère<sup>334</sup>. Cette influence est bien visible avec les formes archaïques, et si « la désignation n'est pas alors explicite », elle « s'appuie sur un signe morphologique »<sup>335</sup>, Grégoire allant jusqu'à donner une allure archaïque à des termes étrangers à la langue épique. L'influence d'Hésiode est nettement moins visible, et apparaît dans la même proportion que celle d'auteurs épiques tardifs, comme Apollonios de Rhodes et Quintus de Smyrne. Grégoire emploie aussi des termes attestés dans d'autres genres et à des époques différentes et le recours, assez ponctuel, à des formes non épiques rapprocherait Grégoire de poètes plus tardifs comme Quintus de Smyrne, dont la langue n'est pas exclusivement faite d'homérismes. Certains termes peuvent être empruntés à la poésie religieuse profane comme aux *Hymnes homériques* ou aux *Hymnes orphiques*. Quelques termes sont inspirés du vocabulaire tragique : s'ils sont plus nombreux dans les poèmes en trimètres iambiques, ils ne sont toutefois pas absents des autres types de poèmes.

Le lexique des trimètres iambiques est souvent proche de celui de la prose. Ce lexique n'est toutefois pas très caractéristique, de sorte que la question des modèles de Grégoire

---

<sup>333</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 372.

<sup>334</sup> Sur l'influence de la langue homérique chez Callimaque, voir G. Capovilla, *Callimaco*, Rome, 1967, p. 261 s.

<sup>335</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 372.

dans les poèmes iambiques reste posée. Pourtant, bien que Grégoire n'utilise pas, comme les poètes tragiques, de formes archaïsantes, il est soucieux de choisir des termes un peu plus poétiques, parfois rares, souvent composés. L'influence de la langue employée dans les trimètres iambiques tragiques apparaît aussi à travers le recours à un style spécifique, comme c'est le cas pour quelques interjections tragiques étudiées. En outre, il apparaît que la formulation dans les discours de Grégoire et dans les poèmes en iambes n'est pas exactement la même et que le travail d'écriture de Grégoire y est spécifique. Ces constatations nous invitent dès à présent à la prudence dans l'analyse des poèmes iambiques, dont il ne faut pas sous-estimer le travail d'écriture. Il nous semble aussi réducteur de dire que ces poèmes ne sont que de la prose versifiée et nous souhaitons prendre en compte ces pièces, au cours de notre réflexion sur le travail d'écriture dans le corpus poétique de Grégoire.

Dans les études menées jusqu'à présent, nous avons rencontré assez peu de termes de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament, hormis Λόγος ou Πνεῦμα. Dans l'ensemble, l'influence de la poésie profane semble beaucoup plus forte que celle de la poésie biblique<sup>336</sup>, même si l'usage de termes religieux est apparu dans certains types de pièces. Notre enquête est assez décevante relativement aux influences de la langue lyrique : les formes qui seraient poétiques mais non épiques, formes moins caractéristiques et plus difficiles à identifier, n'apparaissent pas clairement. Dans les poèmes en distiques élégiaques et en trimètres iambiques, il ne semble pas que Grégoire emploie une langue spécifique, qui le rapprocherait de la pratique des poètes élégiaques ou iambiques, quels que soient les genres illustrés par ces poètes. Ce premier bilan nous montre enfin que Grégoire recourt à des sources d'inspiration diverses et que sa langue offre un aspect hétérogène, ce qui pose la question de l'unité et de la cohérence du style et du propos au sein des poèmes eux-mêmes.

---

<sup>336</sup> Sur ce point, M.-R. Bénin constate pareillement que le vocabulaire de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament est très peu présent dans le poème II, 1, 11, *Une autobiographie romantique au IV<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 270.

## Chapitre 3 : L'héritage de la poésie antique et les modalités de réécriture

Dans le poème II, 1, 39 (Annexe 1, texte 1), Grégoire affirme que son inspiration est à la fois personnelle et extérieure, puisqu'il écrit en parlant de ses vers :

Τὰ μὲν γὰρ ἐστὶ τῶν ἐμῶν, τὰ δ' ἔκτοθεν.

« Une partie vient de mes ouvrages, l'autre vient de l'extérieur » (II, 1, 39, v. 64). La référence à des œuvres extérieures est assez vague : Grégoire utilise le neutre pluriel τὰ, qui pourrait renvoyer au terme ποίημα<sup>337</sup> mais demeure imprécis<sup>338</sup>. Si nous n'avons pas trouvé d'autres emplois semblables de l'adverbe ἔκτοθεν, cette formulation rappelle l'emploi par les Pères grecs de l'adverbe ἕξωθεν, qui désigne les profanes<sup>339</sup>. Cela signifierait que Grégoire utilise des œuvres de la littérature païenne, par opposition à la littérature chrétienne, peut-être désignée par le complément au génitif τῶν ἐμῶν, qui désignerait les Ecritures<sup>340</sup>. Si l'on replace ce vers dans son contexte, il concerne essentiellement les genres poétiques à portée pédagogique, ce qui indiquerait que Grégoire ne néglige pas les œuvres poétiques didactiques de ses prédécesseurs, selon un processus de récupération que l'on constate chez plusieurs Pères grecs, en particulier dans l'ouvrage de Basile, *Aux jeunes gens*<sup>341</sup>. En outre, cette formule, qui est beaucoup plus générale que celle utilisée dans la *Passion du Christ*, où Grégoire dit qu'il écrit à la manière d'Euripide<sup>342</sup>, suggère que les sources extérieures employées par Grégoire sont multiples.

La manière dont le poète affirme le recours à des sources extérieures peut étonner un lecteur moderne, mais elle correspond bien à la conception de la *Mimésis* dans

---

<sup>337</sup> Ce terme est présent dans les vers qui précèdent le passage cité (v. 76).

<sup>338</sup> Il a été question des λόγοι dans le vers qui précède (v. 63).

<sup>339</sup> Athanase d'Alexandrie parle de « la sagesse extérieure » (ἡ ἕξωθεν σοφία), pour désigner la sagesse profane, *Vie d'Antoine* 93, 4.

<sup>340</sup> On trouve ce même type d'opposition entre les chrétiens et les païens au vers 49 du même poème.

<sup>341</sup> Voir Basile de Césarée, *Aux jeunes gens* 7.

<sup>342</sup> Voir Grégoire de Nazianze, *La Passion du Christ*, Prologue, v. 3-4.

l'Antiquité<sup>343</sup>, dont nous trouvons une définition éclairante chez le Pseudo-Longin, quand il écrit que la voie pour parvenir au sublime est « l'imitation, l'émulation des génies du passé, tant en prose qu'en vers »<sup>344</sup>. En effet, la pratique de ce que l'on appelle aujourd'hui la « réécriture » est profondément ancrée chez les poètes grecs, et elle se généralise et se diversifie à l'époque alexandrine<sup>345</sup>. La référence explicite à d'autres auteurs n'est pas non plus nouvelle : on trouve déjà ce procédé dans les *Couronnes* de Méléagre (130-89/70 av. J.-C.) et de Philippe, qui sont des énumérations des poètes auxquels des emprunts ont été faits<sup>346</sup>. Le phénomène de reprise est en outre bien connu des Pères grecs, comme en témoigne le début du sixième *Stromate* de Clément d'Alexandrie, dans lequel il parle du « larcin des Grecs » et des emprunts que les Grecs se font entre eux, citant pour exemples de nombreuses citations qui témoignent de la pratique du plagiat d'expressions ou d'idées de poètes<sup>347</sup>.

Excepté dans le vers étudié, Grégoire ne nous donne pas d'informations explicites sur sa conception de la réécriture : il est toutefois possible d'étudier la pratique qu'il en a et d'essayer de caractériser les différentes modalités d'écriture dans son œuvre poétique. Les travaux de la critique sur cette question sont rares : dans leurs commentaires linéaires, les critiques allemands emploient parfois le terme « Anspielungen », mais ne proposent pas de réflexion d'ensemble sur le phénomène strictement formel de la réécriture<sup>348</sup>. Certains ont établi un système de notations permettant de reconnaître les réécritures les plus visibles : K. Sundenmann, F. E. Zehles et M. J. Zamora indiquent les clausules, c'est-à-dire les fins de vers, ainsi que les mots et les syntagmes, qui conservent la même place dans le vers<sup>349</sup>. Face à la discrétion de la critique sur cette question, il nous a paru important de proposer une présentation aussi complète que possible des différentes modalités de réécriture repérables dans le corpus

---

<sup>343</sup> Sur l'imitation, voir U. Criscuolo, « Imitatio e tecnica espressiva in Gregorio di Nazianzo », in C. Moreschini, G. Menestrina, *Gregorio Nazianzeno teologo e scrittore*, Bologne, 1992, p. 117-150. Ce travail porte essentiellement sur des passages des discours et des lettres, mais aussi sur quelques épigrammes. Voir aussi D. Babut, « Sur la notion d'imitation dans les doctrines esthétiques de la Grèce classique », *Revue des Etudes Grecques* 98, 1985, p. 72-92.

<sup>344</sup> Pseudo-Longin, *Du Sublime* XIII, 2 (trad. H. Lebègue, p. 22).

<sup>345</sup> C. Cusset, *La Muse dans la bibliothèque*, op. cit., p. 13.

<sup>346</sup> *Anthologie Palatine* IV, 1, *Couronne de Méléagre* 2, *Couronne de Philippe*.

<sup>347</sup> Clément d'Alexandrie, *Stromate* VI, 2, 4, 4 et VI, 2, 5, 3-14.

<sup>348</sup> Voir C. Jungck, *Gregor von Nazianz, De vita sua*, op. cit., p. 30 ; M. Kertsch, « Stilische und literarische Untersuchungsergebnisse », op. cit., p.171.

<sup>349</sup> Voir F. E. Zehles und M. J. Zamora, *Gregor von Nazianz, Mahnungen an die Jungfrauen*, op. cit., et K. Sundermann, *Gregor von Nazianz, Der Rangstreit zwischen Ehe und Jungfräulichkeit*, op. cit.

poétique du Nazianzène, dans tous les genres de poèmes, et quelle que soit leur forme métrique. Pour mener ce travail, il était nécessaire de disposer d'un vaste matériau de départ : nous avons donc établi, à partir de nos propres recherches, des éditions annotées et des différents commentaires portant sur les poèmes de Grégoire, un vaste catalogue de références. Nous avons volontairement limité nos recherches aux emprunts poétiques, tant profanes que bibliques. Nous avons ensuite essayé d'organiser ces multiples références et de faire apparaître des procédés caractéristiques. Comme l'écrit A.-L. Rey à propos des *Centons homériques*, il est en effet possible d'étudier les techniques de composition qui vont « de la reprise textuelle inchangée aux plus complexes combinaisons de membres de vers et substitutions de termes »<sup>350</sup>. Comme il le fait lui-même pour les centons homériques, nous proposons de dresser un tableau objectif de ces opérations, de les décrire et de les analyser.

Ce travail d'organisation des références poétiques nous conduit à nous interroger sur le vocabulaire employé. Les termes de « réécriture » et d'« intertextualité » sont relativement récents et sont diversement définis par les chercheurs<sup>351</sup>. Le terme « réécriture » est assez vaste, et nous l'employons indifféremment avec le terme « reformulation ». Les termes « réécriture » et « reformulation » renvoient au travail de l'écrivain qui consiste à élaborer un ensemble cohérent à partir d'éléments épars<sup>352</sup> et supposent que le texte étudié se réfère à des textes antérieurs, phénomène appelé « l'intertextualité ». La manière dont les différents éléments sont insérés dans le texte peut correspondre à différents termes, dont les connotations sont plus ou moins positives : citation, emprunt, allusion, réminiscence, reprise, écho, plagiat, imitation... Les auteurs soulignent souvent la difficulté à définir ces termes avec précision<sup>353</sup>, et les distinctions sont délicates<sup>354</sup>. En outre, comme le constate C. Cusset pour la littérature

---

<sup>350</sup> A.-L. Rey, *Eudocie, Centons homériques*, SC 437, Paris, 1998, p. 69.

<sup>351</sup> On peut lire sur cette question la synthèse proposée par C. Cusset, *La Muse dans la bibliothèque*, op. cit., p. 7-10.

<sup>352</sup> Selon A. Compagnon, « Le travail de l'écriture est une réécriture dès lors qu'il s'agit de convertir des éléments séparés et discontinus en un tout continu et cohérent, de les rassembler (...). Récrire, réaliser un texte à partir de ses amorces, c'est les arranger ou les associer, faire les raccords ou les transitions qui s'imposent entre les éléments mis en présence », *La seconde main*, Paris, 1979, p. 32.

<sup>353</sup> A. Compagnon pense qu'il est presque impossible de définir la citation, *La seconde main*, op. cit., p. 34.

<sup>354</sup> Selon J. Bompaire, « étendu au sens large la citation comprend la reproduction immédiate d'un texte - directe ou paraphrasée-, l'allusion reconnaissable à un passage ou même à une œuvre, et à un degré plus éloigné encore la réminiscence, à condition qu'elle ne soit pas équivoque », *Lucien écrivain, Imitation et création*, Paris, 2000, p. 382.

alexandrine, aucun terme grec ne constitue un équivalent convenable du terme de réécriture, ce qui n'empêche pas l'idée de réécriture d'être présente dans plusieurs expressions<sup>355</sup>.

Pour pallier ces difficultés, nous avons essayé d'ordonner les différents modes de réécriture en fonction de la distance qui sépare le modèle de départ, parfois appelé hypotexte, et sa reprise par Grégoire. Cette première distinction nous conduit à consacrer un développement particulier aux citations, c'est-à-dire aux extraits empruntés par Grégoire à un autre auteur ou à une autre œuvre, extraits explicitement présentés comme émanant d'une source extérieure<sup>356</sup>. Dans ces cas-là, la distance avec le modèle de départ est minimale. Les emprunts, c'est-à-dire les références implicites à des sources extérieures, sont l'objet d'un autre développement, et nous avons essayé d'en organiser les différents usages, d'abord en fonction de la longueur des emprunts<sup>357</sup>. Nous avons aussi essayé de voir quels étaient les différents modes de reformulation. Parmi les emprunts, il nous semble possible de parler de réminiscence à partir du moment où « deux mots au moins se retrouvent dans des rapports de voisinage analogues chez le modèle et l'imitateur »<sup>358</sup>, notion qu'il faut distinguer de l'allusion, qui consiste « à rappeler par des traits, même fugitifs, l'œuvre d'un émule »<sup>359</sup>. Cette partie de notre étude permet de définir le travail d'écriture qui porte sur les mots, sur la forme. Il était aussi important que nous nous interrogeons sur le sens de ces citations et emprunts : c'est pourquoi, nous avons essayé, dans un deuxième temps, de définir les effets sémantiques de la réécriture. Là encore, il est possible de choisir pour critère la distance plus ou moins grande qui sépare la pensée formulée dans le modèle de la pensée formulée par Grégoire. Certains auteurs distinguent les « citations-compliments » et les « citations polémiques »<sup>360</sup>. Dans son travail sur la poésie latine

---

<sup>355</sup> Selon C. Cusset, « ces concepts d'intertextualité et de réécriture posent encore le problème de leur adéquation à une littérature qui leur est étrangère », *La Muse dans la bibliothèque*, op. cit., p. 11. J. Bompaire constate pareillement que « sur le problème particulier de la citation, la rhétorique antique est peu explicite », *Lucien écrivain*, op. cit., p. 383.

<sup>356</sup> Pour S. Labarre, « l'emprunt, c'est-à-dire la reprise de quelques mots, diffère de la citation. La citation extrait l'idée émise par un autre, dans sa littéralité ou du moins laisse croire qu'elle est littérale », *Le manteau partagé, Deux métamorphoses poétiques de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux et Venance Fortunat*, Paris-Turnhout, 1988, p. 187.

<sup>357</sup> C'est un peu l'approche d'E. Dubedout, puisqu'il distingue les « singulae voces » et les « singulae locutiones », *De Gregorii Nazianzeni Carminibus*, op. cit., p. 87 s.

<sup>358</sup> B. Schouler, *La tradition hellénique chez Libanios*, op. cit., p. 442.

<sup>359</sup> A. Dain, *Traité de métrique grecque*, op. cit., p. 218.

<sup>360</sup> Voir E. Stemplinger, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Leipzig-Berlin, 1912, p. 196 et 202.



chrétienne, S. Labarre parle d'*aemulatio* quand le « poète chrétien rivalise avec son modèle païen, en lui empruntant un motif auquel il donne une signification chrétienne », ce qui s'apparente à la christianisation d'un motif, et considère que cette rivalité se situe à l'écart de tout esprit polémique, à la différence de la *retractatio* qui consiste à prendre de l'écart par rapport à la source, voire à la démentir<sup>361</sup>. C. Calame distingue deux modes de reprise, selon des modalités un peu différentes : la *traditio*, qu'il définit comme la reformulation de l'extrait pour en donner une version nouvelle, et l'*auctoritas* qui est définie comme l'intégration d'une composition entière au corpus en lui retirant son autorité première<sup>362</sup>. Nous avons préféré séparer le travail d'écriture qui porte sur les emprunts à la poésie profane et ceux qui portent sur les emprunts à la poésie biblique : si cette distinction peut se révéler artificielle, elle s'est imposée en raison des différences profondes, tant au niveau de la forme que du sens, entre la poésie profane et la poésie biblique. Nous avons toutefois choisi des critères d'organisation semblables dans les deux cas, afin de mettre en valeur les points communs et les différences de traitement de ces deux types de sources poétiques.

## I. Le travail d'écriture et les sources poétiques profanes

Dans notre étude de la langue des poèmes de Grégoire, l'influence de la poésie profane est déjà apparue, à travers l'emploi d'un lexique spécifiquement poétique et la présence d'emprunts métriques. L'étude des emprunts de Grégoire aux poètes profanes confirme de manière encore plus convaincante qu'il existe un lien étroit entre son œuvre poétique et les œuvres du patrimoine littéraire profane. Même s'ils ne sont pas toujours faciles à déceler ou à identifier, il apparaît en effet que ces emprunts sont extrêmement abondants.

---

<sup>361</sup> S. Labarre, *Le manteau partagé*, op. cit., p. 197-198.

<sup>362</sup> C. Calame, « Modes de la citation et critique de l'intertextualité : jeux énonciatifs et pragmatiques dans les *Theognidea* », in *La citation dans l'Antiquité, Actes du colloque du PARSAs, Lyon, ENS LSH, 6-8 novembre 2002*, sous la direction de C. Darbo-Peschanski, p. 227.

## A) Les effets stylistiques

Selon les principes définis précédemment, nous commencerons par distinguer les citations proprement dites, c'est-à-dire la reprise rendue explicite par la référence à un autre auteur d'un ou plusieurs vers dans leur littéralité, et les emprunts, qui ne sont signalés par aucune indication de Grégoire.

### 1. Les citations

Dans l'ensemble du corpus, les citations proprement dites ne sont pas très fréquentes. De manière étonnante, la majorité d'entre elles apparaissent dans un même poème moral et didactique, intitulé *Sur la vertu* (I, 2, 10), et adressé à un jeune homme. Sans revenir sur le sens de ces citations qui ont déjà été étudiées par M. Kertsch dans son commentaire linéaire, il est intéressant d'en citer quelques-unes pour voir comment Grégoire procède. Dans deux cas, il cite nommément le poète concerné, comme quand il écrit :

"Ομηρε καὶ σύ, πῶς τοσοῦτον ἀστάτῳ  
πράγματι νέμεις, ὥστε φράσαι που τῶν ἐπῶν,  
ὀπηδὸν εἶναι τὴν ἀρετὴν τῶν χρημάτων ;

« Homère, toi aussi, comment accordes-tu tant à une chose instable, au point de dire dans un de tes chants, que la vertu accompagne les biens ? »<sup>363</sup>. La référence à Homère est ici suivie de la reformulation de sa doctrine morale. L'écrivain est bien défini comme un poète, avec la formule « un de tes chants » (που τῶν ἐπῶν). En réalité, l'attribution de ces vers à Homère est erronée<sup>364</sup> et une telle confusion peut être le signe que Grégoire cite de mémoire, sans se référer au texte original. Il se réfère en réalité à un passage des *Travaux et les Jours* d'Hésiode, dans lequel le poète didactique écrit : πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ, « la vertu et la gloire accompagnent la richesse »<sup>365</sup>. Grégoire conserve les principaux termes du vers, avec quelques légères modifications, puisque le verbe ὀπηδῶ est remplacé par le substantif ὀπηδός, tandis que le mot χρήματα reprend le terme hésiodique πλοῦτος. Dans cette même pièce,

---

<sup>363</sup> I, 2, 10 v. 396-398. Voir C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù, op. cit.*, p. 269.

<sup>364</sup> C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù, op. cit.*, p. 269

<sup>365</sup> Hésiode, *Les Travaux et les jours*, v. 313. Traduction modifiée.

Grégoire écrit encore :

Ληρεῖ δέ μοι Θεόγνις ὡς λῆρον πλατύν,  
κρημνοὺς προτιμῶν τῆς ἀπορίας καὶ βυθοῦς,  
κακῶς τε Κύρῳ νομοθετῶν εἰς χρήματα.

« Pour moi, Théognis délire, comme dans un vaste délire, en préférant les lieux escarpés et les abîmes à la pauvreté, et en donnant des lois mauvaises à Cyrnos au sujet des biens »<sup>366</sup>. Là encore, la référence aux vers de Théognis est suffisamment précise pour que l'on puisse identifier les vers concernés par la condamnation de Grégoire. Il s'agit du passage où Théognis écrit :

Ἄνδρ' ἀγαθὸν πενίη πάντων δάμνησι μάλιστα,  
καὶ γήρως πολιοῦ, Κύρνε, καὶ ἠπιάλου·  
ἦν δὴ χρὴ φεύγοντα καὶ ἐς βαθυκῆτα πόντον  
ῥιπτεῖν καὶ πετρέων, Κύρνε, κατ' ἠλιβάτων.

« La pauvreté dompte l'homme de bien plus que tout, plus que la blanche vieillesse et que la fièvre, Cyrnos. Il faut vraiment, en la fuyant, se jeter, Cyrnos, et dans la mer aux gouffres profonds et du haut de rochers élevés »<sup>367</sup>. La citation de Grégoire n'est pas textuelle car il remplace les termes employés par Théognis par des synonymes : la pauvreté est désignée par le terme ἀπορία et non par πενίη, le terme κρημνοί, « les lieux escarpés » remplace l'expression πέτραι ἠλίβατοι, « les rochers élevés », et le mot βυθοί, « les abîmes », remplace la formule βαθυκῆτης πόντος, « la mer aux gouffres profonds ». On voit toutefois que Grégoire conserve les éléments évoqués par Théognis pour que la référence soit facile à reconnaître, avec en particulier l'évocation de Cyrnos.

Si, dans ces deux exemples, Grégoire cite les auteurs auxquels il se réfère, il ne cite pas réellement leurs vers, mais y fait allusion, de manière assez claire. Dans ce même poème, Grégoire cite aussi textuellement des vers : il semble toutefois qu'il se réfère à une source indirecte, puisqu'il réutilise deux anecdotes de Diogène Laërte qui comportent des citations poétiques. La première anecdote présente un court échange

---

<sup>366</sup> I, 2, 10, v. 393-5. Voir C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù, op. cit.*, p. 268.

<sup>367</sup> Théognis, *Elégies* I, v. 173-176. Traduction modifiée.

entre Platon et Archélaos : elle comporte deux citations des *Bacchantes* d'Euripide<sup>368</sup>, qui font un à deux vers, et qui sont présentées comme telles, puisque selon Grégoire, Platon répond « en disant cet iambe d'Euripide à bon escient » (ἱαμβον εἰπὼν καίριον ἐξ Εὐριπίδου) et que son interlocuteur « repousse la finesse de l'iambe par un iambe » (τὴν ἱάμβου κομψότητ' ἱαμβίῳ / βάλλει)<sup>369</sup>. La deuxième anecdote rapporte un vers qu'aurait cité Diogène le Cynique, refusant les olives qu'on lui avait apportées, en disant :

(...) τραγωδίας ἔπη,  
 ὧν ἓν τι καὶ τόδ' εὐστόχως εἰρημένον·  
 " ὦ ξένε, τυράννοις ἐκ ποδῶν μεθίστασο",

« des paroles de tragédie, parmi lesquelles celle-ci a été prononcée adroitement : "Etranger, recule devant les tyrans ! " »<sup>370</sup>. Le vers cité est emprunté aux *Phéniciennes* d'Euripide (v. 40) et la phrase est prononcée par le cocher du roi de Thèbes Laïos, au moment où Œdipe et Laïos se croisent sur un chemin en Phocide. Il est toutefois certain, étant donné le contexte, que Grégoire évoque ici l'attitude du philosophe cynique rapportée par Diogène Laërte et non celle du cocher de la tragédie<sup>371</sup>.

Ces citations explicites constituent toutefois des cas isolés : elles prennent place dans un développement sur la vertu, au cours duquel le poète passe en revue les philosophes grecs profanes, pour les opposer aux personnages de la tradition biblique et chrétienne<sup>372</sup>. En revanche, dans le reste du corpus, le recours à la citation est assez peu fréquent, puisque nous n'avons relevé que deux autres cas de ce genre. Dans le poème II, 1, 12, *A lui-même et à propos des évêques*, la citation est indiquée non par la référence à son auteur, mais au genre, Grégoire écrivant :

(...) ὦ πόλις, πόλις,  
 ἔν' ἐκβόησω καὶ τι καὶ τραγωδικόν.

<sup>368</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, v. 836 et v. 317-318.

<sup>369</sup> I, 2, 10, v. 324-334. Voir C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù, op. cit.*, p. 259.

<sup>370</sup> I, 2, 10, v. 277-279. Voir C. Crimi, M. Kertsch, J. Guirau, *Gregorio Nazianzo, Sullà virtù, op. cit.*, p. 251. Ce passage est aussi cité par Grégoire dans le *Discours* 4, 72.

<sup>371</sup> Diogène Laërte, *Vie des philosophes* 6, 55.

<sup>372</sup> K. Demoen, *Pagan and biblical Exempla, op. cit.*, p. 178 s.

« "O ville, ville..." , pour pousser aussi une fois un cri tragique »<sup>373</sup>. Dans le poème II, 1, 11, *Sur sa vie*, Grégoire dit que ses collègues sont :

Κάπροι δ' ὅπως θήγοντες ἀγρίαν γένυν  
-ὡς ἂν μιμήσωμαί τι τῆς τραγωδίας -,

« "Comme des sangliers aiguisant leur dent sauvage" (pour imiter un passage de la tragédie) »<sup>374</sup>. Dans le premier exemple, Grégoire utilise une formule employée dans une tragédie de Sophocle par Œdipe, lorsqu'il s'oppose à Créon pour savoir qui doit gouverner Thèbes<sup>375</sup>, pour l'appliquer à la ville de Constantinople, déchirée par les divisions. Dans le deuxième exemple, Grégoire emploie un trimètre iambique décrivant Étéocle et Polynice en train de se battre<sup>376</sup>, pour l'appliquer aux évêques. Dans les deux cas, les citations s'insèrent aisément dans le vers, puisque les poèmes concernés sont eux-mêmes en trimètres iambiques. Grégoire indique qu'il s'agit de citation par la référence à la tragédie, dans le vers qui suit, et se décrit lui-même en train d'imiter un modèle.

Dans une autre pièce, Grégoire fait référence de manière encore plus allusive à la source utilisée, puisqu'il évoque des :

ἀμφίθετοι, καιροῖο πολυτρέπτου θεράποντες,  
πουλύποδες πέτρησιν ἀειδόμενοι χροά μῦθῳ.

« personnages équivoques, serviteurs de l'occasion changeante, polypes sur leurs rochers, qui sont chantés pour leurs couleurs dans des histoires »<sup>377</sup>. Si le terme μῦθος ne permet pas de définir un genre littéraire précis<sup>378</sup>, le participe ἀειδόμενοι renvoie, lui, au genre poétique. La référence au polype et à ses capacités de transformation est récurrente dans la poésie grecque profane. Les vers les plus connus, fréquemment cités par les prosateurs<sup>379</sup>, sont ceux de Théognis, qui écrit :

πουλύπου ὀργὴν ἴσχε πολυπλόκου, ὃς ποτὶ πέτρῳ  
τῇ προσομιλήσει τοῖος ἰδεῖν ἐφάνη·

---

<sup>373</sup> II, 1, 12, v. 134-135.

<sup>374</sup> II, 1, 11, v. 1804-1805. Traduction modifiée.

<sup>375</sup> Sophocle, *Œdipe-Roi*, v. 626.

<sup>376</sup> Euripide, *Phéniennes*, v. 1380.

<sup>377</sup> II, 1, 13, v. 82-83.

<sup>378</sup> Sur les différents sens de ce terme, voir K. Demoen, *Pagan and biblical Exempla, op. cit.*, p. 213.

<sup>379</sup> Voir Athénée, *Les Deipnosophistes* VII, 102, 18-27 ; Plutarque, *De l'intelligence des animaux* II, 318, etc.

νῦν μὲν τῆδ' ἐφέπου, τότε δ' ἄλλοῖος χροῖα γίνου.

« Prends exemple sur le polype aux nombreux replis, qui se donne l'apparence de la pierre où il va se fixer. Attache-toi un jour à l'une, et un jour change de couleur »<sup>380</sup>. Plusieurs termes (nous les soulignons) employés par Grégoire semblent être inspirés par les vers de Théognis, mais le poète peut aussi se souvenir d'autres vers dans lesquels cette image a été reprise, comme ceux d'Oppien<sup>381</sup> ou du Pseudo-Phocylide<sup>382</sup>. La formulation de Grégoire est en effet suffisamment vague pour laisser entendre que ces différentes sources sont connues et constituent une vaste tradition à laquelle le poète chrétien se réfère à son tour.

De manière encore plus allusive, Grégoire emploie des formules générales, qui ne comportent ni le nom de l'auteur de référence, ni le titre de l'œuvre, ni un terme générique permettant de reconnaître la source poétique<sup>383</sup>. Ces formules sont banales et très habituelles dans ce type d'emprunts. Ainsi, Grégoire emploie, dans un poème, la formule ὡς ἐνέπουσιν, « à ce qu'on raconte » (I, 2, 29, v. 115), pour introduire le mythe de Pandore. S'il ne cite pas nommément Hésiode, la référence est évidente, dans la mesure où Pandore est citée et longuement décrite. Grégoire utilise aussi la formule ὡς ἀκούομεν, « comme nous l'entendons », quand il écrit :

εἶναι γάρ, εἶναι τ' ἀνδρός, ὡς ἀκούομεν,  
τὸ σῶμα δοῦλον, τὸν τρόπον δ' ἐλεύθερον·

« car le corps de l'homme, comme nous l'entendons dire, est l'esclave, tandis que le comportement est libre »<sup>384</sup>. Ces vers reprennent, en l'adaptant, légèrement le vers, conservé à l'état fragmentaire, de Sophocle : εἰ σῶμα δοῦλον, ἀλλ' ὁ νοῦς ἐλεύθερος, « si le cœur est l'esclave, toutefois l'esprit est libre »<sup>385</sup>. Ailleurs, c'est la simple présence de l'adverbe ὄντως qui indique le recours à une citation, comme quand Grégoire écrit : ὄντως ἀσυλλόγιστον ἡ πονηρία, « Ainsi, la méchanceté (est)

---

<sup>380</sup> Théognis, *Elégies* I, v. 215-217 (trad. J. Carrière, p. 38).

<sup>381</sup> Oppien, *Halieutiques* II, v. 232-233.

<sup>382</sup> Pseudo-Phocylide, *Sentences*, v. 48-49.

<sup>383</sup> Voir aussi le relevé fait par K. Demoen, « The Attitude towards Greek Poetry in the Verse of Gregory Nazianzen », *op. cit.*, p. 245.

<sup>384</sup> I, 2, 10, v. 686-687.

<sup>385</sup> Sophocle, Fr. 940, 1 (éd. S. Radt, *Tragicorum Graecorum fragmenta*).

dépourvue de raison »<sup>386</sup>, citant un vers de Ménandre, selon lequel ἀσυλλόγιστόν ἐστιν ἡ πονηρία, « la méchanceté (est) dépourvue de raison »<sup>387</sup>.

Dans l'ensemble, Grégoire recourt toutefois peu à la citation : il cite seulement quatre fois des vers de manière explicite, en indiquant le nom de l'auteur ou en disant qu'il parle « à la manière de ». Quand il fait référence à un poète, il ne cite pas ses vers, mais y fait allusion par des jeux d'échos plus ou moins décelables. La majorité des expressions choisies pour introduire les citations montre le goût de Grégoire pour des formulations assez vagues et générales, tout en témoignant du caractère conscient du recours à la réécriture.

## 2. Les emprunts

Si le recours à la citation est assez exceptionnel, les emprunts, dont la définition est beaucoup plus large, sont nombreux, dans l'ensemble du corpus poétique, et se font selon des modalités variées.

### *a) Les emprunts de groupe de mots et de vers sans altération*

Notre étude du lexique nous a amenée à travailler sur des termes isolés, qui ne sont pas forcément les plus significatifs, dans la mesure où ils ne permettent pas d'affirmer que Grégoire fait référence à un modèle précis. Plus significatifs sont les vers entiers ou les groupes de mots que Grégoire reprend sans altération.

Les emprunts de syntagmes de deux ou trois termes sont nombreux. Plusieurs syntagmes composés d'un nom et d'un adjectif sont réemployés par Grégoire : νῆα μέλαιναν, « le noir vaisseau » (I, 2, 1, v. 257 ; II, I, v. 485, etc.), μέγα κῦμα, « le grand flot » (I, 2, 3, v. 22 et *Od.* XII, v. 202), χρύσεια χαλκείων, « de l'or pour le bronze » (I, 2, 2, v. 127 et II, VI, v. 236), κρατερόν μένος, « un plus grand courage » (I, 2, 2, v. 191 et II, XVI, v. 189), μῆδεα πυκνά, « les subtiles pensées » (I, 2, 2, v. 198 et II, III, v. 202), ἐλεύθερον ἦμαρ, « le jour de la liberté » (I, 2, 1, v. 150, v. 341 ; I, 2, 2, v. 262 et II, VI, v. 455, etc.). Dans plusieurs cas, Grégoire conserve aussi les prépositions, comme avec les formules οὐρανὸς εὐρὺς ὑπερθε, « le vaste ciel au-

---

<sup>386</sup> II, 1, 11, v. 991. Traduction modifiée.

<sup>387</sup> Ménandre, *Sentences* 1, 50 (éd. A. Meineke).

dessus de nos têtes » (I, 2, 2, v. 16 et *Il.* XV, v. 36), σῆσιν ἐνὶ πραπίδεσσιν, « dans ton cœur » (I, 2, 2, v. 16 et Quintus XIV, v. 310). Parfois, Grégoire reprend des formules verbales comme ὄλβον ὀπάζειν, « procurer le bonheur » (I, 1, 4, v. 83 et Hésiode, *Théogonie*, v. 420). Pareillement, dans les poèmes en trimètres iambiques, Grégoire conserve des formules composées de deux syntagmes comme πᾶσι περίφαντος, « fameux pour tous » (I, 2, 1, v. 653 et Sophocle, *Ajax*, v. 599), ou encore φρονήματος πλέως, « plein de superbe » (II, 1, 11, v. 63 et Eschyle, *Prométhée*, v. 953).

Il est fréquent que ces emprunts soient aussi des emprunts métriques. Ainsi, quand Grégoire écrit : ἴσον ἀραχναίοις νήμασιν αἰὲν ἔχειν, « considère-le toujours comme des toiles d'araignée » (I, 2, 31, v. 28), il conserve l'expression ἀραχναίοις νήμασιν à la même place dans le pentamètre que dans une épigramme votive d'Antipater de Sidon qui évoque ἔργον ἀραχναίοις νήμασιν ἰσόμορον, « un travail aussi fin que les toiles de l'araignée » (*Anthologie Palatine* VI, 206, v. 6). Certaines tournures d'Homère conservent à la fois leur place dans le vers et leur statut d'expressions formulaires, comme ὑπεῖρ ἄλλα, « sur la mer » (I, 2, 1, v. 373 ; II, 1, 1, v.10 et *Il.* XXIII, v. 227, etc.). Plus courantes encore sont les expressions conservées en fin de vers. Plusieurs sont attestées en fin de trimètres iambiques. Quand Grégoire écrit : φεύγοντες ὄχονθ' ὡς κεραυνίου βολάς, « ils avaient pris la fuite comme pour échapper aux coups de la foudre » (II, 1, 11, v. 1915), il reprend une formule d'Eschyle, qui évoque « les éclairs et les coups de la foudre » (τάς δ' ἀστραπάς τε καὶ κεραυνίους βολάς, *Sept contre Thèbes*, v. 430). Pareillement, l'interrogation ἦ κακὸν μέγα ; « est-ce un grand mal ? » (II, 1, 11, v. 995), est entièrement empruntée à Euripide (*Phéniciennes*, v. 388). Dans les poèmes en hexamètres dactyliques, on peut relever plusieurs tournures employées en fin de vers : εἰσὶν ἄριστοι, « ils sont nobles » (I, 2, 1, v. 327 et *Od.* II, v. 51, etc.), περιηγεῖ κύκλω, « cercle circulaire » (I, 2, 2, v. 220 et Oppien, *Halieutiques* IV, v. 251), ψαμάθοισι βαθείαις, « les sables profonds » (I, 2, 2, v. 238 et Quintus III, v. 409), et ἀφρόν ἀπὸ στομάτων, « l'écume sortant des bouches » (I, 2, 29 v. 246 et Callimaque, *Pour le bain de Pallas*, v. 12). On trouve aussi de courtes formules qui constituent à elles seules une unité, comme Ἦ



μέγα θαῦμα, « quel grand miracle ! » (I, 2, 2, v. 191 et *Od.* XIX, v. 36), ou encore φεῦ τάλαις, « hélas malheureux que je suis » (II, 1, 11, v. 183 et Sophocle, *Ajax*, v. 983). De la même manière, Grégoire conserve souvent des expressions placées en début de vers. Dans les poèmes en trimètres iambiques, il emploie à plusieurs reprises la formule γῆς καὶ θαλάσσης, « de la terre et de la mer » (II, 1, 11, v. 1511 ; II, 1, 12, v. 616 ; I, 2, 28, v. 348), attestée chez Lycophron<sup>388</sup>. Dans les poèmes en hexamètres dactyliques, on peut comparer ce vers de Grégoire : ἐξ ὀλίγου σπινθῆρος ἐς ἠέρα πυρσὸν αἰείρας, « en faisant jaillir dans les airs, à partir d'une petite étincelle, un incendie » (II, 2, 7, v. 325), à ce vers du Pseudo-Phocylide : Ἐξ ὀλίγου σπινθῆρος ἀθέσφατος αἰθεταὶ ὕλη, « à partir d'une petite étincelle, la forêt immense s'enflamme »<sup>389</sup>, les deux hexamètres commençant de la même façon.

Les emprunts plus longs, d'un demi-vers à un vers complet, sont plus rares, mais attestés. Les emprunts qui constituent un demi-vers sont essentiellement issus de l'épopée homérique, et Grégoire conserve leur position dans le vers. Citons pour exemples les formules suivantes : πατήρ καὶ πότνια μήτηρ, « un père et une digne mère » (I, 2, 1, v. 400 ; II, 1, 1, v. 414 et *Il.* VI, v. 413, etc.), ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ, « un homme a mis sous le joug » (I, 2, 2, v. 195 et *Il.* X, v. 293), et περισταδόν, ἄλλοθεν ἄλλος, « qui d'un côté, qui de l'autre, l'entourent » (I, 2, 15, v. 37 et *Il.* XIII, v. 551), placés en fin d'hexamètre ; οὐ κακός, οὐδὲ μὲν ἐσθλός, « ni un vilain ni un noble » (I, 2, 1, v. 484 et *Il.* VIII, v. 553), placé en début d'hexamètre. Dans des cas encore plus rares, Grégoire conserve un vers entier, comme quand il écrit : καὶ τοῖς ὄσσα τε γαῖαν ἐπιπνεῖει τε καὶ ἔρπει, « et pour tous les êtres qui respirent et qui marchent sur terre » (II, 2, 5, v. 89), hexamètre entièrement emprunté à l'*Iliade* (XVII, v. 447). Grégoire conserve aussi le vers : ὡς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες, « à la pensée que Troyens et Achéens, se ruant les uns sur les autres » (I, 2, 15, v. 81 et *Il.* XI, v.70, etc.). Dans certains cas, le vers cité semble particulièrement connu, comme quand Grégoire fait référence à la potion magique donnée à Ulysse par Hélène et la qualifie de « remède à sa douleur autant que sédatif contre la colère, qui lui

<sup>388</sup> Lycophron, *Alexandra*, v. 1229 (éd. L. Mascialino).

<sup>389</sup> Pseudo-Phocylide, *Sentences*, v. 144. Traduction modifiée.

faisait oublier tous ses maux » (Νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἀπάντων, II, 2, 5, v. 202). Grégoire reprend ici dans son intégralité un vers d'Homère (*Od.* IV, v. 221), déjà cité par Clément d'Alexandrie dans le *Protreptique* (I, 2, 4) et qui serait, d'après N. Zeegers-Vanders Vorst, très fréquemment cité<sup>390</sup>. Les emprunts d'un vers ne se concernent pas seulement la poésie homérique, puisque nous avons aussi relevé des trimètres iambiques empruntés à Euripide, comme Ἡ γλῶσσ' ὀμώμοχ', ἥ δὲ φρήν ἀνώμοτος, « Ma langue l'a juré mais non ma conscience » (I, 2, 24, v. 264 et *Hippolyte*, v. 612), ou encore τὰ χρήματ' ἀνθρώποισι τιμιώτατα, « la richesse est pour l'homme le bien le plus précieux » (I, 2, 10, v. 373 et *Les Phéniciennes*, v. 439).

#### b) Les modalités de reformulation

Dans les exemples étudiés jusqu'à présent, Grégoire conserve les formules telles qu'elles apparaissent dans le modèle de référence : il est parfois obligé de procéder à des altérations formelles, rendues obligatoires par l'emploi d'une formule dans un nouveau contexte.

Parmi ces modifications grammaticales, on relève essentiellement des changements de désinence. La formule στάθμη βίου, « un modèle de vie » (II, 1, 11, v. 52), reprend l'expression d'Euripide στάθμην βίου qui est à l'accusatif (*Ion*, v. 1514), et qui est pareillement placée à la fin du trimètre iambique. La formule déclinée au masculin par Grégoire, καίπερ ἠδικημένος, « malgré les torts que j'ai subis » (II, 1, 11, v. 953), est employée au féminin par Euripide (καίπερ ἠδικημένη, *Electre*, v. 1030). Avec la formule ἐπηετανὸν κομόωσαν, « nourrie pendant un an » (II, 1, 1, v. 530), Grégoire emploie au singulier la tournure plurielle d'Apollonios de Rhodes, ἐπηετανὸν κομέουσαι (*Argonautiques* II, v. 1176), placée elle aussi en fin d'hexamètres. Grégoire emploie, au contraire, un pluriel là où son modèle emploie un singulier, dans la formule ἐτώσια μοχθίζοντες, « s'égosillant en vain » (I, 1, 8, v. 37), inspirée d'une expression de Théocrite (ἐτώσια μοχθίζοντι, *Idylle* 1, v. 38), placée pareillement en fin d'hexamètre, ou encore dans l'expression παντοίαις ἀρετῆσι κεκασμένοι, « ornés de toutes les vertus » (I, 2, 1, v. 302), qui a pour modèle le vers d'Homère

<sup>390</sup> N. Zeegers-Vanders Vorst, *Les citations des poètes grecs, op. cit.*, p. 272.

παντοίησ' ἀρετῆσι κεκασμένον (*Od.* IV, v. 725, v. 815). Les changements peuvent concerner les deux termes du syntagme, comme dans la formule ἐγχρίμψησιν ὀδόντα, « elle a planté sa dent » (II, 1, 1, v. 235), qui reprend une tournure d'Oppien (ἐγχρίμψειεν ὀδόντι, *Cynégétique* III, v. 386). Dans le cas de la formule νηὸς τ' ὠκυάλιοι, « la nef rapide », (I, 2, 1, v. 437) inspirée de la formule homérique νεὸς (...) ὠκυάλου (*Il.* XV, v. 704-5), ou encore la formule ἀργαλέων μελεδῶνων, « les terribles soucis » (I, 2, 1, v. 233, I, 2, 2, v. 202), inspirée d'un fragment de Mimnerne ἀργαλέων μελεδωνέων (Fr. 11, éd. Gentili-Prato), les transformations sont sans doute dûes à des besoins métriques, puisque Grégoire procède à un allongement ou à une contraction, selon les cas. C'est aussi la prise en compte des nécessités métriques qui explique que Grégoire élide une lettre, comme dans la formule τὸ μέγ' ὄφελος, « une grande utilité » (II, 1, 11, v. 225) qui reprend la formule tragique τὸ μέγα ὄφελος (Sophocle, *Œdipe-Roi*, v. 517). On peut retrouver ce type de modifications grammaticales pour les emprunts d'un vers entier. Ainsi quand Grégoire parle du rayonnement d'un masque « par l'or, l'électron, l'argent et l'ivoire » (χρυσῶ τ' ἠλέκτρῳ τε καὶ ἀργύρῳ ἠδ' ἐλέφαντι, I, 2, 29, v. 336), il transpose au datif un hexamètre d'Homère qui est au génitif (χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος, *Od.* IV, v. 72).

Le changement de l'ordre dans lequel les mots apparaissent apporte pareillement des altérations assez minimales par rapport au modèle. Ainsi, Grégoire sépare deux termes initialement unis, comme dans la formule χρυσοῖο, καὶ ἠλέκτροιο τάλαντα, « des talents d'or et d'électron » (I, 2, 2, v. 129), adaptée de l'expression homérique χρυσοῖο τάλαντα, « des talents d'or » (*Od.* IV, v. 129). Fréquemment, le changement d'ordre des mots va de pair avec l'ajout de nouveaux termes, qui n'apparaissent pas dans le modèle. Ainsi, quand Grégoire utilise la formule ὄλβον ἐπισπεύδων τὸν ὑπέρτατον ἐν μερόπεσσι, « recherchant le bonheur le plus haut parmi les hommes » (I, 2, 2, v. 152), il reprend l'expression de Pindare ὄλβον ὑπέρτατον, « le bonheur le plus haut » (*Pythiques* 3, 88) et ajoute des éléments de son cru, comme quand il évoque : ἀμφιλύκην δ' ἄρα τήν γε σοφοὶ μίξιν καλέουσι, « le mélange que les sages appellent le point du jour » (II, 2, 5, v. 137), reprenant l'expression d'Apollonios de

Rhodes ὁ τ' ἀμφιλύκην μιν ἀνεγρόμενοι καλέουσι, « ce qu'ils appellent, à leur réveil, le point du jour » (*Argonautiques orphiques* II, v. 671). On peut aussi citer cette apostrophe à la virginité : Παρθενίη, μέγα χαῖρε, θεόσδοτε, δῶτερ ἐάων, « Virginité, grand salut à toi, don divin, dispensatrice des biens » (I, 2, 1, v. 11), qui reprend un vers de Callimaque : χαῖρε μέγα, Κρονίδη πανυπέρτατε, δῶτορ ἐάων, « grand salut à toi, fils de Chronos, le plus haut de tous, dispensateur des biens » (*Hymne à Zeus* 1, v. 91). Ce sont sans doute des raisons métriques qui conduisent Grégoire à changer la place de la formule χαῖρε μέγα, le terme Παρθενίη ne pouvant pas se substituer simplement au terme Κρονίδη, alors qu'il conserve la formule δῶτορ ἐάων en fin d'hexamètre.

L'ajout d'un terme peut aussi provoquer un léger changement dans l'ordre des mots. C'est le cas avec la tournure ὡς εὔπτερόν τιν' ὄρνιν, « comme un oiseau ailé » (II, 1, 88, v. 74), inspiré du vers de Sophocle ἄπερ εὔπτερον ὄρνιν, « pareils à l'oiseau ailé » (*Edipe-Roi*, v. 175). Le changement concerne parfois un seul terme de l'expression. Ainsi, la formule κρυερῶν ἀλλοτρίην νιφάδων, « étrangère aux neiges glacées » (I, 2, 14, v. 50) reprend une expression des épigrammes κρυερῶν ἀντίπαλον νιφάδων, « ennemi des neiges glacées » (Antipater, *Anthologie Palatine* XI, 158, v. 4). Un terme est parfois substitué à un autre comme dans les formules καὶ σύ, Λάκαινα τάλαινα, « toi aussi, Laconie malheureuse » (II, 2, 7, v. 272), qui reprend l'expression καὶ σύ, τάλαινα Κόρινθε, « toi aussi, malheureuse Corinthe » (*Oracles sibyllins* IV, v. 105) ou τά τε χθὼν ἐστεφάνωται, « les éléments dont la terre se couronne » (II, 1, 51, v. 17), qui correspond à l'expression homérique τά τ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται, « les éléments dont le ciel se couronne » (*Il.* XVIII, v. 485).

L'insertion de nouveaux termes peut amener Grégoire à employer une tournure qui constitue une véritable amplification par rapport au modèle initial et le conduit à s'éloigner davantage de l'hypotexte. Ainsi, Grégoire écrit :

Τροχὸς τίς ἐστιν ἀστάτως πεπηγμένος,  
ὁ μικρὸς οὗτος καὶ πολύτροπος βίος.

« C'est une roue fixée de manière instable que cette vie courte et aux mille formes »<sup>391</sup>. Ce distique reprend une image attestée chez le Pseudo-Phocylide qui écrit : Κοινὰ πάθη πάντων. Ὁ βίος τρόχος. Ἄστατος ὄλβος, « Mêmes maux pour tous ; la vie, une roue ; instable, le bonheur »<sup>392</sup>. Les deux termes βίος et τρόχος sont conservés, mais à la formule extrêmement concise du Pseudo-Phocylide, Grégoire préfère une formulation un peu plus longue, organisée à partir de l'image de la roue. Il reprend l'idée d'instabilité, appliquée par le Pseudo-Phocylide au bonheur, en reprenant l'adjectif ἄστατος avec l'adverbe ἀστάτως, et ajoute un autre adjectif, πολύτροπος, aussi attesté en poésie chez le Pseudo-Phocylide, quand il dit qu'il faut se méfier du peuple parce qu'il est changeant (*Sentences*, v. 95). A l'inverse, Grégoire peut aussi reprendre une formule pour la rendre plus concise. Ainsi, le vers πούλυπον ἐκ θαλάμης πέτρην κοτύλησιν ἔχοντα, « un polype (éloigné) de son gîte qui s'accroche à la pierre avec ses tentacules »<sup>393</sup>, s'inspire sans doute des vers homériques suivants : πούλυποδος θαλάμης ἐξελκομένοιο / πρὸς κοτυληδονόφιν πυκιναὶ λάϊγγες ἔχονται, « quand le polype est arraché de son gîte, des graviers s'accrochent en grappe à ses tentacules »<sup>394</sup>. Grégoire conserve certains termes, en omet d'autres, et en transformant certains comme le terme πούλυποδος qui devient πούλυπον pour constituer un dactyle.

A l'exemple d'Homère, Grégoire recourt aussi à des expressions formulaires, sans doute inspirées de modèles antérieurs et qui reviennent de manière récurrente dans le corpus poétique, avec de légères variations. Ainsi, à partir du vers des *Oracles sibyllins* : Ἄνθρωποι θνητοὶ καὶ σάρκῃνοι, οὐδὲν ἐόντες, « Hommes mortels et charnels qui n'êtes rien »<sup>395</sup>, Grégoire crée deux hexamètres assez semblables : Ἄνθρωποι θνητοί, ῥοιῆς γένος, οὐδὲν ἐόντες, « Hommes mortels, espèce née d'un flux, qui n'êtes rien » (II, 1, 32, v. 10), et Ἄνθρωποι θνητοί, καὶ τέκτονες οὐδὲν ἐόντων, « Hommes mortels, et qui engendrez des hommes qui ne sont rien » (II, 2, 7, v. 88). Pareillement, à partir des vers de Sophocle : βούλομαι δ', ἀναξ, καλῶς /

<sup>391</sup> I, 2, 19, v. 1-2.

<sup>392</sup> Pseudo-Phocylide, *Sentences*, v. 28. Traduction modifiée.

<sup>393</sup> I, 2, 2, v. 460.

<sup>394</sup> *Odyssée* V, v. 432-433. Traduction modifiée.

<sup>395</sup> *Oracles sibyllins*, Fr. 1, 1 (éd. J. Geffcken).

δρῶν ἐξαμαρτεῖν μᾶλλον ἢ νικᾶν κακῶς, « j'aimerais mieux, seigneur, échouer pour avoir agi loyalement que triompher malhonnêtement »<sup>396</sup>, Grégoire écrit : καλῶς κρατεῖσθαι κρεῖσσον, ἢ νικᾶν κακῶς, « il est mieux d'être vaincu loyalement que de triompher malhonnêtement » (I, 2, 33, v. 150) et aussi Καλῶς πένεσθαι κρεῖσσον, ἢ πλουτεῖν κακῶς, « Il est mieux d'être pauvre loyalement que d'être riche malhonnêtement » (I, 2, 28, v. 145). A partir de l'expression d'Euripide αὐταὶ γὰρ διδάσκαλοι κακῶν, « ce sont là les maîtres du vice » (*Andromaque*, v. 946), Grégoire crée quatre formules, toutes attestées dans des poèmes en iambes. L'une est pareillement péjorative, ἔμοιγ' ὁ πλοῦτος, ὡς κακῶν διδάσκαλος, « pour moi la richesse (est) comme un maître des maux » (I, 2, 8, v. 103), mais les trois autres sont prises en bonne part, puisque Grégoire écrit : Λογισμὸν οἶδα τῶν καλῶν διδάσκαλον, « Je sais que le raisonnement est maître des choses bonnes » (I, 2, 25, v. 364), λαοῦ πρόεδροι, τοῦ καλοῦ διδάσκαλοι, « les premiers du peuple, les maîtres du bien » (II, 1, 11, v. 30), et ταχθέντες εἶναι τοῦ καλοῦ διδάσκαλοι, « (nous sommes) préposés à être les maîtres du bien » (II, 1, 12, v. 362).

### c) *La technique de l'allusion*

Si dans les exemples étudiés jusqu'à présent, il est assez facile, grâce aux ressemblances lexicales, de déterminer les vers qui ont servi de modèles à Grégoire, certains emprunts sont plus visibles au niveau thématique qu'au niveau formel. Le poète garde un motif, une image, un procédé stylistique, mais ne conserve pas forcément le même vocabulaire, de sorte que l'identification de l'hypotexte est plus difficile. Ainsi quand Grégoire écrit :

Τέκτων τέκτονος ἔργον ἐπίσταται, ἵδρις ἀοιδὸς  
ἵδριν ἀοιδοσύνης, φῶρα δὲ φῶρ ἐδάη.

« L'artisan connaît l'œuvre de l'artisan, le chanteur expérimenté connaît celui qui a l'expérience du chant, le voleur reconnaît le voleur » (I, 2, 29 v. 145-6), il nous semble qu'il s'inspire d'un passage où Hésiode écrit :

Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκνων,

---

<sup>396</sup> Sophocle, *Philoctète*, v. 94-95. Traduction modifiée.

καὶ πτωχὸς πτωχῶ καὶ αἰιδὸς αἰιδῶ.

« Le potier en veut au potier, le charpentier au charpentier, le pauvre au pauvre et le chanteur au chanteur » (*Les Travaux et les jours*, v. 25-26). Grégoire ne prend qu'un seul terme d'Hésiode, αἰιδός, et change le nom des autres professions, mais la structure d'ensemble, c'est-à-dire la répétition de la profession concernée, est conservée, ainsi que le recours aux diverses formes de flexion d'un même radical. C'est un cas un peu plus complexe que l'on rencontre lorsque Grégoire décrit l'homme qui se met en colère et le compare au cyclope qui cherche à jeter un rocher sur ses adversaires. Grégoire écrit :

Ἀποστρέφει τὴν χεῖρα, κυρτοῖ δακτύλους,  
ζητεῖ λόφον τιν', ἢ τὸν Αἰτναῖον πάγον,  
ὡς σφενδονήσων καὶ μακρὰν βία χερὸς  
ὁμοῦ βέλος τε καὶ τάφον τῶ δυσμενεῖ.

« Il tourne la main, tord les doigts, cherche une colline ou le mont Etna, pour projeter, longuement, de la force de la main, à la fois une flèche et un tombeau pour l'ennemi »<sup>397</sup>. Chez Homère, c'est le cyclope qui envoie sur l'équipage d'Ulysse la cime de la montagne, quand il est dit :

ἦκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο,  
καὶ δ' ἔβαλε προπάρουθε νεὸς κυανοπώροιο,

« ayant arraché la cime d'une grande montagne, il nous la jeta ; et elle tomba au-devant du navire à la proue azurée »<sup>398</sup>. Sur le plan stylistique, nous ne retrouvons pas beaucoup de points communs entre les vers homériques et ceux de Grégoire. Il est pourtant possible que, dans ses trimètres iambiques, Grégoire s'inspire de tournures épiques : ainsi, l'expression ἀποστρέφει τὴν χεῖρα fait penser à l'expression homérique ἀποστρέφειν πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεν, « tourner les pieds et les mains en arrière »<sup>399</sup>, tandis que le terme λόφος désigne, dans l'*Odyssée*, la crête sur laquelle doit monter Sisyphe<sup>400</sup>. Quant à l'expression Αἰτναῖον πάγον, elle constitue un emprunt métrique à Euripide (*Cyclope*, v. 95), qui l'emploie pour désigner la

<sup>397</sup> I, 2, 25, v. 135-137.

<sup>398</sup> *Odyssée* IX, v. 481-482. Traduction modifiée.

<sup>399</sup> *Odyssée* XXII, v. 173.

<sup>400</sup> *Odyssée* XI, v. 587.

demeure traditionnellement attribuée au cyclope<sup>401</sup>. Dans ce passage, Grégoire procède plus par allusion que par citation et semble surtout désireux de conserver l'image prégnante du cyclope armé d'un bout de montagne, image propre à illustrer le caractère démesuré et monstrueux que peut prendre la colère, selon un rapprochement que l'on trouve aussi chez Ovide<sup>402</sup>. Il ajoute, dans le dernier vers, des comparaisons qui soulignent la violence du geste, et la référence au tombeau constitue une exagération volontaire, puisque, dans l'*Odyssée*, l'équipage est menacé mais ne meurt pas. Si Grégoire fait allusion à un passage homérique et à une figure mythologique célèbre, qui revient de manière récurrente dans la littérature profane, il ne lui accorde plus le statut de personnage doté d'une identité propre, mais en fait le symbole de la démesure. La réécriture est donc réduite au profit d'une certaine liberté dans le traitement, puisque le propos du poète, qui est de dénoncer l'attitude de l'homme colérique, s'éloigne des modèles possibles, qui sont davantage de l'ordre narratif.

*d) Le recours à différentes sources*

Avec l'exemple du cyclope, il semble que Grégoire mêle plusieurs sources différentes, épiques et tragiques. Ce procédé est assez courant et apparaît sous différentes formes, dans des passages qui ne constituent pas seulement des allusions mais qui restent formellement assez proches du modèle de départ. Quand Grégoire écrit : κέλεται σε φυγεῖν ἐς λαῖτμα θαλάσσης, « il t'ordonne de fuir dans les profondeurs de la mer » (II, 1, 55, v. 7), il reprend deux formules homériques : φυγέειν μέγα λαῖτμα θαλάσσης, « échapper aux grandes profondeurs des mers » et με κέλει σχεδίη περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης, « tu m'ordonnes de franchir sur un radeau les grandes profondeurs des mers »<sup>403</sup>, en conservant le syntagme λαῖτμα θαλάσσης en fin d'hexamètre. L'expression κέλεται σε est en outre attestée à la même place dans le vers, dans un autre hexamètre de l'*Odyssée*<sup>404</sup>.

Le recours à des sources différentes conduit Grégoire à assembler divers éléments, à la manière d'un mosaïste, comme dans cette image :

---

<sup>401</sup> Euripide, *Cyclope*, v. 297.

<sup>402</sup> Ovide, *Métamorphoses* 13, v. 870 s.

<sup>403</sup> *Odyssée* IV, v. 504 et V, v. 174. Traductions modifiées.

<sup>404</sup> *Odyssée* XXI, v. 381.



(...) ὀλίγην μὲν νῆα μικρὸς προΐησιν ἀήτης  
 λαίφεσι πεπταμένοισι δι' οἴδματος ὄκα θέουσαν,  
 ἥε χέρες πέμπουσιν ἐπειγομένην ὑπ' ἔρετμοῖς,  
 πολλήν δ' οὐκ ὀλίγη πνοιή φέρει, ἀλλὰ βαρεῖαν  
 πόντον ἐπερχομένην στερεώτερος οὔρος ἐπείγει

« (...) Alors qu'une brise modérée pousse un petit vaisseau, qui avance vite sur le flot une fois ses voiles déployées, ou bien que, dirigé par les rames, des mains le conduisent, c'est un souffle qui n'est pas petit qui porte un grand (vaisseau), mais c'est un vent plus ferme encore qui presse (un vaisseau) pesant parcourant la mer » (I, 2, 1, v. 278-282). Trois expressions sont ici empruntées à Apollonios de Rhodes : νῆα θέουσαν (*Argonautiques* IV, v. 953), λαίφεσι πεπταμένοισι (*Argonautiques* IV, v. 299), et οὔρος ἐπείγει, qu'on trouve sous la forme οὔρος ἐπέειγεν (*Argonautiques* IV, v. 1769). La formule δι' οἴδματος est attestée à la fois dans les *Oracles Sibyllins* (III, v. 72) et chez Quintus de Smyrne (*Suite d'Homère* III, v. 588 ; VII, v. 181). L'expression ὄκα θέουσαν est attestée sous la forme ὄκα θέουσα chez Callimaque (*Hymne à Artémis*, v. 105). La tournure μέγα λαῖτμα, déjà rencontrée, est homérique (*Od.* V, v. 174 etc.), de même que le terme ἀήτης (*Il.* XV, v. 626) et la forme épique πνοιή (*Il.* V, v. 697). La tournure ἐπειγομένην ὑπ' ἔρετμοῖς se rapproche de la formule d'Oppien ἐπειγομένοισιν ἔρετμοῖς (*Halieutiques* V, v. 242), et le syntagme ἀλλὰ βαρεῖαν lui est aussi emprunté (*Halieutiques* V, v. 540). En quatre vers, on voit que Grégoire semble s'inspirer d'au moins cinq auteurs, dont le point commun est d'être des poètes épiques. Il s'inspire de tournures qui apparaissent toutes dans un contexte maritime, et parvient ainsi, à partir de formules issues d'œuvres diverses, à donner à ses vers une certaine unité.

#### e) *Le cas des mots rares*

Dans la mesure où « la poésie alexandrine, dans sa recherche de curiosités et sa culture de l'érudition, recourt volontiers aux termes rares de la langue poétique »<sup>405</sup>, nous avons essayé de voir si une telle pratique était aussi perceptible dans la poésie de

<sup>405</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 27.

Grégoire de Nazianze. Pour ce faire, nous avons mené deux types d'enquêtes : d'abord, nous avons essayé de voir si Grégoire emploie certains termes de la liste des *hapax legomena* d'Homère, considérés comme des singularités propres au poète<sup>406</sup>. Ensuite, en observant les termes que Grégoire lui-même n'emploie qu'une fois, nous avons essayé de voir si certains pouvaient être qualifiés de rares, ou même d'*hapax*. Ces recherches nous permettent de dire que Grégoire emploie effectivement un certain nombre de termes très rares, qui témoignent sans doute d'une connaissance personnelle des œuvres concernées.

Ainsi, Grégoire emploie l'adjectif βριήπυος, « à la voix forte » (II, 1, 13, v. 116) pour qualifier un héraut, reprenant un *hapax* d'Homère, qui l'applique à Arès (Il. XIII, v. 521). Il emploie aussi le verbe ἐχθοδοπῶ, « se brouiller avec », quand il dit à Olympias : Γλῶσσαν ἔχουσ' ἀχάλλινον, ἀεὶ πόσιν ἐχθοδοπήσεις, « Si ta langue n'a pas de frein, tu te brouilleras constamment avec ton mari » (II, 2, 6, v. 79). Grégoire emploie ici un verbe homérique qui désigne pareillement les disputes entre un mari et une femme, puisqu'il est employé dans l'*Iliade* par Zeus, qui a peur de se fâcher avec sa femme (Il. I, v. 518). Grégoire emploie aussi l'*hapax* πόρταξ, « une génisse », quand il évoque l'amour maternel en disant : Τοῦνεκα καὶ δριμεῖα νέη περὶ πόρτακι μήτηρ, « C'est pour ce motif aussi que la mère est violente autour de la jeune génisse » (II, 2, 4, v. 15). Il reprend non seulement un terme rare, mais aussi une image appliquée à Patrocle qui protège Ménélas, ὡς τις περὶ πόρτακι μήτηρ, « comme aux côtés d'une génisse fait sa mère » (Il. XVII, v. 4). Si les contextes sont différents, l'image illustre toujours chez Grégoire la combativité, puisqu'il qualifie la mère de « violente » (δριμεῖα). Nous avons aussi relevé l'adjectif rare κλεψίφρων, emprunté aux hymnes homériques, quand Grégoire dit que le diable s'est attaqué à l'homme, ῥήξας δ' οὐρανίοιο Θεοῦ κλεψίφρονα βουλῆ, « l'arrachant du Dieu céleste dans une intention fourbe » (I, 1, 9, v. 13), formule qui s'inspire de l'expression Ἐρμέω βουλῆσι κλεψίφρονος, « les intentions du fourbe Hermès » (*Hymne homérique à Hermès*, v. 413).

---

<sup>406</sup> M. M. Kumpf, *Four Indices of the Homeric Hapax Legomena*, Hildesheim-Zürich-New-York, 1984. Nous avons utilisé le quatrième index : « A listing of the Homeric *Hapax legomena* which appear to be Greek singularities ».

Parmi les termes rares qui ne sont pas homériques, Grégoire utilise l'adjectif ἀγγίθυρος, « près de la porte », quand il dit : ἀρετὴ κακίη τε διάνδιχαι ναιετάουσαι, / ἀγγίθυροι γεγάασι, « la vertu et le vice sont voisins, habitant à la même porte » (I, 1, 27, v. 13-14). Il emploie ici un adjectif rare, attesté chez Théognis (*Elégies* I, v. 302) et Théocrite (*Idylle* 2, 71). Si l'adjectif s'applique, chez ces poètes, à des individus, il qualifie chez Grégoire des notions abstraites, qui sont ainsi personnifiées. Le verbe rare σελάσσομαι, que Grégoire emploie quand il évoque une pierre qui « se met à flamboyer avec un peu d'eau » (σελάσσεται ὕδατι βαιῶ, I, 2, 2, v. 585), est sans doute emprunté à un passage où Nicandre parle de la pierre de Thrace qui « trempée d'eau, se met à flamboyer » (ὕδατι βρεχθεῖσα σελάσσεται, *Thériaques*, v. 46). Grégoire conserve ici un verbe qui semble être un *hapax*, pour évoquer une réalité très proche de celle de l'hypotexte. Nous avons aussi relevé plusieurs adjectifs rares, attestés chez Oppien. Ainsi, quand Grégoire dit que la destinée humaine est « pourvue d'une fin aux riches présents » (ἐρίδωρον ἔχων τέλος), il emploie l'*hapax legomenon* ἐρίδωρος, attesté chez Oppien quand il parle du « gibier aux riches présents de la chasse » (θήρης ἐρίδωρον ὀπώρη, *Cynégétique* III, v. 504). Pareillement, quand Grégoire évoque Χριστοῦ φωτοδότα θεόρρυτος, « le Christ dispensateur de lumière qui coule d'une source divine » (I, 1, 9, v. 93), il emploie un *hapax* d'Oppien, selon lequel les cétacés sont issus d'un « sang qui coule d'une source divine » (λύθριοι θεορρύτου, *Halieutiques* V, v. 9). Dans ces deux passages, le choix d'un terme rare, employé dans un tout autre contexte, permet peut-être à Grégoire de souligner le caractère exceptionnel et divin de l'élément évoqué, la résurrection dans le premier exemple, et la nature du Christ dans le second.

Plusieurs termes rares employés par Grégoire sont des néologismes d'Euripide. Ainsi, quand il évoque un « char à trois chevaux » (τρίπυλον ἄρμα, II, 1, 47, v. 10), Grégoire emploie un adjectif qui est *hapax legomenon* d'Euripide (*Andromaque*, v. 277, partie chorale). L'adjectif rare ἡδύθροος apparaît dans l'expression ἡδυθρόοισιν αἰοδαῖς, « chants aux sons agréables » (II, 2, 5, v. 249), très proche de la formule d'Euripide μοῦσαν ἡδύθροον, « une musique aux sons agréables » (*Electre*, v. 703). Grégoire conserve aussi l'adjectif ἀκέστωρ, « secourable », épithète appliquée par Euripide à

Phoïbos (*Andromaque*, v. 882), et l'emploie dans des contextes non religieux, pour désigner des remèdes (I, 2, 32, v. 21 et II, 2, 3, v. 91-92). Parmi les termes rares, qui sont généralement des néologismes d'Euripide, on peut aussi relever *μελάγχρωσ*, « à la peau noire » (II, 2, 71, v. 265 et *Oreste*, v. 321, *Hécube*, v. 1106), *εὐπροσήγορος*, « d'un abord facile » (II, 1, 12, v. 203 et *Hippolyte*, v. 95, *Alceste*, v. 775), ou encore les substantifs *εὐκάρπεια*, « la fertilité » (I, 2, 33, v. 199 et *Troyennes*, v. 217) et *παῖγμα*, « le jeu » (II, 2, 7, v. 57 et *Bacchantes*, v. 161). Grégoire donne un sens plus dramatique au néologisme d'Euripide *λακίσμα*, puisque, s'inspirant de la formule *πέπλων λακίσματα*, « les lambeaux de vêtements » (*Troyennes*, v. 497), il crée l'expression *μελῶν λακίσματα*, « les lambeaux de membres » (I, 2, 10, v. 717).

Les exemples rapidement présentés ici ne constituent pas une liste exhaustive des termes rares employés par Grégoire, mais leur variété et leurs diverses provenances suffisent à montrer le goût de Grégoire pour des mots peu employés.

#### *f) Le lien entre les emprunts et la versification*

Dans les exemples étudiés jusqu'à présent, nous avons vu que Grégoire conserve souvent des formules à la même place que dans le vers qui lui sert de modèle, ce qui indique que les emprunts se font entre vers de même type. Comme dans notre étude du lexique de Grégoire, il apparaît que, dans l'ensemble, le poète respecte les distinctions métriques : il utilise une expression épique dans un poème en hexamètres dactyliques, une expression tragique dans un poème en trimètres iambiques. Nous avons aussi rencontré une formule issue d'un pentamètre, reprise dans un pentamètre. D'autres exemples, comme celui du cyclope en colère, montrent toutefois que Grégoire conserve aussi des expressions d'allure homérique dans des vers iambiques. On peut alors se demander s'il existe ou non un lien entre les emprunts faits par Grégoire et les formes métriques concernées.

En fait, si la conservation de l'emprunt à l'intérieur du même vers est fréquente, elle ne constitue pas une règle figée. Ainsi, la formule *ἐμῶν μύθων ἐπάκουσον*, « prête l'oreille à mes paroles », qui apparaît dans un vers d'une partie chorale d'une pièce de Sophocle quand il dit : *σὺ δ' ἐμῶν μύθων ἐπάκουσον*, « prête l'oreille à mes

avis »<sup>407</sup>, est reprise par Grégoire dans un vers hexamétrique, puisqu'il écrit : *σήμερον, οὔτι πάροιθεν, ἐμῶν μύθων ἐπάκουσον*, « aujourd'hui, bien que tu ne l'aies pas fait auparavant, prête l'oreille à mes paroles »<sup>408</sup>. En outre, Grégoire se réfère parfois à des poètes qui ont écrit dans des mètres que lui-même n'emploie pas, comme Pindare, à qui il fait quelques emprunts, dans des pièces en hexamètres dactyliques par exemple. Enfin, si l'on observe l'index établi par A. Knecht pour le poème I, 2, 29, qui est en distiques élégiaques, les auteurs relevés sont autant les tragiques, qui ont écrit en trimètres iambiques, qu'Hésiode ou Homère<sup>409</sup>.

## B) Les effets sémantiques

Dans de nombreux cas, le lecteur se demande si la référence au contexte est voulue ou non. Le danger de la réflexion sur la signification de telle ou telle reprise serait de voir des effets d'écho là où il n'y en a pas, ou du moins de les « sur-interpréter »<sup>410</sup>. Si les parallèles que nous avons établis ne prétendent pas résoudre toutes ces difficultés, il est pourtant possible de distinguer les différents effets sémantiques recherchés par Grégoire.

### 1. Les emprunts ornementaux.

Un certain nombre d'emprunts semblent jouer un rôle ornemental : si les critiques emploient fréquemment la notion d'« ornement », elle est en réalité difficile à définir<sup>411</sup>. Nous avons considéré comme ornementaux les emprunts qui n'apportent pas un surcroît de sens au contenu de la proposition, et visent à embellir l'expression, à lui donner un caractère plus imagé ou poétique<sup>412</sup>.

Parmi ces emprunts formels, on trouve des tournures grammaticales figées. C'est le cas de plusieurs expressions verbales, comme *πολὺ λώϊόν ἐστι(ν)*, « il est plus avantageux » (I, 2, 1, v. 673 et II, I, v. 229, etc.) ou *οὐ σάφα οἶδε*, « il ne savait pas

<sup>407</sup> Sophocle, *Philoctète*, v. 1417. Traduction modifiée.

<sup>408</sup> II, 2, 7, v. 178.

<sup>409</sup> A. Knecht, *Gregor von Nazianz, Gegen die Putzsucht der Frauen*, op. cit., p. 144-146.

<sup>410</sup> Pour D. A. Sykes, « Most of Greg.'s use of epic language is in the straightforward didactic line of quarrying for words not necessarily intended to recall their original provenance and not infrequently occurring in a quite different sense », *St Gregory of Nazianzus, Poemata arcana*, op. cit., p. 60.

<sup>411</sup> Sur cette notion, voir la réflexion de L. Bergson, *L'Épithète ornementale dans Eschyle, Sophocle et Euripide*, Lund, 1956, p. 17-18.

<sup>412</sup> J. Bompaire, constate que beaucoup d'emprunts ont un rôle proprement stylistique, procédé qu'il appelle « la citation ornans », *Lucien écrivain*, op. cit., p. 385.

grand chose » (I, 2, 1, v. 483 et *Od.* XVII, v. 153, v. 373). Ces expressions peuvent conserver leur place dans le vers, comme οὐ γὰρ ἔοικε(ν), « il ne sied pas » (I, 2, 2, v. 194 ; I, 1, 4, v. 21, v. 26 ; I, 1, 8, v. 3 et *Il.* XXI, v. 379), placé en fin d'hexamètre, et ὁμως δ' ἀνάγκη, « pourtant il est nécessaire » (II, 1, 11, v. 378 et Eschyle, *Perses*, v. 293, Euripide, *Hécube*, v. 1241), placé en fin de trimètre iambique. Ce type d'emprunts donne aussi lieu à des variations sur le même modèle. Ainsi, Grégoire conserve le début du trimètre iambique de Sophocle : Μηδὲν μέγ' εἶπης· οὐχ ὄρα᾽ ἔν' εἶ κακοῦ ; « Ne déclare rien de grand. Ne vois-tu pas le degré de malheur où tu es arrivé ? » (*Ajax*, v. 386), pour créer deux nouveaux vers : Μηδὲν μέγ' εἶπης εὐπλοῶν πρό πείσματος, « Ne déclare rien de grand, si tu fais une belle traversée, avant d'arriver au port » (I, 2, 33, v. 105) et Μηδὲν μέγ' εἶπης, συντόμως, ἄνθρωπος ὢν, « Ne déclare rien de grand, pour être bref, si tu es un homme » (II, 1, 11, v. 334). De telles tournures apparaissent comme des outils auxquels le poète peut aisément recourir pour compléter un vers.

Grégoire reprend aussi des expressions imagées qui ont été tellement employées avant lui qu'elles en sont devenues banales. Ainsi, Grégoire utilise l'expression χρυσῶ ῥέοντι καὶ ὁ Πέρσης, « même Persès avec son or qui coule » (I, 2, 10, v. 30), sans doute inspirée de la formule τὴν Φρυγῶν πόλιν / χρυσῶ ῥέουσιν, « la cité Phrygienne qui coule d'or » (Euripide, *Troyennes*, v. 994-995). L'expression γάμος, τεκέων ἀρότης, « le mariage, semeur d'enfants » (I, 2, 1, v. 506) reprend une image d'Euripide qui dit que Priam est « le semeur de cinquante enfants » (τὸν πεντήκοτ' ἀροτῆρα τέκνων, *Troyennes*, v. 135). L'expression αὔραις δίδου, « donne aux vents » (I, 2, 25, v. 398 ; II, 1, 2, v. 28 ; II, 1, 1, v. 55 ; II, 1, 38, v. 1), s'inspire aussi d'un vers d'Euripide ἀνέμοις φέρεσθαι παραδίδωμι, « je laisse les vents les emporter » (*Troyennes*, v. 419).

Certaines expressions proverbiales jouent pareillement un rôle ornemental, dans la mesure où elles ne permettent pas à Grégoire d'exprimer une conviction personnelle mais plutôt une vérité généralement admise. Ainsi, la tournure ἴσος ὁ χῶρος / δμῶεσι καὶ βασιλεῦσι, « lieu semblable pour les serviteurs et les rois » (I, 2, 2, v. 143-4) reprend l'idée topique que tous les hommes sont égaux dans la mort, idée déjà

formulée par le Pseudo-Phocylide sous une forme proche, quand il écrit : ξυνὸς χῶρος ἄπασι, πένησι καὶ βασιλεῦσιν, « même lieu pour tous, pauvres et rois » (*Sentences*, v. 113). Pareillement, la formule Θριζ οὐ διαιρεῖτ' εὐπετῶς, οὐδ' ἐγγύθεν, « Un cheveu n'est pas facile à couper, pas même de près » (I, 2, 8, v. 87), correspond sans doute à un proverbe, attesté chez Théocrite, selon lequel θριζ ἀνὰ μέσον, « il s'en faut de l'épaisseur d'un cheveu » (*Idylle* 14, v. 9).

De même, la reprise par Grégoire d'un certain nombre de comparaisons ne semble jouer qu'un rôle ornemental. Quand Grégoire qualifie ses ennemis de κολοιῶν / οὔλον ἐπικρώζοντες ἐμοὶ νέφος ἀφραδίησι, « nuée serrée de geais qui croassent par imprudence contre moi » (II, 1, 13, v. 200), il s'inspire librement d'une comparaison de l'*Illiade* selon laquelle les soldats s'enfuient, « telle que vole une nuée d'étourneaux et de geais » (τῶν δ' ὡς τε ψαρῶν νέφος ἔρχεται ἤε κολοιῶν, *Il.* XVII, v. 755). Le caractère ornemental de ce type de reprise ne doit pas nous empêcher de prendre en compte l'habileté avec laquelle Grégoire recourt à certains symbolismes. Ainsi, quand le Nazianzène dit qu'un père après la mort de son fils est « comme un rameau ébranlé par le vent » (ὄρπηξ τις ὅπως ἀνέμοιο τιναχθείς, I, 2, 1, v. 637), il reprend une comparaison de Sappho : ὄρπακι βραδίνωι σε μάλιστ' ἐικάσδω, « je te compare pour le mieux à un tendre rameau »<sup>413</sup>. Le vers de Sappho est conservé à l'état fragmentaire, de sorte qu'il est difficile d'en connaître le contexte, mais il semble exprimer l'amour de la jeune femme pour son époux dont la douceur est louée. Grégoire exprime aussi, avec cette image, un sentiment, l'appliquant non à l'amour pour le conjoint mais à l'amour d'un père pour son enfant<sup>414</sup>.

Ces différents exemples montrent que Grégoire n'hésite pas à utiliser un certain nombre d'expressions, d'images, de comparaisons, de proverbes, qui sont courants et connus de tous. En les employant, Grégoire ne cherche pas l'originalité : il est possible qu'il veuille seulement donner un coloris poétique à ses vers ; il est aussi probable qu'il cherche à établir ainsi une certaine connivence avec le lecteur, connivence rendue possible par la connaissance d'un même patrimoine linguistique, au-delà des croyances

<sup>413</sup> Sappho, Fr. 115 (*Poetarum lesbiorum Fragmenta*, Oxford, 1955).

<sup>414</sup> Ce fragment semble connu des poètes alexandrins. Voir C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 341.

religieuses<sup>415</sup>. Ces emprunts sont sans doute perceptibles pour la majorité des lecteurs, qui ne sont pas dépaysés, mais évoluent au contraire dans un univers de références qu'ils connaissent bien et qui n'est pas spécifiquement chrétien.

Le statut des termes rares est sans doute un peu différent puisqu'ils témoignent moins du désir du poète chrétien de reprendre un mode d'expression courant et commun que d'une recherche de caractère érudit, dont la perception est réservée à un cercle d'initiés. Ainsi, dans plusieurs passages où il décrit les hommes pauvres et vagabonds, Grégoire recourt à des termes rares. Par exemple, quand il se décrit « avec une seule tunique, sans chaussures et sans feu » (οἰοχίτων, ἀπέδιλος, ἀνέστιος, II, 1, 45, v. 143-144), Grégoire emploie l'adjectif rare ἀπέδιλος, qui n'est attesté avant lui que chez Eschyle, dans un passage lyrique (*Prométhée*, v. 135). Pareillement, quand il évoque les moines « sans chaussures, desséchés, lugubres, vêtus d'une seule tunique » (νήλιποι, ἀυαλέοι, πενθήμονες, οἰοχίτωνες, II, 2, 1, v. 221), Grégoire emploie un adjectif qui n'est attesté que chez Eschyle quand il évoque, dans un passage lyrique, « les apparitions lugubres » (πενθήμονες δόξαί) d'Agamemnon, qui hantent ses rêves (*Agamemnon*, v. 420). Enfin, dans le poème qu'il écrit pour Nicobule, le locuteur se plaint d'être rejeté par son père, et dit que lui et ses camarades sont « desséchés, glacés et sans vêtements » (ἀυαλέοι, κρυεροί, καὶ ἀνείμονες, II, 2, 3, v. 144). L'adjectif ἀνείμων est un *hapax legomenon* homérique, et il est employé par Nestor qui affirme qu'il n'est pas un homme « sans vêtement » (*Od.* III, v. 348) et qu'il peut offrir l'hospitalité à Télémaque. Dans ces exemples, on voit que Grégoire procède à des accumulations d'adjectifs : le choix de termes rares lui permet des effets de variations, et peut-être de dramatisation, sans toutefois que le sens du vers dépende de ce terme ou n'en soit transformé.

## 2. Les emprunts qui témoignent de points d'accord

L'étude des réécritures de caractère ornemental pourrait signifier que Grégoire emprunte à la poésie profane des formules et des images quand elles n'affectent pas le fond de sa pensée. La réalité est plus complexe et plus intéressante, car il arrive que Grégoire conserve aussi le sens et l'intention du modèle, même profane. Cela apparaît

---

<sup>415</sup> N. Zeegers-Vanders considère que les citations décoratives de Clément d'Alexandrie jouent un rôle psychologique et affectif et que Clément s'assure ainsi la réputation d'être un homme cultivé, créant un climat de sympathie avec le lecteur, *Les citations des poètes grecs, op. cit.*, p. 311-313.



en particulier à travers la reprise d'un certain nombre de conceptions morales traditionnelles.

Ainsi, quand il évoque le rôle de la femme, Grégoire s'inspire d'Homère puisqu'il écrit que l'honneur d'une femme consiste à rester : ἰστοῦ τ' ἡλακάτη τε· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γυναικῶν / δμωαῖς ἔργα νέμειν, « à son métier à tisser et à sa quenouille. Car le privilège des femmes, c'est d'avoir des travaux domestiques »<sup>416</sup>. Le début et la fin de cette formule reprennent des vers homériques, dans lesquels Hector exhorte sa femme en lui disant : ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε, / ἰστόν τ' ἡλακάτην τε, « Allons ! en rentrant au logis, songe à tes travaux, au métier et à la quenouille »<sup>417</sup>. Grégoire reprend au datif la formule homérique à l'accusatif, mais en conserve la place en début de vers, de même qu'il conserve aussi la mention des travaux et de la maison. Dans la deuxième partie de son vers, Grégoire s'inspire d'une autre formule homérique, τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων, « c'est le privilège des vieux » (Il. IV, v. 323 et IX, v. 422). Grégoire reprend alors une expression qui apparaît dans un passage dont le contexte est proche, puisqu'il y est aussi question du cercle familial. Il introduit une légère transformation en substituant aux vieillards les femmes, selon une association d'idées ou un glissement de sens qui paraît assez logique et qui donne à son expression une certaine cohérence d'ensemble.

Pareillement, quand Grégoire qualifie le mariage de « joie pour les amis, affliction pour les ennemis » (χάρμα μέγ' εὐμενέεσσι, ἄχος δέ τε δυσμενέεσσι, I, 2, 1, v. 264), il reprend deux vers de l'*Odyssée* dans lesquels le mariage est qualifié de « nombreuses peines pour les ennemis, joies pour les amis » (πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσι / χάρματα δ' εὐμενέτησι, *Od.* VI, v. 184-185). Dans ce cas, Grégoire conserve le balancement binaire de la formule, en particulier l'opposition δυσμενέεσσι - εὐμενέτητι. Il change l'ordre des propositions et la désinence de εὐμενέτητι mais conserve la place des mots en début et en fin de vers. Pareillement, quand Grégoire dit à Olympias : Ἀζεο μὲν πρῶτιστα Θεόν, μετέπειτα δ' ἀκοίτην, « Vénère Dieu tout d'abord, et ensuite ton époux » (II, 2, 6, v. 12), il reprend une sentence du Pseudo-Phocylide : Πρῶτα Θεὸν

---

<sup>416</sup> I, 2, 29, v. 267-268.

<sup>417</sup> *Odyssée* I, v. 356-357. Traduction modifiée.

τιμᾶν, μετέπειτα δὲ σεῖο γονῆας, « D'abord honorer Dieu, ensuite tes parents » (*Sentences*, v. 8). Grégoire conserve là encore le balancement binaire, qui apparaît avec l'emploi des adverbes πρώτιστα et μετέπειτα, qui sont aussi présents dans le modèle, ce qui témoigne là encore du caractère auditif du processus de mémorisation. Ce commandement n'est pas particulièrement original, puisqu'il rappelle les premiers commandements mosaïques. On constate que Grégoire donne à son expression un caractère archaïque en substituant au verbe employé par le Pseudo-Phocylide la forme plus spécifiquement épique ἄζεο, attestée dans l'*Odyssée* (IX, v. 478). Grégoire adapte toutefois la sentence à son propos, en changeant légèrement son domaine d'application, puisqu'il n'évoque plus les parents, mais l'époux, selon un glissement qui semble là encore logique.

### 3. Des écarts de sens dépourvus de valeur polémique

Puisque les exemples cités précédemment se caractérisent par une parenté stylistique et formelle, on pourrait penser que, quand Grégoire s'écarte davantage du modèle, c'est pour le critiquer. Là encore, la pratique de Grégoire se révèle plus subtile : si le poète chrétien transforme le sens de certains emprunts, ce n'est pas forcément dans une perspective polémique.

Quand Grégoire écrit : Καθήσομ' ἐλθῶν, οἷ κακῶν ἐρημία, « J'irai siéger là où il y a un désert pour mes maux » (II, 1, 11, v. 1673), il reprend un vers d'Euripide dans lequel Héraclès demande : Ποῖ κακῶν ἐρημίαν / εὔρω, « Où trouverai-je un désert pour mes maux ? » (*Héraclès*, v. 1157-1158). En reprenant ce vers, Grégoire parle de sa situation comme le fait un héros tragique, selon un processus d'identification avec des figures littéraires que l'on retrouve souvent dans ses vers. Pourtant, le contexte dans lequel la formule est employée est différent : Grégoire exprime avec cette formule sa volonté de fuir le mal provoqué par ses ennemis, et occupe alors la position de victime. Héraclès, au contraire, exprime sa volonté d'oublier ses propres maux, dont il est lui-même responsable, puisqu'il a massacré sa famille. Par cette réécriture, il est possible que Grégoire essaie de revendiquer sa supériorité par rapport à Héraclès, en adoptant le rôle d'un personnage à la fois tragique et héroïque, puisqu'il est une victime innocente. Ce processus de dramatisation apparaît souvent dans les vers Grégoire. Ainsi, quand il écrit : τοιόνδ' ἄρ' ἔχω κατακάρδιον ἔλκος, « voilà ce que j'ai subi, et telle est la

blessure que je porte dans mon cœur » (II, 1, 1, v. 234), Grégoire introduit le récit autobiographique de ses malheurs, causés par la méchanceté de ses ennemis. Il s'inspire d'une expression de Théocrite, ἔχθιστον ἔχων ὑποκάρδιον ἔλκος, « portant au fond du cœur une cruelle blessure » (*Idylle* 11, v. 15), employée à propos d'une blessure d'amour. Grégoire utilise une formulation qui souligne la gravité de son propos, avec la référence à la blessure physique, mais l'emploie dans un contexte qui est plus dramatique, puisqu'il n'est plus question d'une relation amoureuse difficile, mais d'une division profonde entre les membres de l'Eglise. En outre, si, chez Théocrite, la référence à l'intériorité désigne un sentiment jugé frivole par Grégoire, elle prend chez le poète chrétien une dimension plus spirituelle.

Ce procédé qui permet à Grégoire de souligner le caractère dramatique de sa situation personnelle, par le biais d'une réécriture, nous semble particulièrement caractéristique de son style. Dans les poèmes dont la tonalité est élégiaque, Grégoire met fréquemment la première personne en valeur. Il semble alors que c'est par le biais de la reprise d'une formule que Grégoire parvient à exprimer ses maux et ses souffrances. Dans plusieurs cas, Grégoire est le premier à utiliser à la première personne du singulier un verbe, qui lui, est déjà attesté. Ainsi, dans une prière adressée au Christ, il écrit :

(..) ζῶῃς δέ μ' ἐλαφροτέρης ἐπίβησον,  
ἧς χάριν ἀσχαλόω, καὶ κήδεα μυρί' ἀνέτλην.

« fais-moi parvenir à cette vie plus légère pour laquelle je m'afflige et j'ai supporté des chagrins sans nombre » (II, 1, 42, v. 27-28). Dans ces vers, Grégoire emploie deux verbes épiques que l'on ne trouve pas attestés à la première personne du singulier avant lui. Le premier verbe est ἀνατλήναι, dans la formule κήδεα μυρί' ἀνέτλην, « j'ai supporté des chagrins sans nombre », qui résulte de l'addition de deux expressions homériques. La même association substantif-verbe apparaît en effet quand le porcher dit à Ulysse : κήδε' ἀνέτλης, « tu as supporté des maux » (*Od.* XIV, v. 47), tandis que l'association adjectif-substantif est attestée quand Priam dit : αἰεὶ στενάχω καὶ κήδεα μυρία πέσσω, « sans cesse je gémiss et je rumine mille chagrins » (*Il.* XXIV, v. 639). Le deuxième verbe, attesté pour la première fois à la première personne du

singulier, est ἀσχαλῶ<sup>418</sup>. Dans l'épopée, ce verbe est attesté par un passage de l'*Illiade* où Ulysse dit :

καὶ γὰρ τίς θ' ἕνα μῆνα μένων ἀπὸ ἧς ἀλόχοιο  
ἀσχαλάα σὺν νηϊ πολυζύγω, ὅν περ ἄελλαι  
χειμέριαι εἰλέωσιν ὀρινομένη τε θάλασσα·

« et celui qui demeure un seul mois loin de sa femme, avec sa nef à robuste ossature, s'afflige de se voir retenu par les bourrasques de l'hiver et par la mer qu'elles soulèvent »<sup>419</sup>. Le verbe ἀσχαλῶ est aussi employé chez les poètes plus tardifs. Apollonios l'utilise au sens d'« être abattu, désemparé » pour qualifier Jason, après que le père de Médée lui a ordonné d'aller chercher la toison d'or<sup>420</sup>. Quintus l'emploie pour parler du bouleversement suscité par une douleur physique, ou par la tristesse. Ainsi, le participe ἀσχαλόων désigne Pâris blessé, ou Ajax lorsqu'il évoque, dans une lamentation, la mort d'Achille<sup>421</sup>. En réemployant à la première personne un verbe souvent utilisé pour décrire des situations particulièrement critiques, Grégoire joue sans doute sur les nombreuses connotations de ce terme et souligne l'ampleur de sa souffrance. Toutefois, il nous semble que Grégoire souligne moins l'identité de sa situation avec celle du ou des modèles, qu'il n'exprime la spécificité de ce qu'il ressent : à la différence des personnages épiques, Grégoire évoque en effet une affliction qui n'a rien de prosaïque, comme celle du marin qui ne peut retrouver sa femme, mais qui est spirituelle, puisqu'elle est provoquée par l'impossibilité de s'approcher du divin.

Grégoire emploie pareillement des tournures personnelles originales pour évoquer ses larmes, disant, par exemple : δάκρυα πάντ' ἐκένωσα, « j'ai épuisé toutes mes larmes » (II, 1, 27, v. 7). Un verbe proche est utilisé par Théocrite, qui écrit : γλυκὺν ἐξεκένωσαν / θυμόν, « ils ont entièrement épuisé leur douce vie »<sup>422</sup>. Grégoire reprend une fois encore une expression à la première personne, et choisit une image forte, puisque verser des larmes est associé à une forme de mort, comme si le poète se vidait de ses forces, selon un symbolisme que l'on retrouve chez Homère, pour qui les larmes

---

<sup>418</sup> Nous n'avons trouvé qu'une occurrence de la forme ἀσχάλλω avec un double lambda, chez Callimaque, *Aitia*, Fr. 110, 6 (éd. R. Pfeiffer).

<sup>419</sup> *Illiade* II, v. 292-294. Traduction modifiée.

<sup>420</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* III, v. 434.

<sup>421</sup> Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère* X, v. 325 et v. 459.

<sup>422</sup> Théocrite, *Idylle* 16, v. 40-41. Traduction modifiée.

versées sont associées à la perte du fluide vital<sup>423</sup>. Avec l'expression δάκρυά μοι καταλείβεται, « sur moi, les larmes coulent » (II, 1, 27, v. 13), Grégoire s'inspire d'un vers lyrique dans lequel Hécube, au moment de dire adieu à sa ville, s'écrit : δάκρυά τ' ἐκ δακρύων καταλείβεται ἀμετέροισι / δόμοισι, « larmes, et larmes encore, coulent sur nos maisons »<sup>424</sup>. Par ce jeu d'échos, Grégoire s'identifie à une héroïne tragique qui se trouve dans une situation particulièrement difficile, mais il s'en distingue aussi, en apportant des changements au vers tragique : si la formule d'Hécube est assez générale et propre à exprimer la souffrance de toutes les femmes troyennes, Grégoire souligne, par l'emploi du pronom personnel μοι, le caractère personnel et intime du drame vécu.

De manière particulièrement réussie, Grégoire reprend aussi des images dans des tournures personnelles. Ainsi, il écrit : ἔνδοθεν ἦτορ / παχνοῦται, « à l'intérieur, mon cœur se contracte » (II, 1, 27, v. 13-14). Cette formule résulte d'un assemblage de deux expressions homériques, qui sont toutes deux conservées à la même place dans le vers. L'expression ἔνδοθεν ἦτορ est empruntée à l'*Odyssée*<sup>425</sup>, et la forme verbale παχνοῦται est empruntée à une formule de l'*Illiade*, quand il est dit de Ménélas que « son cœur vaillant se glace au fond de lui » (τοῦ δ' ἐν φρεσὶν ἄλκιμον ἦτορ / παχνοῦται)<sup>426</sup>. Ce verbe est ensuite réemployé par Eschyle pour désigner un des symptômes de la souffrance et du deuil, puisque le chœur déclare :

Δακρύω δ' ὑφ' εἰμάτων  
ματαίοισι δεσποτᾶν  
τύχαις κρυφαίοις πένθεσιν παχνομένη.

« Je pleure les coups aveugles du sort qui ont frappé mes maîtres, du deuil que je cache, mon cœur est glacé »<sup>427</sup>. L'originalité de Grégoire consiste là encore à utiliser une formule plus personnelle : dans le premier exemple cité, Ménélas a le cœur qui se contracte, quand il aperçoit les ennemis qui s'approchent de lui pour le menacer : il

<sup>423</sup> Selon H. Monsacré, lorsqu'il pleure chez Calypso, Ulysse verse et perd un peu de ce fluide vital qu'est l'aion chez Homère, *Les larmes d'Achille : le héros, la femme et la souffrance dans la poésie d'Homère*, Paris, 1984, p. 178-179.

<sup>424</sup> Euripide, *Troyennes*, v. 605-606. Traduction modifiée.

<sup>425</sup> *Odyssée* IV, v. 467.

<sup>426</sup> *Illiade* XVII, v. 111-112 (trad. P. Mazon, 139).

<sup>427</sup> Eschyle, *Choéphores*, v. 81-83. Traduction modifiée.

réagit donc à une agression concrète et extérieure. Chez Grégoire au contraire, les causes du symptôme sont plus intérieures, puisque le poète évoque les luttes provoquées par le démon. Dans le second exemple, le chœur réagit aux souffrances d'un tiers, alors que chez Grégoire, la formule est réflexive et désigne les souffrances du poète lui-même. On voit ainsi que Grégoire ne cherche pas seulement à mettre en valeur la première personne, mais qu'il intériorise des expressions et leur donne un sens plus personnel, plus intime.

Si dans les exemples étudiés jusqu'à présent, Grégoire semble jouer à la fois sur l'effet d'identité et d'altérité, l'intérêt de la réécriture vient parfois de l'inversion par rapport à la situation qui sert de modèle. Ainsi, évoquant les attaques dont il est victime, Grégoire écrit :

Αὐτὰρ ἐγών, εἰ καὶ με κάκη ἐκάλυψε μέλαινα,  
καὶ δνοφερὸν προπάροιθεν ἰὸν χέεν ἐχθρὸς ἐμεῖο,  
σηπίη ὡς ἐμόωσα καθ' ὕδατος, ἀλλὰ καὶ ἔμπης  
τόσσον ἔτ' εἰσορόω καὶ δέρκομαι, ὅσσον ἄριστα  
ἴδμεναι, ὅστις ἐών, καὶ οἷ ποθέων ἀνοροῦσαι.

« Pour moi cependant, même si la ténèbre mauvaise m'a enveloppé et si mon ennemi a versé devant lui son venin sombre, comme la seiche vomissant dans l'eau, malgré tout, je vois et perçois suffisamment, pour savoir parfaitement qui je suis et où je désire orienter mon élan »<sup>428</sup>.

Grégoire fait ici allusion aux vers d'Oppien qui écrit :

Σηπίαι αὖ τοίησι δολοφροσύνησι μέλονται.  
Ἔστι τις ἐν μήκωσι θολὸς κείνησι πεπηγὼς  
κυάνεος, πίσσης δνοφερώτερος, ἀχλύος ὑγρῆς  
φάρμακον ἀπροτίοπτον, ὃ τε σφίσιν ἄλκαρ ὀλέθρου  
ἐντρέφεται· τὰς δ' εὔτ' ἂν ἔλη φόβος, αὐτίκα κείνου  
ὀρφναίας ῥαθάμιγγας ἀνήμεσαν, ἀμφὶ δὲ πόντου  
πάντα πέριξ ἐμίγη καὶ ἡμάλδυνε κέλευθα  
ἰχώρ ἀχλυόεις, ἀνά δ' ἔτραπε πᾶσαν ὀπωπὴν·

---

<sup>428</sup> II, 1, 1, v. 496-500. Traduction modifiée.

αἰ δὲ διὰ θολόεντος ἄφαρ φεύγουσι πόροιο  
ρήϊδίως καὶ φῶτα καὶ εἴ ποθι φέρτερον ἰχθύον.

« Quant aux seiches, elles emploient de telles ruses. Il y a un liquide sombre contenu dans leurs cavités, plus foncé que la poix, poison terrible de l'humidité obscure, secours contre la mort, qui se forme en elles. Si la crainte les saisit, aussitôt elles vomissent les fluides sombres de celui-ci, et le noir venin souille toute la mer autour, obscurcit toutes les voies, et empêche tout à fait de voir. Aussitôt, grâce à ce flux trouble, elles échappent facilement à l'homme et même quelquefois à un poisson plus fort »<sup>429</sup>. Grégoire reprend, de manière moins développée, la description que fait Oppien de la seiche et conserve l'idée d'un combat, d'une opposition entre deux camps. Mais il s'éloigne de l'hypotexte sur deux points. D'une part, il ne s'intéresse pas à la seiche d'un point de vue zoologique, mais en fait le symbole du mal : le glissement est rendu possible par la référence à la couleur noire, qui symbolise le mal avec la mention des ténèbres, et renvoie, au sens concret, à la couleur du liquide expulsée par l'animal. D'autre part, dans les vers d'Oppien, la seiche sort victorieuse du combat qui l'oppose aux pêcheurs. Chez Grégoire au contraire, la seiche, assimilée aux ennemis, est vaincue. C'est pourquoi dans les vers d'Oppien, la vue (ὄπωπή) est troublée, alors que dans ses vers, Grégoire utilise deux verbes qui soulignent l'acuité de sa vision (εἰσορόω καὶ δέρκομαι). Ce retournement est significatif : il montre que le poète, malgré la force de l'adversaire, parvient à l'emporter. Grégoire souligne donc, par ce jeu d'échos, sa propre combativité et le caractère inébranlable de sa foi et de ses engagements, qui lui permettent de sortir vainqueur du combat.

Ces quelques exemples de reformulations plus personnelles nous permettent déjà de mieux comprendre ce qui a été appelé, par la critique, le « lyrisme de Grégoire » ou le « je » élégiaque du poète. Les exemples étudiés montrent que le jeu d'échos avec les modèles littéraires est important et que c'est en fonction de divers personnages et situations que Grégoire définit son propre « je ». Si cela n'enlève rien à l'authenticité des sentiments évoqués, qui fait souvent l'admiration de la critique, il nous semble que l'intérêt des vers de Grégoire est moins dans leur caractère autobiographique que dans le travail stylistique auquel procède le poète, travail qui suppose une certaine

---

<sup>429</sup> Oppien, *Halieutiques* III, v. 156-165.

assimilation ou ingestion personnelle des modèles poétiques.

#### 4. La christianisation des emprunts

De manière plus attendue, il apparaît que Grégoire reprend des formules de la poésie profane dans des contextes chrétiens, de sorte que des inflexions de sens apparaissent, selon ce qui est habituellement appelé une « christianisation » des motifs. Ainsi, dans le poème I, 2, 29, *Contre la coquetterie des femmes*, Grégoire écrit :

μηδὲ Θεοῦ μορφᾶς ἐπαλείφετε χρώμασιν αἰσχροῖς,  
ὥστε προσωπεῖον, κούχλι πρόσωπα, φέρειν.

« ne couvrez pas les formes de Dieu avec des couleurs honteuses, pour porter un masque et non un visage » (I, 2, 29, v. 3-4). Ces vers reprennent une épigramme satirique de Lucien dans laquelle le poète profane se moque des femmes qui se maquillent et déclare :

Μὴ τοίνυν τὸ πρόσωπον ἅπαν ψιμύθῳ κατάπλαττε,  
ὥστε προσωπεῖον, κούχλι πρόσωπον ἔχειν.

« Ainsi donc, n’allez pas enduire de crème tout votre visage, pour avoir un masque et non un visage »<sup>430</sup>.

Les parentés entre ces deux passages sont visibles : Grégoire conserve le rythme du distique élégiaque qui lui sert de modèle et des termes semblables occupent, dans les deux cas, la même place dans le vers. Toutefois, le premier vers de Grégoire remplace la condamnation du maquillage dans un contexte chrétien. L’adjectif *αἰσχροῖς*, mis en valeur par sa place en fin de vers, indique que la condamnation n’est pas seulement esthétique mais morale. En outre, Grégoire reproche ici au maquillage de dénaturer non pas seulement l’aspect extérieur, mais Θεοῦ μορφᾶς, « les formes de Dieu », c’est-à-dire l’homme en tant qu’image de Dieu.

Les termes par lesquels Grégoire évoque le Dieu chrétien peuvent pareillement être inspirés de tournures relatives aux dieux païens. Ainsi, quand il s’adresse à Dieu en lui disant : ὦ πάντα νομῶν, καὶ φέρων ἄλλῳ βίῳ, « Toi qui scrutes tout et qui conduis à une autre vie ! » (II, 1, 40, v. 24), Grégoire reprend un vers de Sophocle, appliqué au devin Tirésias, ὦ πάντα νομῶν Τειρεσία, « Toi qui scrutes tout, ô

---

<sup>430</sup> *Anthologie Palatine* XI, 408, v. 3-4. Traduction modifiée.



Tirésias » (*Œdipe-Roi*, v. 300). Grégoire qualifie aussi le Dieu chrétien de « puissant » (εὐρυμέδων, II, 1, 38, v. 8), employant un adjectif rare, qui n'est attesté que chez Pindare, comme épithète de divinités profanes<sup>431</sup>, ou encore, il dit que Dieu est « un pilote » (ἰθύντωρ, II, 1, 34, v. 141), terme rare attesté au sens courant dans les *Argonautiques orphiques* (v. 122). On trouve encore un *hapax legomenon* homérique dans une anecdote inspirée de la parabole du pharisien et du collecteur d'impôt (Lc 18, 9-4). Grégoire oppose les deux personnages en disant que Dieu « prit en pitié celui qu'il avait vu souffrir, mais méprisa l'orgueilleux » (ὁ ἑλέησεν / ὃν μογέοντ' ἐνόησεν, ὑπερμενέοντα δ' ἄτισεν, II, 1, 1, v. 409-410). Grégoire emploie, dans ces vers, le verbe homérique ὑπερμενῶ, qui est utilisé par Homère pour désigner les prétendants comme des « hommes orgueilleux » (ἄνδρες ὑπερμενέοντες, *Od.* XIX, v. 62). Si le terme est déjà péjoratif dans le passage homérique concerné, il prend, en plus, des connotations religieuses et chrétiennes, dans le vers de Grégoire, puisqu'il désigne un homme qui n'est pas capable de reconnaître ses péchés.

Ces quelques exemples montrent que la reprise dans un contexte chrétien de formules profanes n'est pas forcément synonyme de condamnation : Grégoire peut reprendre un certain nombre de termes en conservant leur sens, ajoutant seulement une coloration chrétienne, qui n'est pas en contradiction avec l'idée initiale du modèle mais une simple adaptation.

## 5. Les écarts de sens à valeur polémique

Toutefois, les reformulations qui permettent au poète de condamner la pensée païenne sont aussi attestées. Au début de notre étude, nous avons vu que Grégoire cite deux poètes, Homère et Théognis. Il se réfère alors à ces poètes profanes pour condamner leur conception de la richesse, reprochant à Théognis de « mal légiférer à propos de l'argent » (κακῶς (...) νομοθετῶν εἰς χρήματα), et à Homère d'accorder « tant à une chose instable » (τοσοῦτον ἀστάτῳ / πράγματι)<sup>432</sup>. Si de tels propos sont clairement polémiques par l'emploi de termes péjoratifs, la condamnation apparaît aussi à travers des correspondances plus subtiles, comme quand Grégoire fait dire à la

<sup>431</sup> Pindare, *Pythiques* 3, 4, à propos de Chiron ; *Olympiques* 8, 31, à propos de Poséidon.

<sup>432</sup> I, 2, 10, v. 395 et v. 396.

virginité :

Βουλοίμην κεν ἄτιμος ἐν ἀνθρώποισιν ἐοῦσα,  
τυτθὸν ἐν οὐρανίοισιν ἔχειν κλέος αἰὲν ἐοῦσιν  
ἢ πάντων κρατέουσα, Θεοῦ πίπτειν ἀπάνευθεν.

« J'aimerais mieux, en étant dépourvue d'honneur parmi les hommes, avoir toujours une petite gloire parmi les êtres célestes, plutôt que de tomber loin de Dieu, en régnant sur tous »<sup>433</sup>. Les termes qui expriment l'aspiration de la virginité pour le monde céleste sont semblables à ceux qu'emploie Achille aux Enfers, rempli de nostalgie à la pensée de sa patrie. Le héros homérique déclare en effet :

Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλω,  
ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίετος πολὺς εἶη,  
ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

« J'aimerais mieux, en étant paysan, être au service d'un autre, un pauvre homme, qui n'aurait pas de grandes ressources, plutôt que de régner sur tous les morts, qui ne sont plus rien »<sup>434</sup>. Grégoire garde peu de termes homériques, mais conserve l'opposition entre deux statuts, l'un en apparence grandiose mais dévalorisé, l'autre en apparence modeste mais en réalité préférable. La même structure grammaticale est reprise : au βουλοίμην initial succède une participiale (ἐοῦσα / ἐὼν). Le second vers décrit la situation souhaitée et le troisième, introduit par ἢ, la situation rejetée. Dans les deux cas, « régner » (κρατέουσα / ἀνάσσειν) ne constitue pas une situation souhaitable. Toutefois, les raisons du rejet de cette puissance sont radicalement différentes : pour Achille, la puissance est illusoire parce que ses sujets sont des morts. Pour Grégoire, le rejet du pouvoir vient de ce qu'il est temporel, comme le montre bien l'opposition entre la gloire humaine et la gloire céleste. Grégoire exprime une idée proche de la pensée évangélique de Matthieu qui écrit : τί γὰρ ὠφεληθήσεται ἄνθρωπος ἐὰν τὸν κόσμον ὅλον κερδήσῃ τὴν δὲ ψυχὴν αὐτοῦ ζημιωθῇ ; « Et quel avantage l'homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paye de sa vie ? »<sup>435</sup>. Dans laperspective chrétienne, le pouvoir temporel perd tout attrait. Ce type de réécriture est

---

<sup>433</sup> I, 2, 1, v. 374-376.

<sup>434</sup> *Odyssée* XI, v. 489-91. Traduction modifiée.

<sup>435</sup> Mt 16, 26.

particulièrement intéressant car il montre bien la maîtrise technique de Grégoire : son allusion au vers homérique ne fait pas de doute, puisque l'on reconnaît la structure d'ensemble des vers et que certains termes sont repris. La reprise de ce passage est d'autant plus intéressante que ces trois mêmes vers ont déjà été commentés, avant Grégoire, par Platon, dans la *République* (III, 386 c). Socrate cite en effet ces vers pour montrer qu'Achille exprime à Ulysse sa nostalgie de la vie terrestre, fût-elle humble et indigne d'un homme comme lui. Le philosophe voit dans cette déclaration du héros l'expression d'un abaissement moral et condamne cette conception du monde infernal, démoralisante pour les guerriers. Il cite les mêmes vers que ceux auxquels Grégoire fait allusion et les place dans la série d'exemples soutenant sa thèse selon laquelle la poésie homérique est impie. D'une certaine façon, Grégoire condamne aussi la conception des Enfers exposée par Achille, mais à la différence de Platon, ce n'est pas qu'il veuille la réhabiliter. Il lui oppose plutôt un autre univers divin, bien supérieur et réellement souhaitable : le paradis divin, habité par les êtres célestes. Il est donc possible de lire aussi les vers de Grégoire comme une remise en cause implicite de l'au-delà païen, inférieur à l'au-delà chrétien, et donc comme une condamnation de l'interprétation platonicienne du passage homérique.

## 6. Des emprunts adaptés à l'interlocuteur et au contexte

Les exemples cités jusqu'à présent peuvent donner l'impression que les considérations dogmatiques sont décisives : en cas d'accord, Grégoire reprend comme argument d'autorité une formulation de la poésie profane, alors qu'en cas de désaccord, il se réfère aux vers poétiques pour mieux les rejeter. En réalité, la situation est plus complexe, et il apparaît que, sans aller jusqu'à se contredire sur des points importants de doctrine, Grégoire adapte sa position au contexte et à son interlocuteur. Dans le poème que Grégoire écrit en prenant la place de Nicobule et qui est adressé au père de celui-ci, il dresse du père un portrait flatteur, lui disant :

Καὶ πλούτῳ κομόωντα, καὶ αἵματι, καὶ πραπίδεςσιν.

εἶδός τε μέγεθός τε, παλαιοτάτοισιν ὅμοιος

Αἰακίδησιν ἔης, ἢ Αἰτωλῶ Μελεάγρῳ. (...)

« et (tu étais) fier de ta fortune, de ton sang et de ton cœur. Par ton allure et par ta taille,

tu étais pareil aux antiques Eacides ou à l'Étolien Méléagre »<sup>436</sup>. Dans ces vers, Nicobule père est comparé aux Eacides, c'est-à-dire aux descendants d'Éaque, héros de la guerre de Troie que sont Achille, Ajax, Télamon, ainsi qu'à Méléagre, qui est qualifié dans l'*Iliade* d'homme très sage et qui sauve les Étoliens des attaques d'un sanglier<sup>437</sup>. Le compliment que fait le locuteur reprend des notions qui renvoient à l'univers de l'épopée : la richesse, le courage, la noblesse, avec la référence au sang, et la beauté physique. La tournure εἶδος τε μέγεθος, emprunt métrique à Homère, est employée pour désigner la déesse Artémis ou des héros, comme Nestor<sup>438</sup>. Cette formule constitue un compliment explicite, quand un prétendant dit à Pénélope : περίεσσι γυναικῶν / εἶδος τε μέγεθος τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἔϊσας, « aucune femme n'égale ton allure, ta taille et cet esprit pondéré qui t'anime »<sup>439</sup>. Le lecteur de la poésie de Grégoire s'étonne de voir de telles valeurs évoquées de manière méliorative. En général, ces éléments sont en effet critiqués, Grégoire écrivant par exemple :

Ὁ πλοῦτος μὲν ἄπιστος ὁ δὲ θρόνος, ὄφρως ὀνειρών (...).

Κάλλος δ' ἀστεροπῆς, τυτθὴ χάρις, ἡ νεότης δέ,

(...) ἀήρ, κλέος· αἶμα παλαιὸν

εὐγενέται, ῥώμη καὶ συὸς ἀγροτέρου.

« La richesse est infidèle. Le trône, un rêve orgueilleux. (...) La beauté, d'un éclair. Un petit charme, la jeunesse (...). La gloire, du vent. Un sang antique, être bien né. La force même, l'apanage du sanglier féroce »<sup>440</sup>. Certains termes employés sont les mêmes (nous les soulignons) et d'autres sont synonymes. Le terme κάλλος reprend l'idée de la beauté contenue précédemment dans le terme εἶδος et la force physique est désignée par ῥώμη ou par μέγεθος. En outre, les personnages érigés en modèles dans le premier exemple apparaissent souvent comme des contre-modèles. Les Étoliens et les Eacides sont présentés comme des symboles de la violence et de la barbarie des païens, quand Grégoire écrit :

Κουρῆτες τ' ἐμάχοντο καὶ Αἰτωλοὶ μενεχάρμαι,

<sup>436</sup> II, 2, 4, v. 121-123.

<sup>437</sup> *Iliade* IX, v. 554 et 597.

<sup>438</sup> *Odyssée* XI, v. 337 et *Iliade* II, v. 8.

<sup>439</sup> *Odyssée* XVIII, v. 248-249. Traduction modifiée.

<sup>440</sup> I, 2, 16, v. 9, v. 11, v. 13-14.

ἀμφὶ σὺς κεφαλῆ, θριξί τε χοιριδίαις.  
Αἰακίδαι μέγ' ἄεισμα, θάνον γε μὲν, ὅς μὲν ἐπ' ἐχθροῖς  
μαινομένη παλάμη, αὐτὰρ ὁ μαχλοσύνη.

« Les Courètes et les Etoliens belliqueux combattaient autour de la tête d'un sanglier et des soies d'un petit porc. Les Eacides, grand sujet de chansons, périrent l'un au milieu d'ennemis par une main frappée de folie, l'autre à cause de son impudicité »<sup>441</sup>. Dans ce poème moral, les héros épiques ne sont plus présentés comme des modèles, mais comme des contre-exemples.

Comment expliquer que les mêmes références épiques soient tantôt connotées positivement, tantôt négativement ? C'est sans doute le contexte qui joue ici un rôle déterminant. Les poèmes dans lesquels les valeurs héroïques traditionnelles sont condamnées sont des poèmes dits moraux, dans lesquels Grégoire définit la vertu chrétienne, qu'il distingue de la vertu telle que la conçoivent les païens. En revanche, le poème dans lequel les valeurs homériques sont connotées positivement est une lettre, censée être écrite par un jeune homme, Nicobule, qui demande à son père la permission de partir en voyage pour s'instruire. Dans ce poème, l'hellénisme apparaît comme un facteur d'éducation de premier ordre et Grégoire y procède à un éloge de la rhétorique comme introduction à l'étude des mystères chrétiens. Il ne cherche donc plus à s'opposer à l'hellénisme et aux valeurs qu'il véhicule, mais à procéder à une synthèse entre les deux cultures. En outre, cet extrait relève de l'éloge et les vers constituent plus un compliment visant à flatter l'interlocuteur qu'une profession de foi et une acceptation de valeurs, par ailleurs remises en cause. Dans les vers qui précèdent, le même Nicobule affirme, en effet, préférer la gloire de la parole à la richesse, quand il écrit : Οὐ χρυσὸν ποθέω, οὐδ' ἄργυρον, « Je ne désire ni or, ni argent »<sup>442</sup>. Il n'est donc pas vraiment possible de voir dans ce passage le signe que Grégoire se contredit : sa pensée reste la même sur les principes fondamentaux, ce qui ne l'empêche pas de recourir aux arguments rhétoriques traditionnels de l'éloge, comme la comparaison avec de grandes figures héroïques<sup>443</sup>.

---

<sup>441</sup> I, 2, 10, v. 83-86. Pour le commentaire de ces vers, voir le premier chapitre de notre quatrième partie.

<sup>442</sup> II, 2, 4, v. 42.

<sup>443</sup> Selon L. Pernot, « Isocrate, déjà, avait formulé de manière théorique l'idée qu'il est utile de comparer pour bien louer, et cette idée a été sans cesse réaffirmée après lui, depuis Aristote jusqu'à l'époque impériale », *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, op. cit., p. 691.

Au terme de cette analyse des emprunts de Grégoire à la poésie profane, il apparaît nettement que le poète fait preuve d'une grande liberté dans sa pratique de la réécriture, tant sur le plan stylistique que sur le plan sémantique. Si son statut de poète chrétien le conduit à procéder à des réécritures polémiques, il serait réducteur d'opposer le fond et la forme, en disant que Grégoire condamne le sens des vers profanes, mais en conserve la forme à des fins ornementales et esthétiques. La réalité est plus complexe et ne peut être réduite à un mouvement simpliste et binaire de rejet du sens et d'acceptation de la forme. A l'égard du sens, l'attitude de Grégoire se rapproche de celle des apologistes grecs du II<sup>e</sup> siècle, puisqu'il procède à des emprunts polémiques, pour dénoncer certaines conceptions païennes, tout en reprenant certains termes des poètes profanes, parce qu'il existe des points d'accord entre sa pensée et celle de ses prédécesseurs<sup>444</sup>. En revanche, à la différence des apologistes grecs, Grégoire n'a pas un rapport uniquement utilitaire ou démonstratif à l'emprunt : les nombreuses reprises de caractère ornemental témoignent d'un usage esthétique et stylistique de la langue poétique profane. Le lien du poète Grégoire avec la tradition littéraire profane nous semble plus profond encore, puisque le poète parvient à s'exprimer, par le jeu de l'intertextualité, en reprenant plusieurs formulations à la première personne du singulier. A la différence des autres Pères grecs qui ne sont pas poètes, Grégoire a donc une conception à la fois esthétique et personnelle de la réécriture, et sa pratique est avant tout celle d'un homme de lettres, d'un poète, d'un érudit. Bien que chrétien, Grégoire entend bien se situer dans cette tradition littéraire et savante. Cette volonté de s'inscrire dans une continuité apparaît aussi quand Grégoire fait allusion à un passage poétique qui a déjà été commenté, repris par les poètes ou les prosateurs qui l'ont précédé. En ce sens, il nous semble que la pratique de Grégoire de la réécriture, si elle est originale parce qu'elle provient d'un poète chrétien, ne s'éloigne pas beaucoup de celle des poètes alexandrins, chez qui la liberté de respecter le modèle va de pair avec la liberté d'innover<sup>445</sup>.

---

<sup>444</sup> N. Zeegers-Vanders Vorst parle des « citations dont le sens est en contradiction avec les Ecritures » et des « citations dont la teneur est en concordance avec les Ecritures », *Les citations des poètes grecs*, op. cit., p. 294.

<sup>445</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 107.

## II. Le travail d'écriture et les sources poétiques bibliques

Notre questionnement sur les emprunts à la poésie ne serait pas complet si nous ne nous interrogeons pas aussi sur le rapport qui existe entre les poèmes de Grégoire et la poésie biblique. Grégoire naît dans un environnement dans lequel la Bible est lue et aimée, et pendant la période de sa vie monastique avec Basile, il étudie assidûment la Bible, qui est fréquemment citée dans ses discours<sup>446</sup>. Les emprunts aux livres poétiques bibliques posent toutefois des problèmes spécifiques. Le caractère versifié de ces ouvrages est en effet difficile à définir, et il semble que Grégoire en ait une image assez imprécise, même s'il définit un certain nombre de livres comme versifiés<sup>447</sup>. Le verset biblique n'a pas la même structure que les vers de Grégoire, ce qui pose la question des modalités d'insertion des emprunts bibliques, qui ne peuvent pas être introduits aussi facilement dans les vers de Grégoire que les expressions poétiques profanes. Malgré cette difficulté, et pour faciliter des comparaisons et correspondances, nous allons mener notre enquête en suivant les mêmes étapes que dans notre étude des emprunts à la poésie profane et en conservant, autant que possible, les mêmes articulations.

### A) Les effets stylistiques

Si la structure du vers de Grégoire et celle des versets bibliques sont différentes, il est pourtant possible de trouver un certain nombre de cas dans lesquels Grégoire conserve un mot ou une expression caractéristiques.

#### 1. Les citations

Grégoire ne cite pas de versets tirés de passages poétiques bibliques, ni de titres d'œuvres, comme les *Psaumes* ou les *Lamentations*, excepté quand il établit la liste des livres bibliques canoniques. Dans les quelques passages où David est cité, Grégoire le décrit dans sa posture de poète jouant de la lyre et libérant Saül du démon<sup>448</sup>, mais aucun lien n'apparaît entre un verset des *Psaumes* et le nom de David. De même, Grégoire ne fait jamais mention de Jérémie ou de Salomon comme auteurs de poèmes,

---

<sup>446</sup> P. Gallay, « La Bible dans l'œuvre de Grégoire de Nazianze le théologien », *op. cit.*, p. 314.

<sup>447</sup> Voir notre introduction, p. 11 s.

<sup>448</sup> Voir notre étude du poème II, 1, 39 dans la deuxième partie.

dans son œuvre poétique, alors qu'il le fait dans certains discours<sup>449</sup>. Il semble donc que Grégoire n'a pas une conscience précise des livres poétiques bibliques ou de leurs auteurs, David étant moins à ses yeux un auteur de poèmes qu'un personnage biblique. Les formules susceptibles d'annoncer des emprunts à la poésie biblique sont encore plus rares que dans le cas de la poésie profane. Nous n'avons relevé, dans l'ensemble du corpus poétique, que trois passages qui font exception. Dans le premier cas, Grégoire écrit :

Θεὸν δ' ἀκούων ἐν Γραφαῖς χολούμενον,  
(...) ζέοντα ἐκ μέθης καὶ κραιπάλης,  
ἢ καὶ μάχαιραν τοῖς κακοῖς στιλβουμένην.

« (Tu as) entendu que Dieu est en colère dans les Ecritures (...), bouillant d'ivresse et d'ivrognerie, ou aussi un glaive étincelant de maux »<sup>450</sup>. Indiquant, de manière imprécise, la source dont il s'inspire, Grégoire reprend ici, de manière assez libre, deux passages des *Psaumes*, conservant, dans les deux cas, un terme (nous le soulignons) qui permet d'identifier le verset concerné. La description de Dieu ivre correspond au passage dans lequel le psalmiste déclare :

Καὶ ἐξηγέρθη ὡς ὁ ὑπνῶν κύριος,  
ὡς δυνατὸς κεκραιπαληκῶς ἐξ οἴνου,

« Alors le Seigneur se réveilla comme un homme qui dormait, comme un homme de guerre qui cuve son vin » (Ps 77, 65). La référence au glaive est inspirée d'un autre verset psalmique dans lequel il est dit :

Ἐὰν μὴ ἐπιστραφῆτε, τὴν ῥομφαίαν αὐτοῦ στιλβώσει,

« Si vous ne changez pas vos mœurs, il fera étinceler son glaive » (Ps 7, 13). Dans un autre poème, on trouve la tournure ὡς ἀκούεις, pour introduire un verset poétique, quand Grégoire écrit :

Καιρὸς γὰρ παντός, ὡς ἀκούεις, πράγματος·

« Comme tu l'entends dire, il est un temps pour toute chose » (II, 1, 11, v. 1238). Le poète cite ici les versets de l'*Ecclésiaste* en restant assez proche de la formulation d'origine :

---

<sup>449</sup> Il cite surtout Jérémie et ses lamentations sur Jérusalem, *Discours* 25, 12 et 21, 12.

<sup>450</sup> I, 2, 25, v. 371 et v. 373-374.



Τοῖς πᾶσιν χρόνος,  
καὶ καιρὸς τῷ παντὶ πράγματι ὑπὸ τὸν οὐρανόν.

« Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel » (Ec 3,1). On trouve enfin la tournure τὶς εἶπεν quand Grégoire écrit : Σῆς μὲν, τὶς εἶπεν, ὀστέων, αἰσθητικαὶ / φρένες, « C'est un ver dans les os, a-t-on dit, qu'un esprit dont la sensibilité est forte »<sup>451</sup>. L'expression qu'utilise ici Grégoire est empruntée aux *Proverbes*, où il est écrit : σῆς δὲ ὀστέων καρδία αἰσθητική, « ver des os, le cœur sensible »<sup>452</sup>.

Le fait que Grégoire cite peu de versets bibliques considérés comme poétiques confirme notre impression que le poète ne recourt qu'exceptionnellement à la citation, qui demeure un procédé isolé.

## 2. Les emprunts

Si, dans le cas de la poésie profane, nous avons pu relever des emprunts de taille assez importante ou des formules caractéristiques, il apparaît que ce type d'emprunts est beaucoup plus rare pour la poésie biblique. En effet, quand Grégoire s'inspire de la poésie biblique, il reprend rarement plus d'un ou deux termes.

Ainsi, Grégoire appelle Dieu « le Très-Haut » (ὕψιστος, II, 1, 1, v. 224), reprenant une épithète des *Psaumes* (Ps 56, 3). Quand il dit que les anges sont « un feu et des souffles divins » (πῦρ καὶ πνεύματα θεῖα, I, 1, 7, v. 15), il reprend un verset des *Psaumes*, selon lequel Dieu est « celui qui a fait de ses anges des souffles / et de ses acolytes un feu dévorant » (ὁ ποιῶν τοὺς ἀγγέλους αὐτοῦ πνεύματα / καὶ τοὺς λειτουργοὺς αὐτοῦ πῦρ φλέγον)<sup>453</sup>. Comme pour les emprunts à la poésie profane, Grégoire mêle parfois différentes sources. Ainsi, quand il écrit que l'homme pieux « connaît la nourriture simple des anges, qui est Dieu » (τροφὴν γὰρ οἶδεν ἀγγέλων ἀπλῆν Θεόν, II, 1, 12, v. 595), Grégoire reprend une expression des *Psaumes* : ἄρτον ἀγγέλων ἔφαγεν ἄνθρωπος, « L'homme mangea un pain d'anges » (Ps 77, 25). Le terme τροφή, s'il n'apparaît pas dans ce verset, est attesté dans d'autres versets des

---

<sup>451</sup> II, 1, 12, v. 108-109.

<sup>452</sup> Pr 14, 30.

<sup>453</sup> Ps 103, 4.

*Psaumes*, comme quand l'orant dit à Dieu : ἡτοίμασας τὴν τροφήν αὐτῶν, « tu as préparé leur nourriture » (Ps 64, 10). Il arrive aussi que Grégoire emploie un terme proche mais légèrement différent, comme quand il déclare : σκηνηῆς δέ με κρύψε μυχῶσιν / οὐρανίης, « il m'a caché au plus profond de la tente céleste » (II, 1, 1, v. 197), reprenant un verset où le psalmiste déclare : παροικήσω ἐν τῷ σκηνώματί σου, « j'habiterai dans ton tabernacle » (Ps 60, 5). Le terme σκηνηή n'appartient pas au vocabulaire poétique, mais il est attesté dans l'Ancien Testament (Lv 23, 34 ; 2 M 10, 6) et il est formé sur la même racine que le terme biblique σκηνώμα. Comme pour les emprunts à la poésie profane, Grégoire réunit parfois des formules issues de différents passages. Il évoque par exemple :

ὅσοι φυσῶσιν ἀσπίδων συρίγματα,  
πέμπουσί τ' ἰὸν ἔνδοθεν ἀδελφοκτόνον.

« ceux qui poussent des sifflements d'aspic et qui expulsent un venin fratricide » (II, 1, 12, v. 260-261). Cette description des méchants est inspirée du livre de la *Sagesse*, où il est question des « sifflements des serpents » (ἐρπετῶν συριγμοί, Sg 17, 9) et d'un verset d'un *Psaume* selon lequel « le venin des aspics est sous les lèvres » (ὀδὸς ἀσπίδων ὑπὸ τὰ χεῖλη αὐτῶν, Ps 139, 4).

L'étude de ces exemples nous montre qu'il existe bien des ressemblances formelles et lexicales entre les vers de Grégoire et les versets poétiques bibliques, mais qu'elles se limitent en général à un ou deux termes, ce qui s'explique sans doute par l'écart formel qui existe entre le vers de forme classique de Grégoire et le verset biblique.

Pour ces mêmes raisons, le procédé d'écriture le plus caractéristique que nous avons relevé consiste dans la reformulation d'un motif biblique avec un lexique issu de la poésie profane. Cela apparaît bien quand Grégoire écrit :

ὦ Ἄνα, τίς δέ κε σεῖο νόον καὶ βένθος ἀνεύροι,  
ὃς σταγόνων ὑετοῖο, καὶ ὃς ἀλίης ψαμάθιοι  
οἶδας ἀριθμὸν ἅπαντα, καὶ ὃς ἀνέμοιο κελεύθους ;

« Seigneur, qui pourrait comprendre ton intelligence et ta profondeur, toi qui connais le nombre exact des gouttes de pluie, et du sable de la mer et les courses du vent ? » (I, 2, 1, v. 172-174). Grégoire s'inspire dans ces vers d'un passage de l'*Ecclésiastique* où il

est dit :

ἄμμον θαλασσῶν καὶ σταγόνας ὑετοῦ  
καὶ ἡμέρας αἰῶνος τίς ἐξαριθμήσει ;

« Le sable des mers, les gouttes de la pluie, les jours de l'éternité, qui les dénombrera ? » (Si 1, 2). Dans les deux cas, il est question de Dieu et de l'immensité de sa connaissance. Grégoire reprend, avec peu de changements, l'expression « gouttes de pluie », choisissant toutefois une forme de génitif archaïque, avec le terme ὑετοῦ. Avec le terme ἀριθμός, Grégoire reprend le verbe biblique ἐξαριθμῶ. Si ces deux formulations sont proches du point de vue du lexique, il n'en est pas de même avec l'expression ἀλίης ψαμάθιο, « sable de la mer ». Sur le plan sémantique, elle correspond très exactement à la tournure biblique ἄμμον θαλασσῶν, « le sable des mers », mais le lexique choisi est emprunté à la poésie épique profane : la forme de génitif ψαμάθιο est attestée chez Oppien (*Halieutiques* I, v. 295, etc.) et la forme de génitif ἀλίης chez Apollonios de Rhodes (*Argonautiques* I, v. 1096). La présence de ces formes lexicales typiquement épiques nous amène à nous demander si Grégoire conserve les autres termes de l'Ancien Testament parce qu'ils sont aussi épiques : ce n'est pas le cas pour σταγόνη, qui est toutefois aussi attesté chez les tragiques. Le terme ἀριθμός est en revanche épique, à la différence du verbe ἐξαριθμῶ.

La préférence pour le lexique épique apparaît aussi quand Grégoire reprend un motif à partir duquel il se livre à des variations. A partir des versets où le psalmiste déclare :

(...) σποδὸν ὡσεὶ ἄρτον ἔφαγον  
καὶ τὸ πόμα μου μετὰ κλαυθμοῦ ἐκίρων.

« j'ai mangé mon pain comme de la cendre, et j'ai mêlé ma boisson à mon gémissement » (Ps 101, 10), Grégoire écrit : κόνις εἶδαρ ἔοι, « que la cendre soit (ma) nourriture » (II, 1, 46, v. 32), ou encore :

Ἄλλους δ' αὖ τέφρην πυνθάνομ' εἶδαρ ἔχειν·  
τοὺς δὲ ποτὸν δακρύοισι μεμιγμένον ἀλγινόεσσιν·

« J'apprends que d'autres ont de la cendre pour nourriture, qu'ils ont une boisson mêlée à des larmes douloureuses » (II, 1, 45, v. 148-149). Dans ces exemples, Grégoire substitue systématiquement aux termes bibliques des termes plus poétiques : ainsi, il ne

parle pas du « pain » (ἄρτον) mais de la « nourriture », avec le terme épique εἶδαρ<sup>454</sup>. Il n'emploie pas non plus le mot σποδός, « la cendre », mais le terme épique τέφρη<sup>455</sup>, ou encore le terme κόνις, plus prosaïque, mais qui n'est pas attesté dans l'Ancien Testament. Il remplace la référence au gémissement (κλαυθμός) par la mention des « larmes douloureuses » (δακρύοισι ἀλγινόεσσιν), formule dans laquelle il emploie l'adjectif épique ἀλγινόεις<sup>456</sup>. Parfois, le lexique est tellement différent qu'il n'est pas facile d'identifier le verset de référence. Ainsi, quand Grégoire écrit : Αἰὲν ἀγνηορίησιν, ἄναξ, κοτέεις μεγάλησι, « Tu t'irrites toujours, Seigneur, contre les grandes audaces » (II, 1, 19, v. 48), il reprend sans doute ce verset des *Proverbes* dans lequel il est écrit : Κύριος ὑπερηφάνοις ἀντιτάσσεται, « Le Seigneur résiste au orgueilleux » (Pr 3, 34), mais le poète procède par allusion, ne conservant aucun terme biblique.

Ces quelques exemples montrent que les modalités de reformulation sont moins diverses pour les emprunts à la poésie biblique ; le principal procédé employé par Grégoire consiste à substituer aux termes bibliques des termes de la poésie profane, et l'écart est particulièrement visible quand Grégoire recourt à une langue archaïque et épique, reconnaissable par sa morphologie caractéristique.

---

<sup>454</sup> *Iliade* V, v. 369, XIII, v. 35.

<sup>455</sup> *Iliade* XVIII, v. 25, XXIII, v. 251.

<sup>456</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 214 et v. 226.

## B) Les effets sémantiques

D'emblée, l'étude du travail sur le sens des emprunts bibliques ne pose pas les mêmes questions que notre étude des emprunts à la poésie profane. En effet, les écrits bibliques n'occupent pas le même statut que les poèmes de la littérature païenne : ils sont considérés comme inspirés et sacrés et ils constituent une source qu'il n'est pas pensable de remettre en cause. Toutefois, le statut d'autorité du texte scripturaire n'empêche pas Grégoire d'avoir un usage personnel des versets des poèmes bibliques et il est possible, sans forcément retrouver les distinctions établies précédemment, de distinguer différents usages sémantiques.

Il est difficile de consacrer un développement aux emprunts ornementaux, puisque nous n'en avons trouvé qu'un exemple. Ainsi, quand Grégoire écrit : ὑφέρπει / πτέρναν ἐμὴν δοκέων πικρὸς ὄφις, « l'amer serpent se glisse dans mon talon en observant » (I, 2, 1, v. 439-440), il s'inspire d'un verset décrivant l'ennemi, selon lequel « sous prétexte de te secourir, il se saisira de ton talon » (καὶ ὡς βοηθῶν ὑποσχάσει πτέρναν σου, Si 12, 17). Grégoire conserve l'image biblique de la morsure du serpent, mais il ne garde pas le verbe scripturaire. En revanche, il conserve le substantif πτέρνα, de sorte que l'identification de la source est aisée.

### 1. La reprise de thèmes moraux et philosophiques des poèmes bibliques

De manière attendue, plusieurs emprunts de Grégoire témoignent de l'adhésion à certaines conceptions morales et philosophiques, attestées dans les poèmes bibliques. Alors qu'il reproche à Homère et à Théognis leur conception de l'argent, Grégoire témoigne de son accord avec les idées bibliques sur ce même sujet. Ainsi, quand Grégoire condamne ceux qui font du profit en prêtant de l'argent, il dit à son interlocuteur : τοκογλυφεῖς τε καὶ τρέφεις τόκοις τόκους, « tu es un usurier avide et tu nourris les intérêts avec les intérêts » (I, 2, 28, v. 116). Grégoire reprend ici une condamnation qui apparaît dans les *Psaumes*, puisqu'il est dit que l'homme de Dieu est celui « qui n'a pas prêté son argent à intérêt » (τὸ ἀργύριον αὐτοῦ οὐκ ἔδωκεν ἐπὶ τόκῳ, Ps 14, 5).

La manière dont Grégoire décrit les souffrances inhérentes à la condition humaine

rappelle pareillement des motifs des livres poétiques bibliques. Pour exprimer l'idée que la vie humaine est éphémère, Grégoire écrit :

Τοίη γὰρ μερόπων γενεή, τοῖος δὲ καὶ ὄλβος,  
ὄλβος ἀφαιροτάτοισιν ὁμοίως ἵχνεσι νηός,  
πρόσθε χαρασσομένοισι καὶ ὀλλυμένοισιν ὄπισθεν.

« Telle est en effet la race des humains et tel est aussi son bonheur, un bonheur pareil aux traces si fragiles du navire, qui s'impriment à l'avant et disparaissent à l'arrière »<sup>457</sup>. Ces vers sont inspirés de versets de la *Sagesse*, quand le poète dit que la richesse et la vanité se sont évanouies :

ὡς ναῦς διερχομένη κυμαινόμενον ὕδωρ,  
ἧς διαβάσης οὐκ ἔστιν ἵχνος εὐρεῖν  
οὐδὲ ἀτραπὸν τρόπιος αὐτῆς ἐν κύμασιν·

« tel le navire qui traverse l'onde aux vagues agitées sans qu'on puisse retrouver la trace de son passage ou le sillage de sa carène dans les vagues »<sup>458</sup>. Grégoire conserve le sens de l'image biblique et l'emploie dans un contexte proche, ce qui ne l'empêche pas de procéder à des transformations dans la reformulation. Il souligne par exemple le caractère général de son assertion avec l'expression *μερόπων γενεή*, « la race des humains », dont on ne trouve pas d'équivalent dans la *Sagesse*. La répétition du mot *ὄλβος*, mis en valeur par sa place en fin, puis en début de vers, est presque ironique, puisque le bonheur est réduit à n'être qu'une trace éphémère, désignée, comme dans le verset biblique, par le terme *ἵχνος*. Le poète insiste davantage sur l'idée de faiblesse, avec l'adjectif *ἀφαιρός*, qu'emploie Hésiode pour désigner les hommes affaiblis par la chaleur<sup>459</sup>. Dans le dernier vers, Grégoire formule un chiasme : les deux participes sont encadrés par les adverbes *πρόσθε* et *ὄπισθεν*. En rapprochant les deux participes, il annule immédiatement l'idée positive, contenue dans le terme *χαρασσομένοισι*, par l'idée opposée de disparition, rendue de façon expressive, avec un verbe habituellement employé pour désigner la mort. Si Grégoire reprend un motif biblique, il le fait de manière élaborée, en rendant la formulation plus savante, par une accumulation de

---

<sup>457</sup> II, 1, 1, v. 93-95 (trad. J. Bernardi, p. 9).

<sup>458</sup> Sg 5, 10.

<sup>459</sup> Hésiode, *Les Travaux et les jours*, v. 586.

procédés stylistiques.

## 2. L'identification de Grégoire avec des personnages bibliques

De même que la reprise d'expressions et de tournures de la poésie profane permet à Grégoire d'exprimer son « je », le poète conserve souvent des tournures bibliques, qu'on pourrait qualifier de lyriques, pour exprimer ses sentiments personnels. Ainsi, dans les passages de dialogue avec Dieu, Grégoire conserve les pronoms de la première et de la deuxième personne. Il évoque par exemple les ailes du Seigneur, écrivant : ἐνδυκέως με φύλαττε / ἀμφὶς ἔχων πτερύγεσσι τεαῖς, « garde-moi avec soin, en m'enveloppant de tes ailes » (II, 1, 1, v. 27-28). Grégoire s'inspire ici d'un verset dans lequel le psalmiste dit : ἐν σκέπη τῶν πτερύγων σου σκεπάσεις με, « à l'abri de tes ailes, tu me protégeras » (Ps 16, 8)<sup>460</sup>. Grégoire conserve non seulement l'image des ailes protectrices, mais aussi les pronoms personnels, qui donnent un caractère plus intime à l'expression. Si Grégoire reprend des tournures bibliques, c'est qu'il s'identifie volontiers aux figures bibliques. Ainsi, le poète se décrit fréquemment en reprenant des images employées par le psalmiste. Il écrit par exemple :

Κείνην τερπωλὴν οἴην ἔχον, ὡς ὅτε πηγὴν  
διψαλή ψυχρὴν ἔλαφος σχεδόν, ἀνδράς ἀρίστους.

« Le seul plaisir que j'avais, comme une biche altérée considère auprès d'elle une source fraîche, c'était des hommes excellents »<sup>461</sup>. Cette image rappelle celle des *Psaumes*, quand il est dit :

Ὅν τρόπον ἐπιποθεῖ ἡ ἔλαφος ἐπὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων,  
οὕτως ἐπιποθεῖ ἡ ψυχὴ μου πρὸς σέ, ὁ θεός.

« Comme la biche soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après toi, mon Dieu » (Ps 41, 2). Grégoire conserve ici l'image de la biche assoiffée, mais apporte un léger changement à l'élément comparé, en substituant à la soif de Dieu celle des hommes vertueux.

C'est encore une image biblique que Grégoire reprend pour exprimer les sentiments qu'il ressent quand il se décrit :

---

<sup>460</sup> Pour l'image des ailes de Dieu, voir aussi Ps 35, 8 ; 56, 2 ; 60, 5, etc.

<sup>461</sup> II, 1, 1, v. 608-609. Traduction modifiée.

(...) σφραδάζων ἔνδοθεν πολλοῖς λόγοις  
ὥσπερ τις ἀσκὸς δέσμιος γλεύκουσ ζέων  
ἢ καὶ φυσητῆρ χαλκέως γέμων πνοῆς.

« trépigant à l'intérieur sous la pression de bien des paroles, comme une outre fermée dans laquelle fermente le moût, ou comme le soufflet du forgeron gonflé d'air »<sup>462</sup>. Dans ces vers, Grégoire reprend les paroles prononcées par Elihou dans le livre de *Job*, qui déclare :

(...) πλήρης γὰρ εἶμι ῥημάτων,  
ὀλέκει γάρ με τὸ πνεῦμα τῆς γαστρούς.  
Ἦ δὲ γαστήρ μου ὥσπερ ἀσκὸς γλεύκουσ ζέων δεδεμένος  
ἢ ὥσπερ φυσητῆρ χαλκέως ἐρρηγώς.

« car je suis plein de mots, car le souffle de mon ventre me presse. Et mon ventre est comme une outre close dans laquelle fermente le moût, comme le soufflet du forgeron qui a éclaté »<sup>463</sup>. Dans cet exemple, Grégoire reprend plusieurs termes avec exactitude, ce qui est relativement peu fréquent<sup>464</sup>. Les changements apportés renforcent la dimension pathétique, par le choix d'un lexique tragique. Le verbe σφραδάζω désigne, chez les tragiques, le mouvement du cheval qui se cabre et met en valeur le mouvement convulsif ; l'adjectif du lexique tragique δέσμιος, qui reprend le terme biblique δεδεμένος, permet une personnification puisqu'il est souvent appliqué à des hommes<sup>465</sup>. Le verbe γέμω, « être plein de », s'il est plus courant que le terme scripturaire, appartient aussi au lexique tragique<sup>466</sup>.

Ces quelques exemples confirment que Grégoire recourt volontiers au procédé de la réécriture pour exprimer ses sentiments ou sa situation, plutôt qu'il ne cherche des formulations nouvelles et originales. Les correspondances relevées entre les vers de Grégoire et les motifs bibliques montrent en outre que le lyrisme du poète ne doit pas seulement être considéré au regard de la tradition poétique profane, mais qu'il doit être rapproché du lyrisme des livres bibliques, dont Grégoire est familier, ce qui pourrait

---

<sup>462</sup> II, 1, 11, v. 848-850.

<sup>463</sup> Jb 32, 18-19.

<sup>464</sup> Nous soulignons les termes communs aux deux exemples.

<sup>465</sup> Euripide, *Bacchantes*, v. 226 et v. 615.

<sup>466</sup> Sophocle, *Phèdre*, v. 876.



aussi expliquer pourquoi le poète s'exprime davantage que les poètes profanes à la première personne.

### 3. Les déplacements de sens

S'il est peu surprenant de ne pas trouver d'emprunt polémique, certaines reformulations de Grégoire font apparaître des déplacements de sens, plus ou moins importants. Dans un cas, une attitude décrite dans les *Psaumes* est rejetée. Grégoire écrit en effet à propos du chrétien :

(...) πάτρην δ' ἐπὶ θείαν ὁδεύη,  
μηδὲ μένη Βαβυλῶνος ἐπὶ κραναῆς πεδίοισι  
δουριαλῆς, ὄχθησι παρεζόμενος ποταμοῖο,  
ῥῶδῆς ὄργανα πάντα παρακλίνας ἀτίνακτα,  
δακρυόεις (...).

« qu'il se mette en route pour la patrie divine, sans s'attarder dans les plaines de l'âpre Babylone, conquis par la lance, assis près des berges du fleuve, en déposant à ses côtés, sans les toucher, tous les instruments de son chant, et en pleurant »<sup>467</sup>. La description du fidèle captif est inspirée du début d'un *Psaume*, où il est dit :

Ἐπὶ τῶν ποταμῶν Βαβυλῶνος  
ἐκεῖ ἐκαθίσαμεν καὶ ἐκλάυσσαμεν  
ἐν τῷ μνησθῆναι ἡμᾶς τῆς Σιων.

ἐπὶ ταῖς ἰτέαις ἐν μέσῳ αὐτῆς ἐκρεμάσαμεν τὰ ὄργανα ἡμῶν·

« Aux rives des fleuves de Babylone, là-bas, nous étions assis et nous pleurions quand il nous souvenait de Sion. Aux saules, au milieu de la ville, nous avons suspendu nos instruments » (Ps 136, 1-2). Sans vraiment condamner l'attitude qui consiste à pleurer, Grégoire la rejette, non dans l'absolu, mais pour souligner à quel point il est urgent de se tourner vers Dieu, et donc de ne pas perdre de temps en pleurs.

Plus fréquemment, Grégoire réadapte une image en transformant la situation d'origine ou le contexte. Ainsi, quand Grégoire dit à son lecteur :

Οὕτω μὲν οὖν σὺ τὴν νόσον κατασβέσεις,  
τούτοις τε σαυτὸν ἐκμαλάσσω τούτοις λόγοις

---

<sup>467</sup> II, 1, 1, v. 353-357. Traduction légèrement modifiée.

ὡς οἱ κατεπάδοντες ἀσπίδων γένους.

« Ainsi donc tu éteindras ta maladie, t'adoucissant toi-même par ces paroles, comme ceux qui charment la race des aspics »<sup>468</sup>, il reprend une expression des *Psaumes* dans laquelle le cœur des méchants est à la ressemblance :

(...) ἀσπίδος κωφῆς καὶ βουούσης τὰ ὦτα αὐτῆς,

ἥτις οὐκ εἰσακούσεται φωνὴν ἐπαδόντων,

« de l'aspic sourd, qui se bouche l'oreille, qui n'écouterà pas la voix des charmeurs » (Ps 57, 5-6). Si, dans les *Psaumes*, les chants des ensorceleurs sont inefficaces parce que les serpents ne les entendent pas, ils sont, dans les vers de Grégoire, capables d'endormir la vigilance : le motif est donc inversé par sa reprise dans un autre contexte.

#### 4. La christianisation

Les transformations apportées par Grégoire peuvent être plus profondes, quand elles reflètent une interprétation d'un passage biblique qui est spécifiquement chrétienne. Ainsi, quand Grégoire déclare :

Εἴ ποτε σεῖο λάθοιτο ἐμὸν κέαρ, εἴτε τι γλῶσσα

πρόσθε φέροι παρ' ἐμοί, Χριστὸς ἐμοῖο λάθοι.

« Si jamais mon cœur t'oubliait, si ma langue te préférerait quelque chose, que le Christ m'oublie ! » (II, 1, 16, v. 76-77), il s'inspire de ces versets :

κολληθεῖη ἡ γλῶσσά μου τῷ λάρυγγί μου, ἐὰν μὴ σου μνησθῶ,

ἐὰν μὴ προανατάξωμαι τὴν Ἱερουσαλημ ἐν ἀρχῇ τῆς εὐφροσύνης μου.

« Qu'à mon palais soit allée ma langue si je ne souviens plus de toi, si je ne mets pas le nom "Jérusalem" en prélude à mon chant de joie » (Ps 136, 6). Grégoire conserve les motifs de la langue et du souvenir pour évoquer le devoir de louange de l'homme, mais, outre qu'il choisit des tournures épiques, il fait disparaître, de manière significative, le nom de Jérusalem au profit de celui du Christ. On relève encore ce procédé quand Grégoire dit : μύρου δὲ παντὸς Χριστὸς εὐωδέστερος, « le Christ a une meilleure odeur que tout parfum » (I, 2, 8, v. 106), reprenant, pour la christianiser, une image attestée dans le *Cantique des Cantiques* quand il est dit : ὀσμὴ ἱματίων σου ὑπὲρ πάντα τὰ ἀρώματα, « la senteur de tes parfums surpasse tous les baumes » (Ct 4, 10).

---

<sup>468</sup> I, 2, 25, v. 408-410.

## 5. L'association d'éléments chrétiens et païens

En essayant de déterminer les sources profanes et bibliques, il nous est apparu que Grégoire pouvait se référer en même temps aux deux traditions, comme s'il cherchait à gommer les références. A deux reprises, le poète chrétien utilise ainsi l'image du sanglier qui ravage la vigne. Il écrit : Πῶς δέ τε σῦς μονόφορβος ἐμήν δηλήσαθ' ἀλώην ; « Comment un sanglier solitaire a-t-il pu ravager ma vigne ? » (II, 1, 13, v. 41), ou encore : καὶ δρυμόθεν μονόφορβος ἐῶ δηλήσατ' ὀδόντι, « et un (sanglier) solitaire sorti de la forêt l'a ravagé avec sa défense » (II, 1, 1, v. 191). Pour formuler ces vers, Grégoire peut avoir été inspiré par un passage d'un *Psaume*, dans lequel il est dit, à propos de la vigne amenée d'Égypte et replantée par Dieu :

ἐλυμήνατο αὐτήν σῦς ἐκ δρυμοῦ,  
καὶ μονιὸς ἄγριος κατενεμήσατο αὐτήν.

« le sanglier du fourré l'a dévastée, l'âne sauvage est allé s'y repaître » (Ps 79, 14). L'image des dégâts causés par le sanglier est aussi attestée dans l'*Iliade*, quand il est dit :

Ἡ δὲ χολωσαμένη δῖον γένος ἰοχέαιρα  
ῶρσεν ἔπι χλούνην σὺν ἄγριον ἀργιόδοντα,  
ὅς κακὰ πόλλ' ἔρδεσκεν ἔθων Οἰνῆος ἀλώην·

« Dans son courroux, la Sagittaire, née de Zeus, avait donc déchaîné un sanglier sauvage, un solitaire aux dents blanches, qui, sans répit, faisait de grands ravages au milieu des vignes d'Oenée » (Il. IX, v. 538-40).

Au niveau du contexte, il est probable que Grégoire s'identifie au psalmiste et s'interroge, comme lui, sur les maux dont il est accablé. Du point de vue stylistique, Grégoire emprunte à Homère le terme ἀλώη<sup>469</sup>, tandis que le mot ὀδόντι, qu'il place en fin d'hexamètre, fait penser au participe homérique ἀργιόδοντα. L'adverbe δρυμόθεν correspond plutôt à l'expression des *Psaumes* ἐκ δρυμοῦ, mais Grégoire choisit une forme qui rappelle les adverbes épiques en -θεν. L'adjectif μονόφορβος, qui est un néologisme de Grégoire, pourrait signifier « qui paît seul » et semble être une interprétation de l'adjectif épique χλούνης, dont le sens a été discuté. Dans les scholies

---

<sup>469</sup> Dans les *Psaumes*, la vigne est désignée par le terme ἄμπελος (Ps 79, 9).

sur l'*Illiade*, il apparaît que plusieurs sens ont été donnés à cet adjectif, qui pourrait signifier « robuste », ou « qui couche dans la verdure », ou encore « solitaire », interprétation qui semble être celle de Grégoire<sup>470</sup>.

Pareillement, Grégoire utilise, à plusieurs reprises, l'image de la fleur qui se fane, qui est attestée à la fois dans la poésie profane et dans la poésie biblique. Evoquant la vieillesse, Grégoire écrit : Παρῆλθον ἄνθη, καιρὸς ἤγγικεν θέρους, « Les fleurs sont passées, le temps de la récolte s'est rapproché » (II, 1, 72, v. 1) ou encore ἀπῆνθησεν (...) ἅπαντα, « elles se sont toutes fanées » (II, 1, 32, v. 25). Cette manière d'évoquer la vieillesse est bien attestée dans la poésie lyrique ancienne, puisque Mimnerne affirme dans un fragment : πῆχυιον ἐπὶ χρόνον ἄνθεσιν ἥβης τερπόμεθα, « nous jouissons l'espace d'un instant des fleurs de la jeunesse »<sup>471</sup>. Commentant cette expression, D. Babut montre que, si l'image de la fleur de la jeunesse est antérieure à la poésie lyrique<sup>472</sup>, l'image de la fleur qui se fane permet au poète lyrique d'illustrer le thème de la brièveté de la jeunesse, de la fugacité de l'existence et du bonheur. Le poète lyrique emploie l'image des fleurs pour dire que le plus enviable des biens est le bonheur que dispense la jeunesse, tandis que privé de ce bonheur, il ne lui reste qu'à mourir<sup>473</sup>. Cette image est ensuite reprise par les tragiques, comme Eschyle, chez qui apparaît aussi, comme dans le premier exemple de Grégoire cité, l'image de la fleur en corrélation avec celle du moissonneur dont la faux coupe la fleur des blés avec les épis. Le poète tragique écrit en effet dans un passage lyrique : ἥβας δ' ἄνθος ἄδρεπτον / ἔστω, μηδ' Ἀφροδίτας / εὐνάτωρ βροτολοιγὸς Ἄρης κέρσειεν ἄωτον, « Mais que la fleur de leur jeunesse demeure sur sa tige, et que l'amant meurtrier d'Aphrodite, Arès, n'en fauche point l'espoir ! »<sup>474</sup>. Si les deux exemples de Grégoire font songer à une image traditionnelle dans la lyrique grecque, ils rappellent aussi des formulations bibliques, qui expriment pareillement une vision pessimiste de la vie humaine. La formule de Grégoire, καιρὸς ἤγγικεν θέρους, « le temps de la récolte s'est rapproché » (II, 1, 72, v. 1), rappelle en effet la formule des

---

<sup>470</sup> *Scholia in Iliadem* 9, 539 b (éd. H. Erbse).

<sup>471</sup> Mimnerne, Fr. 2 (éd. M. L. West, *Iambi et elegi Graeci*).

<sup>472</sup> *Illiade* XIII, v. 484, *Hymne homérique à Hermès*, v. 375, Hésiode, *Théogonie*, v. 988.

<sup>473</sup> D. Babut, « Sémonide et Mimnerne », *Revue des Etudes Grecques* 84, 1971, p. 17-43.

<sup>474</sup> Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 663-665 (trad. P. Mazon, p. 37). Sur l'emploi de l'image de la fleur chez Eschyle, voir J. Dumortier, *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Paris, 1935, p. 126 s.

*Lamentations* ἤγγικεν ὁ καιρὸς ἡμῶν, « notre temps s'est rapproché »<sup>475</sup>. L'image des fleurs qui passent apparaît en outre pour évoquer l'irrévocabilité de la mort, dans le livre de Job, quand il est écrit que l'homme « comme une fleur qui a fleuri, est tombé » (ὡσπὲρ ἄνθος ἀνθῆσαν ἐξέπεσεν)<sup>476</sup>, ou dans les *Psaumes*, quand il est dit de la fleur :

Τὸ πρωὶ ἀνθήσαι καὶ παρέλθοι,

τὸ ἑσπέρας ἀποπέσοι, σκληρυνθείη καὶ ξηρανθείη

« Le matin, qu'elle fleurisse et qu'elle passe, le soir, qu'elle tombe et se durcisse et sèche »<sup>477</sup>. Si les deux passages cités montrent bien que Grégoire reprend l'image de la fleur comme symbole de la fragilité de la vie et de la condition éphémère de l'homme, il est difficile de dire qu'il s'inspire plus d'une tradition que d'une autre, et il est probable qu'il joue sur la double intertextualité de tels motifs.

---

<sup>475</sup> Lm 4, 18.

<sup>476</sup> Jb 14, 2.

<sup>477</sup> Ps 89, 6.

En définitive, les modalités de réécriture dans le corpus poétique de Grégoire sont extrêmement diverses, tant sur le plan formel et stylistique que sur le plan sémantique. En ce sens, les images, souvent employées par la critique, de mosaïque ou de composition symphonique, sont tout à fait adaptées pour rendre compte d'un travail d'écriture et d'élaboration complexe, et l'on pourrait aussi parler, comme pour la réécriture alexandrine, d'une intertextualité « impressionniste » qui s'organise autour de souvenirs de lecture<sup>478</sup>.

Les citations proprement dites sont quantitativement peu importantes : si la citation apparaît comme un procédé caractéristique des discours apologétiques des Pères et trouve aisément sa place dans un développement argumentatif, nous n'avons retrouvé ce procédé que dans le poème I, 2, 10, *Sur la vertu*, qui constitue une exception, les citations étant très rares dans le reste du corpus. La rareté du recours à la citation rapproche Grégoire des poètes alexandrins puisque, comme eux, Grégoire préfère des modes de réécriture qui lui laissent une plus grande liberté<sup>479</sup>. Les emprunts qui ne sont pas explicites sont en effet extrêmement nombreux : Grégoire reprend des syntagmes de deux ou plusieurs mots, sans altération. Toutefois, comme les poètes alexandrins<sup>480</sup>, Grégoire reprend rarement des vers complets, et ses reprises excèdent rarement un hémistiche. Le terme de « centon » ne convient donc pas pour qualifier ce travail, dans la mesure où les unités d'un vers ou d'un demi-vers ne sont pas majoritaires. Sur le plan formel, les liens entre les vers de Grégoire et les œuvres de la poésie profane sont nettement plus visibles que les liens avec la poésie biblique. Grégoire utilise surtout des éléments isolés, des expressions assez courtes et n'hésite pas à superposer diverses sources, à surimprimer plusieurs modèles, pratique elle aussi attestée chez les poètes alexandrins<sup>481</sup>. Ce matériau formel à partir duquel Grégoire travaille est soumis à des transformations nombreuses et diverses et le poète semble procéder en toute liberté. Dans certains cas, ce travail semble avoir un caractère mécanique, comme en témoignent la création de plusieurs formules semblables à partir d'un même modèle : peut-on pour autant dire que Grégoire recourt, à la manière d'Homère, à des expressions formulaires ? Il nous semble que ce type d'expressions reste quantitativement assez peu

---

<sup>478</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 329.

<sup>479</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 374.

<sup>480</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 374.

<sup>481</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 276 s., et p. 374.

important, de sorte qu'il n'est pas vraiment possible de parler de composition formulaire, ce qui rapproche là encore la pratique de Grégoire de celle des poètes alexandrins<sup>482</sup>. La forme métrique joue un rôle dans le choix des emprunts, sans toutefois constituer un cadre restrictif : cette pratique rappelle, là encore, celle des poètes alexandrins, qui utilisent abondamment Homère et Hésiode, mais chez qui « cette orientation principale n'est pas exclusive d'autres influences ou de transgressions génériques »<sup>483</sup>.

Le travail sur le sens se fait pareillement selon des modalités très variées, surtout dans le cas des emprunts à la poésie profane, Grégoire témoignant d'une fidélité plus ou moins grande au texte original. La liberté à l'égard des emprunts à la poésie biblique paraît moins grande. Le rôle ornemental de certains emprunts nous a semblé important : ces emprunts permettent, en effet, au poète de s'intégrer dans le milieu culturel de son temps pour attirer la sympathie des lecteurs, mais aussi de frapper l'esprit et de graver certains motifs dans la mémoire. Les emprunts à la poésie profane, qui témoignent de points d'accord, concernent essentiellement les poèmes moraux et didactiques et, par cette utilisation des références poétiques, Grégoire se situe dans une longue tradition pédagogique qui consiste à sélectionner dans la littérature les bons exemples pour les séparer des mauvais. Il apparaît aussi que le contexte joue un rôle important, certaines allusions pouvant être connotées positivement ou négativement, selon les intentions du poète et l'interlocuteur auquel il s'adresse.

Si, par souci de clarté, nous avons étudié séparément les sources profanes et bibliques, la principale originalité de Grégoire consiste à superposer, de façon plus ou moins perceptible pour le lecteur, deux traditions, qui peuvent elles-mêmes avoir un certain nombre de points communs au niveau de la pensée, tout en constituant, formellement, deux univers presque complètement étrangers. Cette prise en compte de deux patrimoines littéraires complique le travail d'identification des sources ainsi que le travail d'interprétation. Il fait aussi tout l'intérêt de la poésie de Grégoire, puisque les citations et emprunts d'origines diverses s'insèrent dans ses vers au point de ne plus être immédiatement reconnaissables.

---

<sup>482</sup> C. Cusset, à propos de la composition formulaire, écrit qu'Apollonios de Rhodes « joue de l'illusion en feignant de perpétuer un procédé qu'en réalité il ne reprend pas », *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 263.

<sup>483</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque*, op. cit., p. 375.

Notre recherche de principes d'organisation de l'immense corpus poétique de Grégoire confirme l'idée que cette œuvre constitue un ensemble hétérogène, complexe et riche, par la variété des genres, des tons, des formes, de styles adoptés dans les différentes pièces. Toutefois, au-delà de cette impression d'hétérogénéité, se dégagent des choix littéraires caractéristiques, qui montrent que le poète cherche à s'inscrire dans la tradition poétique profane.

Tout d'abord, le poète chrétien reprend les formes métriques les plus courantes dans la poésie grecque et l'étude de ses poèmes montre qu'il conserve, dans leur ensemble, les règles traditionnelles de la versification. Bien que les licences observées témoignent d'un assouplissement de certaines règles, la métrique des poèmes de Grégoire peut être rapprochée des autres œuvres du patrimoine poétique profane. Pareillement, il nous est apparu que si une forme métrique ne correspond pas systématiquement à un genre donné, la variété dans le choix des mètres ne semble pas le résultat de choix aléatoires, et que sur ce point encore, la pratique de Grégoire est souvent en accord avec celle des poètes qui l'ont précédé.

Notre étude de la langue poétique nous montre pareillement que le poète conserve les conventions littéraires de la poésie grecque profane : cette langue a en effet beaucoup plus de parentés avec la langue poétique profane qu'avec celle de la Bible. Grégoire emploie une langue archaïsante, immédiatement reconnaissable, dans les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques. S'il est plus difficile de caractériser la langue employée dans les poèmes en trimètres iambiques, différents types d'étude montrent que cette langue a des parentés avec la langue des poètes tragiques, et qu'elle se distingue de la langue prosaïque.

Dans notre troisième chapitre, nous avons pu constater à quel point le jeu d'intertextualité avec la littérature profane et biblique occupe une place importante, tant au niveau formel que dans l'expression des idées. Ces différentes études nous ont montré que le spectre des emprunts, à la poésie profane surtout, est particulièrement large et il est certain que Grégoire recourt à des sources variées<sup>484</sup>. Le poète chrétien

---

<sup>484</sup> En ce sens, sa pratique le rapproche des poètes alexandrins, puisque C. Cusset écrit : « Alors qu'Hésiode s'appuie d'abord sur la poésie homérique, que la poésie lyrique emprunte beaucoup à Homère, que la comédie d'Aristophane recourt principalement à l'hypotexte tragique, la poésie alexandrine multiplie les sources de ses références et emprunte aussi bien à la poésie archaïque qu'à la tragédie ou à la prose des historiens », *La Muse dans la Bibliothèque, op. cit.*, p. 13.



utilise tous les genres poétiques, qu'il s'agisse de l'épopée, de la tragédie, de l'élégie, de la poésie scientifique, des hymnes. Il emploie aussi des œuvres de toutes les époques, ses emprunts allant de la poésie archaïque jusqu'à des œuvres plus tardives, voire contemporaines. Ce phénomène constaté par D. A. Sykes à propos des *Poèmes arcanes*<sup>485</sup> nous semble caractériser l'ensemble de la production poétique de Grégoire, quel que soit le type de pièces, ce qui rapproche le poète chrétien des poètes alexandrins<sup>486</sup>.

Notre essai de compréhension du corpus poétique dans son ensemble nous montre donc que Grégoire s'inscrit moins dans un mouvement de rupture que dans un mouvement de continuité avec un héritage littéraire ancien, dont il semble avoir une très bonne connaissance. Nous avons en effet relevé un grand nombre de points de contact entre la pratique poétique de Grégoire et celles d'autres poètes. Ces ressemblances nous incitent à envisager le corpus poétique de Grégoire comme le fruit d'un véritable travail d'élaboration littéraire, qui n'est pas dépourvu d'une certaine érudition, et nous permet déjà d'affirmer que l'écriture poétique n'a pas été, pour Grégoire, un simple passe-temps mécanique.

---

<sup>485</sup> Pour D. A. Sykes, « Adaptation of epics meanings and the incorporation of expressions from totally different sources is central to didactic tradition », *St Gregory of Nazianzus, Poemata arcana, op. cit.*, p. 60.

<sup>486</sup> C. Cusset, *La Muse dans la Bibliothèque, op. cit.*, p. 13.